

Yukio Mishima  
Une matinée  
d'amour pur



folio

**YUKIO MISHIMA**  
**UNE MATINEE D'AMOUR PUR**

nouvelles

*Choisies et traduites du japonais par Ryôji Nakamura et René de Ceccatty*

*nrf*

GALLIMARD

*Titres originaux :*

MISAKI NITE NO MONOGATARI – HARUKO – SÂKASU – CHÔCHÔ –  
TAIKUTSU NÀ TABI – ASÀ NO JUN'AI

© *Iichirô Hiraoka-Mishima, 1946, 1947, 1948, 1949, 1965. © Éditions Gallimard, 2003, pour la traduction française.*

## Quatrième de couverture

Les sept nouvelles de Mishima rassemblées ici ont été publiées au Japon entre 1946 et 1965. Tout en couvrant une large période de la création littéraire de l'auteur, elles présentent cependant une étonnante unité autour du thème de l'amour.

Si la description de l'éveil d'un jeune garçon à la beauté de la nature et à l'amour dans un paysage magique de bord de mer nous frappe par son romantisme exalté – « Une histoire sur un promontoire » est écrite alors que l'auteur n'a pas encore vingt ans –, nous retrouvons dans « Une matinée d'amour pur » – récit d'un couple vieillissant qui cherche à entretenir son amour par des jeux érotiques pervers – le cyclisme parfois très noir et l'interrogation sur la sexualité qui caractérisent toute l'œuvre de Mishima. Ces deux nouvelles encadrent cinq autres textes où ces mêmes thèmes apparaissent dans des récits toujours très maîtrisés.

Le présent recueil donne un éclairage original sur l'œuvre de Mishima et constitue un complément indispensable pour tout lecteur français qui s'intéresse au grand romancier japonais.

*Yukio Mishima, né en 1925, est mort en 1970. Les Editions Gallimard ont publié de lui une quinzaine de romans, nouvelles et pièces de théâtre, parmi lesquels on peut citer Le pavillon d'or, Confession d'un masque, Les amours interdites, L'école de la chair, et plus récemment La musique (Du monde entier, novembre 2000).*

**Une histoire sur un promontoire – (novembre 1946<sup>[1]</sup>)**

C'est un penchant qui s'est asséché et émoussé avec le temps, mais il est toujours resté ancré en moi : enfant, puis adolescent, je ne rechignais pas à consacrer une journée entière à la rêverie. Pour ceux qui n'ont pas eu cette vie particulière, entièrement placée sous l'influence du rêve, cela ne pouvait présenter qu'un danger, si bien que ma grand-mère et mon père, inquiets de mon avenir, et en même temps trop confiants en mon intelligence naturelle, ont sans doute, pour la réveiller, imaginé qu'il fallait ôter la toile d'araignée qui emprisonnait les ailes de la jeune libellule, au risque de la tuer, afin de permettre à ma nature de s'envoler librement. Ils ont cherché à supprimer tout ce qui était bizarre autour de moi. À commencer par mon livre de chevet, *Les Mille et Une Nuits* (en vérité, ce qui fascinait l'enfant que j'étais n'était ni « Aladin ou la lampe merveilleuse » ni « Les voyages de Sindbâd le marin », mais la beauté mélancolique de la scène du harem qui révélait l'infidélité de l'épouse de Shâhriyâr ou l'histoire du roi de l'île d'Ebène), puis les contes brutaux de Grimm, une étrange statuette de divinité maléfique du Pacifique sud, une boîte à bijoux en ébène que je m'étais amusé à faire passer pour un cercueil en y casant une petite poupée et qui nous permettait, à ma cousine et à moi, de jouer aux funérailles, etc. : tous ces objets de collection qui pouvaient paraître malsains, du moins aux yeux des adultes, ont été ainsi confisqués. Mais, au fond, qu'est-ce que le critère immuable de la santé et de la normalité ? Ce qui est normal pour les adultes devrait-il l'être aussi pour les enfants ? Et inversement, y aurait-il une raison pour que ce qu'un enfant trouve véritablement normal pour un cœur d'enfant doive nécessairement le paraître aux yeux d'un adulte ? Cette opposition entre adultes et enfants pourrait créer un malentendu chez certains. Oui, un malentendu – ni plus ni moins. Car leurs reproches avaient pour présupposé leur domination sur l'univers des enfants. Ma grand-mère et mon père (ma mère était la seule à me comprendre) ne manquaient pas de tomber dans le même type d'erreur : ils se sont trompés sur moi et ils se sont trompés de thérapie. Jamais, en effet, la rêverie ne m'avait empêché de m'envoler. Il y avait longtemps que je m'étais envolé dans un autre type d'envol que celui qu'ils imaginaient. En me voyant plongé dans une rêverie, ils étaient loin de concevoir que, dans mon for intérieur, je déployais les ailes sous un vaste firmament, d'une constellation à l'autre ; ils ont ainsi arraché de force la toile d'araignée scintillante qui s'accrochait à moi, mais ce qu'ils prenaient pour une toile d'araignée n'était en réalité que mes ailes, aussi fragiles que celles d'un éphémère. C'étaient précisément eux qui empêchaient l'envol de mon *naturel*, mais souvent l'échec d'un acte est sauvé par la pertinence de son but. Dans mon cas, il y avait également des effets bénéfiques. Cela me permit de sortir d'une rêverie jusqu'alors entièrement passive et m'enseigna le courage d'assumer la rêverie. *Les Mille et Une Nuits*, je devais les rédiger de ma propre plume sans compter sur les livres qui me seraient offerts. Je suis passé d'une simple absorption dans la rêverie au courage de l'assumer. Cela dit, il existe aussi un certain type de courage qu'il n'est possible d'acquérir qu'en passant par l'étape de l'absorption.

Dans un coin de la presqu'île de Bôsô, il existe une plage peu connue nommée la Baie-des-Hérons (même si on n'y trouve plus guère de hérons). En dépit du paysage incomparable d'un promontoire, de l'élégante ligne de la côte, de la vue sur l'entrée de la

baie qui, tout étroite qu'elle est, possède un indicible charme, de la perspective sur les promontoires successifs, bref, malgré un panorama pour ainsi dire parfait, surtout comparé aux autres plages déjà fameuses à cette époque, la Baie-des-Hérons paraissait sous-estimée ; seuls quelques peintres et hommes de goût qui recherchaient la beauté sereine la connaissaient ; or, chacun d'eux appréciant, dans la Baie-des-Hérons, précisément qu'elle fût méconnue, personne ne prenait la peine d'en étendre la renommée, certains s'efforçant d'en cacher l'existence même à leurs amis. Mais la raison pour laquelle la Baie-des-Hérons était restée secrète ne résidait pas seulement dans l'attitude plutôt franc-maçonne de ceux qui voulaient en protéger la beauté : n'était-ce pas aussi que ce panorama lui-même recelait une sorte de beauté d'ermitage, une beauté qui paraissait difficile d'accès aux yeux de ceux qui ne pensent qu'à utiliser un paysage exceptionnel comme un paravent pour leur festin aviné ?

C'est là que j'ai passé l'été de mes onze ans avec ma mère et ma sœur. Bien qu'intellectuellement précoce, j'étais chétif et en retard sur ma croissance et ne paraissais guère que sept ans. Tout en m'inquiétant à l'idée de demeurer infantile, je m'y complaisais aussi. Si nous étions allés cette année-là à la Baie-des-Hérons, loin de la villégiature dans les montagnes qui nous était familière, c'était dans l'intention d'en profiter pour m'apprendre à nager. Longtemps le médecin m'avait déconseillé de m'exposer au soleil brûlant de la plage, mais mon père avait décrété qu'il n'y avait plus lieu de respecter cet interdit. Nous avions sous la main un maître nageur, puisque mon tuteur Okonogi (que j'appelais Okotan) était originaire d'un village de pêcheurs. Nous avons quitté Tôkyô à la mi-juillet.

Je m'apprêtais à affronter la mer avec cette joie exubérante qui, dans nos rêves, nous permet de pratiquer avec maestria l'équitation ou le violon, même si nous n'avons pas le moindre talent : toujours est-il que j'étais impatient de partir, en imaginant, par-delà la peur que m'inspirait l'apprentissage de la nage, l'excitation que j'éprouverais à l'instant où je réussirais à nager. Ce n'était pas la première fois que je voyais la mer, mais je crus y déceler, contrairement à la montagne, l'origine de quelque chose qui m'avait longtemps attiré sans que je pusse y atteindre. J'étais d'autant plus fasciné et séduit que j'étais terrifié et exaspéré. Car me manquait le courage de m'abandonner tout à fait à cette effervescence qui s'offrait à moi et me submergeait. J'y aurais vu une sorte de profanation de cet azur des possibles. Fuyant de toutes mes forces les leçons de natation et passant des journées entières à regarder la mer, je savourais un bonheur suprême. Non seulement le fracas de la houle, qui célébrait une messe perpétuelle, résonnait dans mes tympanes, nuit après nuit, dans la villa éloignée de la plage, au pied de la colline, mais, dans mes rêves, cette mer qui avait envahi les terres à notre insu, sans le moindre bruit, avançait jusqu'à la véranda, et l'on voyait, dans le jardin inondé, passer un banc de petites dorades rouges par-dessus les fleurs de pourpiers. De la maison, on ne distinguait pas la plage, mais plus loin, la pleine mer, le ciel et le promontoire, et, par-dessus l'entrée de la baie, quelques lambeaux de nuées lacérées qui brillaient en silence et semblaient faire une halte en pleine errance. Même le vert banal du promontoire estompait ses nuances subtiles d'une heure à l'autre. Celui du jour tirait plutôt sur le calme indigo, mais lorsque le soleil était sur le point de sombrer et que la baie entière baignait dans une luminosité triste et nue, il gagnait en vive

fraîcheur... Cela faisait déjà un mois que j'étais là : devant mon obstination inattendue, Okotan avait renoncé à m'enseigner la natation et, probablement par compensation, il s'était concentré sur mes leçons de vacances d'été, ce qui me ravissait ; ce jour-là, nous allâmes tôt à la plage avec ma mère, ma sœur et Okotan qui s'était chargé du parasol. La chaleur de la fin de l'été avait atteint son sommet. Pour descendre d'abord en ville, il nous fallait dévaler un sentier où la vapeur des herbes était suffocante. Malgré la rosée abondante du matin, les touffes luxuriantes des herbes d'été, ainsi que les miasmes irisés des lys tigrés en fleur faisaient déjà ruisseler nos dos. Ce jour-là aussi, l'ardeur du soleil flamboyant allait visiter la mer où grondait une houle orageuse.

Dans ce rustique port de pêche – dans un coin, accrochée à un auvent bas et sombre, une petite enseigne avec les lettres blanches du mot « Tabac » sur fond d'émail rouge, contrastait avec l'azur lointain de la mer –, le parfum de la grève nous prenait à la gorge et nous pouvions distinguer (comme si nous avions aperçu des roses blanches balancées par le vent par-dessus une haie) les fleurs blanches des vagues qui allaient déferler. Après le passage d'un pont, nous vîmes des goélands s'amasser dans l'estuaire boueux. Je m'approchai de la plage. « Fais attention ! » répétait ma mère dans le vent. Les vagues se fracassèrent alors dans un éclat d'argent. Puis elles s'étalèrent comme pour poursuivre, à petits pas étonnamment précipités, crabes et moucherons d'algues... L'eau se retira autour de moi. En fixant cette eau d'un air hébété, je sentis une agréable prostration saisir mon cœur.

Quand je ne regardais pas les vagues, je lisais sous le parasol. Des grains brillants de sable siliceux se répandirent sur les feuilles tandis que je tentais de maintenir les pages avec des cailloux : la lecture de *L'île au trésor* n'en devenait que plus passionnante. Ma mère, inquiète de me voir ainsi, tendit silencieusement la main, pour retourner mon livre. Comme un chien auquel on aurait enlevé son écuelle, je lançai vers ma mère un regard chargé de rancune. Les yeux de ma mère m'indiquaient l'océan. Je ne pus que me lever. Un bonnet de bain comme une fraise, voilà ma sœur. Ma petite sœur se laissait tirer par Okotan au moyen de sa bouée et glissait comme un dytique. Elle se tourna vers moi et me sourit gaiement, mais dans la brise marine et la lumière éblouissante, je ne voyais que son rire. Je fus craintivement les vagues et m'occupai à construire un château de sable avec des enfants plus jeunes que moi. Lorsque le donjon ainsi bâti se mit à sécher et à ressembler à un fort du désert, je plaquai ma tête au sol et plissai les yeux pour voir en arrière-fond la cime d'un nuage à l'horizon. On aurait dit qu'au sommet de la forteresse résonnaient des trombes claironnantes.

Il était environ midi. Nous mangeâmes tous les quatre des sandwiches sous le parasol. « Tiens ? Voici Hatsu ! » dit ma mère de sa jolie voix en se retournant. Okotan répondit, la bouche pleine : « Oui, c'est Hatsu, c'est bien elle. »

Hatsu, qui avait été chargée de garder la maison, était en train de traverser le pont, en tenant penchée son ombrelle rustique.

Après nous avoir cherchés un moment, elle nous rejoignit sous le parasol et dit, en voyant ma sœur et en levant la voix : « Humm, ça a l'air bon, Mademoiselle. » Ma mère, sans sourire, lui demanda : « Eh bien, qu'y a-t-il ? – C'est que... la dame de Takagichô est

arrivée... Elle se repose en ce moment... – Ah oui ? » fit ma mère d'un air pensif en regardant le ciel où brillèrent les nuages. Bien qu'elle n'eût pas d'expression particulière, sa beauté se manifesta en cet instant : la blancheur naturelle de son teint, qui apparut sur ses joues près de ses macarons et sur sa nuque, me sembla éblouissante et m'emplit de bonheur. Les reflets de la mer bleue, dont la couleur variait subtilement, avaient donné à ma mère l'apparence d'une divinité d'hortensia. « Aki-chan, me dit-elle, ta grand-tante est venue. Rentrons à la maison. » Je voyais déjà le tableau. Une veuve grosse et âgée qui adorait s'incruster chez les gens. Une vieille femme généreuse, mais qui, n'ayant pas d'enfants, rivalisait d'amour avec ma grand-mère et m'exaspérait en m'ensevelissant sous ses épanchements. Elle monopolisait la conversation et, dans la terreur qu'on lui vole la parole, elle ponctuait ses propos d'innombrables interjections : « Vous savez..., vous comprenez, hein... ah bon... tiens, tiens, tiens... alors, là... ce n'est pas vrai ?... Incroyable ! » Malgré l'attrait puissant qu'exerçaient sur moi les nombreux gâteaux et fruits qu'elle ne manquait jamais d'apporter, il était normal que je sois davantage attiré par ma forteresse encore inachevée. Tout en manifestant le plus clairement possible mon aversion, je tentai d'avancer un prétexte de ne pas suivre le mouvement : « Non, je rentrerai quand j'aurai terminé mon château. » Par expérience, ma mère classait mes caprices entre ceux qu'elle devait contrer et les autres. « Eh bien, alors, dit-elle en acquiesçant légèrement, tu rentreras après. Mais viens le plus vite que tu pourras... Je pense que ta grand-tante va passer une nuit chez nous. » Puis elle fit de longues recommandations à Okotan pour qu'il veillât sur moi, et s'en alla avec Hatsu et ma sœur. Je savais que l'ombrelle de ma mère tournait de temps en temps sur son épaule en produisant un cliquetis. Quand elle marchait en réfléchissant, elle avait la manie de faire tourner le manche, des deux mains, comme un enfant. En effet, elle n'eut pas fait cinq ou six pas que sa belle ombrelle pivota sur elle-même. Encore un tour ! priai-je à plat ventre sur le sable. Mais l'ombrelle s'éloigna sans avoir tourné et disparut. « Que fais-tu ? me demanda à voix haute Okotan, interloqué. Tes amis t'appellent. » En effet, j'entendis leur voix et je me dirigeai dans cette direction, avec un sens du devoir tout enfantin. Puis, laissant seul Okotan sous le parasol, je m'appliquai à la construction du château de sable. La mer tremblait sous le soleil à son zénith, comme une coulée d'indigo. Au niveau de la ligne où les vagues venaient se briser, les gens s'agglutinaient en riant comme dans une fête. Mêlés au tumulte des vagues, ces rires me paraissaient, par moments, comme des cris de douleur. Plus d'une fois, je relevai la tête pour regarder la masse multicolore qui longeait le rivage en me demandant si ce n'était pas un noyé qui poussait ce hurlement. Je voyais de loin Okotan qui semblait brûler de se baigner ; ne pouvant résister, de nouveau, à un élan de générosité enfantine, voisin d'un sentiment de devoir et de compassion, je courus vers lui. « Okotan, Okotan, dis-je haletant. Tu ne veux pas aller te baigner, non ? Tu peux. Je me garderai tout seul. Je lirai. – C'est vrai ? dit-il d'un air joyeux avant de se lever. Alors, ne t'éloigne pas. Tu serais grondé par ta maman. Les biscuits sont dans cette boîte. Mais ne mange pas tout. –... tiens, je vais me changer », dis-je comme si l'idée me venait soudain. À l'ombre du parasol, il essuya alors le sable sur ma peau et me rhabilla rapidement, puis courut vers la mer en sautillant sur le sable brûlant. Je vis son dos hâlé plonger aussitôt sous l'horizon.

Laissé seul, je m'allongeai pour observer la luminosité de la toile du parasol que la brise

marine faisait vaciller et sur laquelle glissait, de temps à autre, l'ombre des nuages : cela m'évoquait un petit dôme. À la brise marine se mêlaient, comme des graines de fleurs, des nuées scintillantes de sable siliceux, qui soufflaient sur la joue leur riche parfum. C'était la force irrésistible d'une invite. Je n'étais plus d'humeur à lire. La solitude dans la foule crée une vaine excitation, et ne la confondais-je pas avec l'aspiration à être entraîné ? En tout cas, si l'esprit d'aventure nocif que de nombreuses lectures m'avaient inculqué (le livre qui s'étalait devant moi était, comme par hasard, un récit d'aventures mystérieuses et dramatiques, intitulé *Les yeux du jaguar* !) m'a ainsi emporté ce jour-là, cela signifiait-il que mon dieu protecteur avait alors levé l'ancre sur un coup de tête ?

Je sortis de l'ombre du parasol. Puis je me mis à marcher sans but vers l'est. Au moment où je quittai le groupe des parasols, l'odeur de la grève devint entêtante : je traversais déjà le pont qui enjambait l'estuaire où des déchets flottaient, et quand je détournai les yeux des eaux troubles qui stagnaient à mes pieds, je vis un splendide promontoire briller. Son éclat sommeillait dans un chœur de cigales lointaines.

Le trajet jusqu'à l'entrée du sentier qui montait vers le promontoire était plus long que je ne l'avais imaginé. À partir de cet endroit, où fleurissaient des rosiers rugueux, les dunes étaient contenues par les clôtures de bois des maisons de pêcheurs, d'une hauteur inattendue, et également par des murs de pierres, derrière lesquels des tournesols luttaient vaillamment contre le vent marin. Le chemin vers le promontoire devenait soudain escarpé, une fois passé ces murettes, et, de là, un escalier de pierre menait, dans les vapeurs des plantes, à mi-côte, jusqu'à l'enceinte d'un sanctuaire. Ce dernier était entouré d'un bosquet particulièrement touffu : la lumière filtrée par les feuilles d'arbres enveloppait l'édifice d'une teinte verte. Le sentier discret qui reprenait derrière le sanctuaire pour atteindre le sommet du promontoire donnait aux promeneurs – aux habitués qui savaient l'apprécier – la sensation de contempler, du fond d'un puits de mousse verte et de fougères, un fragment de ciel bleu. Oui, c'était comme un puits creusé dans le pays du bel automne perpétuel pour parvenir au pays de l'ardent été perpétuel. Au terme de la côte, on arrivait à un sommet à peine boisé de pins, où la brise marine, quoique brûlée par la chaleur du sable, donnait une illusion de fraîcheur.

Pouvait-on imaginer un paysage aussi élégant qui fût à ce point chargé de mélancolie ? On n'apercevait çà et là rien d'autre que des bosquets de pins et d'arbustes. D'innombrables petits reliefs transformaient cette montée en une suite de lacets, et il aurait été impossible de dire le nombre de petites villas qu'on entrevoyait entre les bois et les rochers dans ces vallonnements et que coloraient tantôt un jardin fleuri, tantôt une pergola de fleurs. Car, à partir de la porte d'une villa, s'étendaient à perte de vue des champs broussailleux, des tas de rochers, des bois lointains, et on ne voyait pas une maison, mais si on allait à la porte d'une autre villa, à tout juste une centaine de mètres de là, nulle trace de la première villa, et alentour on ne distinguait plus que des herbes et des fleurs, des rochers anguleux et, au loin, la mer lumineuse. Ce secret d'une subtile configuration semblait conférer à ce magnifique paysage du promontoire encore plus de mystérieuse et érémitique beauté. L'habitant d'une des villas devait finir par croire qu'il n'y avait ni maison ni âme qui vive à plusieurs lieues à la ronde, jusqu'au jour où, au détour d'une promenade, il tomberait, tout près de chez lui, sur une roseraie d'un charme

enchanteur, devant une petite maison, et il ne voudrait pas en croire ses yeux ; s'il touchait une fleur, aussi bien le diapré de la couleur rose et moite que l'ombre nette se découpant sur les feuilles vertes prouveraient la réalité des roses, et, dans sa stupeur, il verrait des volets s'ouvrir, avec un grincement de loquet, et leurs ombres courir, puis, apparaissant à la fenêtre, l'habitant des lieux lui adresser un salut amical... La sensation d'étrangeté atteindrait alors à son comble. Sur ce promontoire, dix ou vingt minutes de promenade suffisaient pour pénétrer dans un univers de conte de fées et pour en ressortir.

Mes oreilles enivrées par le chant des cigales, j'avais ainsi gravi les marches de pierre du sanctuaire dédié à la déesse Benzaiten, trajet que j'aimais particulièrement, et par cette pente raide au milieu d'un bois, j'étais parvenu au sommet du promontoire. Une riche brise marine soufflait sur ce sommet. Puis je descendis paresseusement, le long du bois, sur l'escarpement rocheux parsemé de touffes herbeuses, en direction de la mer. Adossé à un rocher en forme de casque qui saillait dans les herbes, je contemplai la mer et prêtai l'oreille. Le mugissement des vagues qui déferlaient à la base des roches, tout en bas, semblait s'abstraire du paysage grandiose, et produisait une musique différente qui paraissait résonner dans un coin du ciel, comme un grondement feutré de tonnerre lointain : la houle qui ouvrait et refermait son éventail blanc au pied du précipice vertigineux, les embruns qui s'envolaient sur les rochers, l'eau qui miroitait furtivement, mais violemment sur la pierre, tout créait une sensation de silence, dans un panorama d'une effrayante sérénité... Je savais qu'il y avait dans les parages une grotte où la marée fluait et refluit. Elle servait de vivier aux pêcheurs. Sur un rocher plat, criblé d'innombrables petits trous, des liges virevoltaient comme des insectes fantômes. La journée durant, je mouillai mes pieds aux embruns rugissants, affrontant ainsi la mer de toute la vaillance de mon cerveau d'enfant. Je résistais ainsi à la mer que je n'arrivais pas à endiguer. En de pareils instants, je sentais sincèrement que quelque chose là-bas m'appelait avec insistance. Répondre à cette invite me semblait quelque chose de trop beau qui était interdit aux humains... Je m'arrachai à ma rêverie. Je regardai autour de moi. Le vent soufflait à travers les hautes tiges de chardons. Loin, derrière le rocher auquel j'étais adossé, j'aperçus une maisonnette à l'occidentale, dévastée ; le bitume qui l'entourait avait des reflets aux nuances légèrement vertes, car il était délavé, défoncé et à moitié enseveli sous les herbes, et sa barrière blanche évoquait la clôture d'une prairie. On aurait dit que cette maison avait été placée à mon insu par une main de fée. Mais ce qui m'intrigua, c'était, au-dessous de la fenêtre sombre qui paraissait déformée, une masse rouge où je crus reconnaître des lespedezas d'été en touffes. Comme le vent semblait les traverser constamment, les touffes de lespedezas se balançaient, telle une bande d'oiseaux pourpre, qui s'envolaient et s'arrêtaient, agitaient leurs ailes ou les entrecroisaient, s'animant dans une anarchie vivante et chantant bruyamment. J'entendis un son. Je l'avais entendu certainement dès l'instant où j'avais découvert la maison, ou peut-être même avant. Il était, pour mériter le nom de musique, trop intermittent et imperceptible ; la provenance n'était pas claire ; mais à partir du moment où, par une association d'idées fortuite, je le pris pour un chant d'oiseaux, je décidai que ce son m'arrivait certainement de cette maison inconnue et, en particulier, de cette fenêtre déformée.

Je me relevai sans intention particulière, tout en marchant sur des rochers plats qui

émergeaient du foisonnement d'herbes, je retrouvai le sentier que j'avais emprunté à l'aller, mais il menait dans une tout autre direction que cette maison, là-bas, car, au bout de ce sentier, on ne voyait flotter qu'un lambeau de nuage, semblable à un poisson blanc. J'avançai directement vers la maison en ruine, en me frayant un chemin à travers les herbes, tout en étant retenu par des ronces et des desmodiums. À un certain endroit, j'aperçus soudain un précipice : une sorte de gorge marine profondément découpée à l'intérieur de la côte me séparait de la maison. Mais, m'immobilisant, je prêtai l'oreille et, à ma grande surprise, je distinguai clairement le son que, quelques instants plus tôt, le vent avait porté jusqu'à moi. C'était de l'orgue ! Je fus saisi d'une pulsion irrésistible, prêt à me précipiter dans le vide. Je cherchai des yeux un chemin : je découvris que le sentier, qui m'avait semblé prendre une tout autre direction, en réalité dessinait une courbe et suivait le contour aigu de la crique, pour tracer ensuite de douces sinuosités jusqu'à la maison.

Courant à toutes jambes sur le sentier, j'arrivai devant la maison délabrée. La végétation visible se limitait à un vieil orme près de la porte ; le côté jusque-là invisible du toit avait perdu presque toutes ses tuiles ; par en dessous, des chrysanthèmes sauvages croissaient, leurs fleurs blanches pointées vers le ciel ; autour de la maison, il y avait notamment de nombreuses touffes de lespedezas d'été couleur pourpre, mais, si on regardait bien, on apercevait aussi, le long du chemin qui menait du portail à l'entrée, un bosquet de rosiers qui, privés de soins, ne portaient plus qu'un peu de fleurs chétives et une abondance de feuilles. Je m'aperçus que la porte en chêne, humide et lourde, était entrouverte. C'est de là que s'échappait le son de l'harmonium comme un fil à tisser, tandis que, dans les fleurs des champs (où l'on voyait aussi des lys tigrés), des araignées, des abeilles et des scarabées se reposaient comme s'ils étaient morts ; le silence de l'après-midi où, dans une accalmie momentanée, ne bruissaient même pas les branches de l'orme, ce silence d'un après-midi d'été où tout était doré et sans ombre, mais qui, en soi, faisait penser à minuit, on aurait dit que la musique de l'harmonium le rendait encore plus pesant avec ses multiples broderies. De plus, au son de l'orgue se mêlait une voix, discrète comme un papillon. C'était comme une petite truite qui frétille dans le ruissellement de la musique, avec ses écailles scintillantes : je ne distinguais aucun des mots, mais il était évident que c'était la voix d'une très belle jeune fille. J'entrai dans la pièce à pas de loup. Cela avait dû être la salle de séjour, avec deux portes qui menaient à l'intérieur de la maison. Deux ou trois chaises cassées ainsi qu'une grande table ronde craquelée étaient couvertes d'une épaisse couche de poussière : je m'assis précautionneusement sur une des chaises et je me sentis attristé par ma propre audace qui n'avait plus le pouvoir de faire battre mon cœur. Je prêtai l'oreille. Le son de l'harmonium provenait de la pièce du fond, mais certaines notes produisaient un cliquetis bizarre alors que d'autres touches paraissaient ne pas répondre : l'instrument était donc cassé, ce qui ajoutait à la musique un indicible mystère. Mon oreille s'habitua à la voix. Tout comme on finit par voir les nombreux galets qui crissent au fond d'un limpide ruisseau d'été...

*... La rose, reliquat de l'été,  
ne jouit en automne que d'un si bref sursis :  
Le bonheur de t'avoir connu aujourd'hui*

*Rend éphémère ma vie qui se défait...*

C'était une voix empreinte de mélancolie et de nostalgie. Autour de moi, un monde de beauté se mit à tourner comme une toupie. Je baissai les yeux. Et vis sur la table craquelée deux ou trois couronnes. C'étaient des guirlandes d'astragales que les enfants avaient dû tresser après les avoir cueillies dans les champs, au dernier printemps. De couleur passée comme des fleurs séchées entre des pages, elles n'avaient plus la fraîcheur de la vie, elles étaient raides comme des ailes de libellule ; quand j'en ai pris une dans les mains, elle tomba en poussière comme du pollen.

*... La rose, reliquat de l'été,  
ne jouit en automne que d'un si bref sursis...*

Le chant fut encore murmuré comme dans l'attente d'un visiteur. Quand, dans un accès d'une indicible tristesse, je me rassis sur la chaise, elle émit un son bizarre. Le son de l'harmonium s'arrêta net. Un bruit de pas gracieux résonna sur le sol. Comme un enfant qui s'attend à être grondé, j'évitai de regarder dans cette direction, attachant mes regards aux couronnes sur la table. L'inconnue s'assit doucement sur une chaise près de la mienne. Il flotta un parfum de rose. « Mais d'où vient ce jeune monsieur ? » Loin de prendre un ton de reproche, la voix était chargée d'une douceur exquise ; j'osai lever les yeux. Une jolie femme me regardait avec un sourire. À mes yeux, elle paraissait belle à ravir et n'avait pas encore vingt ans : son visage ressemblait à celui que je m'étais dessiné mentalement, me disant que celle que j'épouserai, un jour lointain, devait être telle. Je vis qu'elle portait une robe de lin rose garnie de dentelles à l'ancienne avec un collier. « Où est ta maison ? – À Uguisuyama, répondis-je timidement. – Si loin ! Tu es venu seul ? – Oui. – Tu ne t'es pas égaré ? » Je secouai la tête comme une petite fille, en souriant. Mon sourire devait être le reflet de celui, incessant et ondoyant, de la belle inconnue. Comme j'étais un enfant, seul l'instinct me faisait saisir le sens de son sourire, mais, si j'avais eu plus de maturité dans mes intuitions, comment n'aurais-je pu lire, dans ce sourire en apparence privé d'ombre, quelque chose d'indescriptiblement tragique ? Mais si on pouvait parler ici de « sourire tragique », comment aurait-on qualifié la luminosité radieuse qui en émanait ? « Moi..., je me promenais. Alors..., eh bien..., j'ai entendu de l'orgue. – Ah oui, répondit-elle d'un air absent. Si un orgue aussi mal en point te plaît, je t'en jouerai autant que tu voudras. » Je faillis réclamer : « Tout de suite ! » mais je dus me taire. Car elle s'était levée. Elle s'approcha de la fenêtre opposée à la mer, regardant au-dehors dans la lumière éblouissante. Elle se passa une main dans les cheveux, comme pour soulever un lourd bouquet.

Je pensai intensément à la présence de cette si belle femme près de moi, je me représentai sa vie et son destin, ce qui pouvait l'attendre, ce rire trop solaire – et, bien des années plus tard, je me dirais que les jeunes femmes enceintes ont souvent des rires si limpides qu'ils en deviennent tristes. À ce moment-là, elle tourna le dos à la fenêtre. Le contre-jour donnait à son visage l'apparence de celui d'une femme, de la vierge

éthiopienne aimée par Salomon.

« Es-tu déjà allé jusqu'à la pointe du promontoire ? – Non. – Tout à l'heure, je t'emmènerai en promenade. La vue est magnifique. »

En cet instant, j'ai éprouvé un bonheur si extraordinaire que, tout rougissant, je me suis mis à tripoter les couronnes de fleurs séchées, en silence. Elle aussi, avec une vélocité semblable à l'instinct d'un oiseau, elle se tourna vers la fenêtre ; quand elle reconnut quelque chose, elle virevolta, puis courut vers la porte. Alors je tressaillis, en proie à une excitation inexplicable. Son mouvement avait quelque chose de celui d'une biche qui file en coup de vent se cacher dans la forêt, en laissant flotter un parfum de musc. Je me demandai si elle n'était pas l'esprit de la biche.

Pendant un intervalle, le temps s'écoula avec lenteur. Tout en bas, au loin, le courant marin formait des tourbillons. Les cigales ajoutant leurs stridulations à la fois proches et lointaines, tout résonnait comme la menace d'une averse. De nouveau, j'eus l'illusion de me trouver à minuit : d'une certaine façon, je ressentais en moi comme l'écoulement laborieux du temps lorsqu'on se réveille en pleine nuit.

Soudain la porte s'ouvrit. Un jeune homme entra. Comme je lui lançais un regard soupçonneux, il se tourna en rougissant : la fille qui rentra après, l'informa, sans cesser de me sourire : « C'est un ami. Nous venons juste de faire connaissance. – Tu te fais facilement des amis », dit le jeune homme sur un ton désinvolte, mais stylé. Il s'arrêta un instant pour me regarder ; il me sourit, puis se retira aussitôt dans la pièce du fond. La jolie fille le suivit en laissant traîner le pan de sa robe, mais, avant de disparaître, elle me sourit : « Tu nous attends un instant ! » puis elle referma la porte. Mon cœur d'enfant fut stupéfait. Le sourire du jeune homme et celui de la jeune fille étaient, en quelque sorte, si terriblement semblables. Adulte, j'aurais qualifié cette ressemblance de tragique. De même qu'on découvre la même couleur violacée dans la gentiane et dans l'herbe de l'eau, cette similitude n'avait rien de surprenant. Leurs regards rivalisaient de fraîcheur. Lui devait avoir vingt ans à peine passés. Si ce n'étaient la veste grise croisée et la cravate sobre du garçon, leurs vêtements étaient assortis (pour une cérémonie, eût-on dit). Il y avait un je ne sais quoi d'antique et de nostalgique.

Le devoir d'attendre s'imposa à moi. Devant mes yeux, par la fenêtre qui donnait sur la mer, s'étendaient un ciel d'été inhabituellement vaste et une partie de la baie où les menus interstices d'un bosquet d'arbustes à fleurs jaunes étaient comblés d'éclats de mica. Les vagues chantaient au loin comme un troupeau de gigantesques éléphants de mer. On aurait dit que s'élevait un chant du « destin ».

Était-ce une illusion auditive si des sanglots parurent s'échapper de la pièce du fond ? Quand le jeune couple réapparut, au bout d'un moment, leurs visages étaient plutôt juvéniles et radieux. « On y va tout de suite ? » proposa le garçon en baissant ses yeux aux longs cils. – Oui, tout de suite », répondit la fille, rayonnante. Elle me prit par la main et dit : « Allons nous promener. » Je sentis sa main brûlante. Soudain, une idée me traversa l'esprit : « Au fait, vous ne jouez pas de l'orgue ? » La jolie fille se souvint de sa promesse et me sourit et, en lançant un clin d'œil au garçon, dit : « Ce sera pour une autre fois. » J'étais docile au point d'en être gêné moi-même.

À quoi pourrais-je comparer le bonheur de cette promenade ? À cet âge-là, rien ne m'aurait fait plus de plaisir qu'une promenade avec ma mère, mais chaque instant m'emplit alors d'une joie qui me faisait oublier ma mère et ma maison ; il y avait dans cette joie un plaisir coupable et illicite comme celui que l'on a à se cacher des autres, plaisir, qui me rassurait et m'étonnait, d'avoir été, au fond, sauvé de la monotonie insupportable de l'enfance. En compagnie de ces beaux jeunes gens, je ne ressentais pas la pression qui menace sans cesse les enfants et j'avais l'impression d'être enveloppé par quelque chose d'éternel, transcendant l'âge, une force immortelle. Nous quittâmes la maison délabrée et nous prîmes le sentier qui menait à la pointe du promontoire. Comme je l'ai déjà dit, il alternait côtes et pentes et se poursuivait par des lacets. C'était un chemin idéal de promenade. On ne voyait là que les herbes d'été et la course des nuages flottants immaculés, tandis que le vent faisait nerveusement frémir les feuilles. Mais lorsqu'il s'enfonçait dans un vallon, on découvrait un foisonnement de lys blancs dont les fleurs abondantes semblaient à l'étroit. Un pin majestueux jetait une ombre sur ce champ de lys qu'emplissait le bourdonnement des ailes des abeilles. Dans ce lieu vierge de tout regard humain, les fleurs paraissaient s'assembler pour une humble prière.

La fille s'accroupit pour ramasser des brassées de lys et quand elle ne put plus les contenir dans sa main gauche, elle en forma un bouquet comme pour l'écraser sur sa poitrine, spectacle que je contemplai, la gorge serrée. Quand elle se releva, elle paraissait avoir les joues en feu, comme si l'aurore se fût reflétée sur les lys. En riant, elle glissa un lys dans le cou du garçon et m'en mit un autre dans la main. Puis, elle reprit la route, en tressant un diadème de lys. Le garçon gardait un silence obstiné. Non pas qu'il eût l'air pensif, mais il me sembla que son cœur était tellement comblé qu'on pouvait vérifier son bonheur sans qu'il fût nécessaire de l'expliquer. (N'est-ce pas par envie de se prouver, si peu que ce soit, son bonheur, que l'homme commence à dialoguer ?) Après la vallée des lys, le chemin remonta en pente raide et nous parvînmes au pied d'un monticule rond qui semblait constitué d'une seule grande roche. Du côté où nous nous trouvions, une villa blanche, à l'occidentale, de plain-pied, où, à chaque fenêtre, un voilage blanc flottait comme une flamme. Une chèvre bêguetait, noyée au milieu d'herbes d'été hautes, mais pas âme qui vive à l'extérieur ni à l'intérieur de la maison. « C'est la maison de madame Kachô, annonça la jeune fille tout en marchant la tête baissée pour pouvoir tresser son diadème. – Ah bon », fit le garçon avec indifférence. C'était le refuge de cette célèbre poétesse, belle héroïne de tragédie qui, malgré une beauté inégalée, n'avait cessé d'être trompée par son mari. Soudain un grand chien surgit des herbes d'été et aboya. La jeune fille et moi laissâmes échapper un cri. Le chien passa à côté de nous et monta à toute vitesse vers le sommet du tertre, à moitié recouvert de *susuki*. Quand le chien l'eut atteint, une ombre noire apparut à travers les *susuki* et se redressa lentement. À cause du soleil éblouissant, on n'en percevait que les contours très nets. Ses mouvements lents et son dos assez voûté pouvaient faire penser à un fantôme de géant effroyable, qui se fût détaché sur les nuages et le ciel bleu, mais, pendant que le chien zigzaguait autour de lui comme un fou, sans pour autant aboyer contre lui, l'inconnu descendit par le flanc en se frayant un chemin entre les *susuki* avec des gestes lents. « Qu'est-ce que c'est ? demanda la jeune fille. – Probablement un mendiant », répondit le jeune homme au regard intense. Je fus saisi d'une telle peur que je jetai mon lys pour m'agripper au pan de la robe de la fille en

retenant mes larmes. Mais, à cet instant précis, je sentis que nous étions les personnages d'une histoire.

Les nuages brillants qui filaient dans le ciel commençaient à se multiplier. Le chant des cigales qui stridulaient dans un bois lointain s'était transféré dans un bosquet plus proche où il devint plus sonore ; chaque fois qu'un nuage s'éloignait, la terre nue et le champ réfléchissaient violemment la lumière comme un cuivre poli et j'entendis, de loin, le tumulte des flots qu'on aurait pu prendre pour le grondement de la terre. Nous restâmes au sommet de la colline. On ne voyait plus l'ombre du mendiant. Les *susuki* suggéraient la présence de l'automne. « C'est là-bas », dit le jeune homme en montrant du doigt un lieu qui était certainement la pointe du promontoire que la fille avait évoquée tout à l'heure : seul un pin parasol s'élevait sur un sol rocheux nu entouré de touffes d'herbes, ce qui lui donnait l'apparence d'un assez grand stade. Rien alentour ne faisant obstacle à la vue, on apercevait même l'horizon bleu foncé au ras de la pointe. « Là-bas, dit la fille, c'est plus loin que ça m'en a l'air. » En effet, cette place était isolée : après avoir contourné le buisson qui se trouvait sous nos yeux, un seul sentier y menait en passant par une étroite bande de terre. Je levai des yeux interrogateurs vers la jolie jeune fille. Je constatai qu'elle portait sur son épaisse chevelure le diadème de lys qu'elle s'était tressé et ne pus m'empêcher de m'exclamer : « Comme c'est beau ! » Cette naïve admiration la fit rougir et ôter le diadème. Le garçon l'observa en riant.

Après avoir descendu la colline et s'être rapprochés de la pointe du promontoire, on commença à voir d'innombrables fleurs rouges et blanches au milieu des touffes d'herbes : quand nous comprîmes qu'elles poussaient en se fauillant entre les pierres, il devint évident que c'étaient des œillets *nadeshiko*. Sur ce promontoire, pour une raison ou pour une autre, une seule espèce de fleurs se concentrait en un seul endroit. À mesure qu'on se rapprochait de la pointe, l'environnement était davantage exposé à la lumière et inquiétant. Nous marchâmes en silence au milieu des œillets, arrivant sur le dernier sol rocheux, qui jouxtait le ciel. Mes jambes flageolaient. Pendant que mes compagnons se parlaient immobiles en chuchotant, je m'agenouillai pour observer la mer qui apparut tout au fond du précipice lointain. La fille courut vers moi, pour me retenir : « Attention, je vais te tenir... » Elle m'enserra le bras et en même temps que moi contempla le gouffre. Le parfum, le poids, la chaleur de son corps augmentaient au contraire mon vertige. Au tréfonds du précipice, on apercevait un rivage étrangement silencieux. Pouvait-on lui donner ce nom ? Si la blancheur des vagues, qui se brisaient en déferlant sur les rochers irréguliers, et le fond du gouffre, où la mer bleue dans son bouillonnement devenait plus sombre, produisaient une impression de silence plus forte encore que la surface calme et infinie qui s'étendait à perte de vue, c'était l'effet du phénomène dont je venais de faire l'expérience : le son en était totalement abstrait. Cette vue était si réduite, comme une photo de petit format et d'extrême précision, qu'elle avait l'air d'une image d'un autre monde. Les palpitations de la jeune femme qui me soutenait se firent plus violentes. Je me sentais comme balancé dans un berceau et gagné d'un funeste pressentiment. Je tournai vers elle des yeux interrogateurs, mais manifestement elle ne désirait plus voir ce spectacle, elle me souleva, se leva, se tourna vers le large, en clignant des yeux. Un bateau blanc voguait à l'horizon. Nous observâmes sans parler le passage joyeux de ce paquebot.

Il s'éloignait, laissant traîner une fumée pâle dans la pleine mer d'été, bleu foncé ; il avait l'air d'une coquille rose, reflétant les cimes diaprées des nuages, mais, aux yeux du couple, il devait apparaître comme une espérance interdite, vraiment trop vive, trop belle. Je crus voir, pour la première fois, briller quelque chose entre les cils du jeune homme. L'enfant que j'étais ne saisit pas le sens de ces larmes.

Sans doute pour éviter que l'ombre de ce silence incompréhensible, pourtant chargée de vérité, ne tombât aussi sur moi, elle proposa soudain avec une gaieté qui ne lui ressemblait pas : « Si on jouait à cache-cache... Eh bien, je serai d'abord le loup. » Je n'étais pas d'humeur à jouer, mais j'étais trop courtois pour ne pas accepter : « Oui, on va jouer à cache-cache, on va jouer à cache-cache ! » Puis, avec une excitation tout enfantine, je posai coup sur coup des questions : « Où le loup s'y colle ? Jusqu'à combien il doit compter ? » Elle fit semblant de réfléchir pour dissimuler un instant sa distraction, tandis que le jeune homme, assis à côté des œillets, d'une pâleur dont on ignorait la cause, contemplait le large où, le bateau s'étant éloigné, les nuages se dissipaient sans bruit. Puis elle dit : « Sous le pin là-bas, on se tourne... et on compte jusqu'à cent. » Le garçon m'entraîna par la main et nous suivîmes la fille à l'ombre du pin, dont les branches étaient touffues vers le faite. « Etes-vous prêts ? » fit-elle avec un sourire charmeur, puis elle se tourna vers l'arbre et, se couvrant le visage avec les mains, elle s'appuya contre le tronc. Le jeune homme me fit signe des yeux. Puis, me prenant par le bras, il continua à courir dans la direction opposée à celle du précipice. Mais autour de nous, l'espace était vaste : ni bois ni maison pour se cacher ; il était inutile aussi de retourner vers la colline parsemée de *susuki*, il n'y avait donc pas d'autre choix que de nous cacher à l'ombre d'un bosquet d'arbustes vert du genre de l'azalée, qui s'étendait entre les rochers. Le jeune homme me sourit du regard, mais j'avais une telle peur d'être découvert tout de suite que mon cœur palpitait. La jeune fille sortit de l'ombre du pin. La main en visière, elle regarda dans les quatre directions. Elle me fit penser à un flamant qui aurait atterri dans une plaine déserte : j'éprouvais même le plaisir de découvrir un secret et de voir ce que je n'aurais pas dû voir. Naturellement, elle remarqua le fourré qui était la seule cache possible. Comme un chien de chasse blanc, elle se mit à courir en faisant virevolter le pan de sa robe. Pour une obscure raison, le garçon rougit et, comme il se blottissait à l'ombre du feuillage, je vis briller ses yeux. C'est à peu près en même temps que la fille arriva au bosquet et que le garçon bondit hors de sa cachette pour l'accueillir. Quant à moi, je pensais pouvoir rester caché encore et, comme un hérisson, je me rapetissai en me recroquevillant. Pendant ce temps, le garçon et la fille se laissèrent tomber ensemble sur les herbes d'été derrière des branches qui scintillaient en se balançant. J'entendis leurs rires aigus. Soudain le calme s'installa. Le chœur des cigales monta dans mes tympanes. À bout de patience, je bondis en direction du couple quand la fille, avec emphase et une certaine gêne, me dit : « Tiens, te voilà ! »

On joua au jeu de la moure pour décider qui s'y collerait. Ce fut à mon tour d'être le loup. À ce moment-là, si une certaine curiosité pouvait affaiblir mon sens enfantin du devoir étriqué, rien ne pouvait le conforter ; or, s'il résista plus obstinément que jamais, sans que je prisse conscience de son affermissement, n'était-ce pas que, inconsciemment, mon cœur percevait intuitivement le caractère solennel et sacré de ce qui se passait, le

respect et le devoir instinctifs qui devaient l'accompagner ? Je plaquai mon visage contre le tronc du pin. Les mains délicates de la fille soulevèrent légèrement le bout de mes doigts pour coller mes mains à mes yeux. Ces gestes évoquaient un rituel de purification. Tout de suite, je sentis l'odeur âcre de la résine et la chaleur emprisonnée sous les aiguilles du pin où la journée d'été s'était consumée. J'enfouis profondément mon visage dans le creux de mes mains, au point que je pouvais donner l'illusion de pleurer ; et, afin de couper le jour lumineux de l'après-midi qui s'infiltrait dans mes yeux, bien que mes paupières fussent étroitement closes, j'appuyai plus fermement dessus avec les doigts. Du coup, j'oubliai de compter. Je commençai. Mais lentement. Et, comme le souvenir persistait en moi du bruit des pas étouffés, presque muets, de la jeune fille quand elle m'avait laissé, de son parfum si pur, du contact de sa robe légère sur mes genoux nus, je me laissai distraire et oubliai à nouveau de compter à mi-chemin. Je finis par y renoncer. Il fallait prendre le plus de retard possible. Je rougis de honte. Cet état d'âme ne prouvait-il pas mon affection pour elle et n'indiquait-il pas que l'unique aide que je pouvais lui offrir était de la laisser fuir jusqu'à l'endroit où j'aurais le plus de mal à la retrouver ?

Mes oreilles l'avaient clairement entendu. Le vent qui soufflait dans les herbes. Le frottement des pommes de pin à la cime de l'arbre. Le tumulte des flots profonds, qui semblait s'intensifier chaque fois que j'en prenais conscience. Leurs pas, leurs rires avaient cessé, je ne les entendais plus. Seul le chant lointain des cigales plaintives me parvenait aux oreilles. Quand tous ces instants se furent écoulés sans que rien ne se fût produit (sûrement rien, mais accompagné d'une tension effroyable, comme si on avait arraché les pages d'un livre, l'une après l'autre), j'entendis soudain quelque chose qui ressemblait à un cri d'oiseau. Mais je corrigeai aussitôt mon impression. Ce n'était pas un cri d'oiseau ! Du côté du précipice, ou plutôt dans l'espace vers lequel le précipice s'orientait, j'entendis dans cette seule direction un bref cri imperceptible, comme un hurlement étouffé. Je n'avais jamais entendu quelqu'un hurler dans ma vie, mais si c'était là (car le son était si infime que je pouvais me demander si je n'étais pas le jouet d'une illusion auditive) un véritable hurlement, il me sembla qu'une telle appellation ne convenait pas à une voix aussi belle et aussi solennelle. Elle était, pour une voix humaine, trop homogène et trop transparente. Et, comme elle se tut en un instant, je ne pouvais la prendre que pour l'appel d'un oiseau noble. Soudain, un souvenir me revint. De même que, dans ma propension à être pensif, je confondais le brouhaha joyeux des baigneurs sur la plage avec des hurlements, de même, ce que je venais d'entendre, n'était-ce pas, plutôt qu'un hurlement, un rire précipité ? Cette voix lointaine et instantanée, qui m'évoquait la couleur de la mer, avait dû être celle d'un être d'une noblesse incomparable. Avait-elle donc été celle du rire des dieux ?...

Toutes ces pensées n'avaient pas réclamé plus de quelques dizaines de secondes. Je m'aperçus qu'à force de me perdre en ces conjectures, j'avais depuis longtemps dépassé le décompte jusqu'à cent et qu'un laps de temps incommensurable s'était écoulé. Tout intérêt pour le jeu avait disparu en moi. Je détachai les mains de mon visage sans force. Autour de moi, un silence absolu régnait, comme si j'étais devenu sourd. Si, au loin, un rocher plat formant une réflexion blanche éblouissante pâlisait, c'est qu'un lambeau de nuage passait. Avec ce sentiment d'être seul entre ciel et terre, l'enfant qui était en moi ne

pouvait que chanceler. Pour éviter de tomber, je me mis à courir. Je paraissais peut-être tomber, mais ne faisais que courir. D'abord je me dirigeai aveuglément vers ce buisson, même si je me disais qu'ils ne choisiraient pas deux fois la même cache, mais, cette fois, je fus tourmenté par les épis d'herbes d'été qui me piquaient méchamment aux mollets. Lorsque je m'approchai, pour vaincre mes doutes, je m'acharnai à me persuader qu'ils étaient là. Dans un élan, je me précipitai derrière le fourré. Ils n'y étaient pas. Tout ce que je vis était de pauvres herbes d'été que j'avais aplaties en me blottissant tout à l'heure, et, çà et là, des fraises des bois. Agacé par ma propre fatigue, je tentai, à travers les herbes hautes – ce qui n'avait pas de sens, je grimpai donc sur un rocher –, de chercher une autre cache possible, mais c'était vain. Mon cerveau d'enfant émit le plus grand nombre d'hypothèses. Ce laps de temps que, sans raison valable, j'avais cru correspondre à cent, ne correspondait-il pas, en réalité, à deux cents ou à trois cents ? Mais c'était douteux. Le jeune homme, qui savait quelle distance on pouvait parcourir si on comptait jusqu'à cent, pourquoi aurait-il cherché à aller plus loin ? Perdu dans ces idées, j'avais pris inconsciemment le sentier qui montait vers la colline aux *susuki*. Puis, du sommet, je contemplai le long trajet que nous avons parcouru. Juste en dessous, je voyais le toit de l'ermitage de la poétesse. Le béguètement de la chèvre tremblota dans un silence paralysant. J'aperçus alors une apparition. N'était-ce pas l'ombre du mendiant de grande taille que nous avons vu tout à l'heure ? La peur attisa alors le sentiment aigu et intense d'affliction qui menaçait de me gagner et je ne pus retenir des sanglots violents ; mais à ces pleurs se mêlaient une angoisse de solitude, une terrible inquiétude et une inexplicable compassion, qui les distinguaient des larmes capricieuses et libératrices que je m'accordais pour me faire gâter par ma mère : je pleurais sur moi-même. Je désirais maintenant retrouver le pin solitaire au loin. À travers mes yeux embués, je le voyais comme s'il était trempé de pluie. C'était probablement la première fois que je pleurais sans que ma mère, mon père, ma sœur ou quelqu'un de la famille en fût le témoin. C'étaient, comme d'habitude, des larmes d'enfant, dépourvues de signification, mais il me sembla que c'étaient aussi, en partie, celles qu'un adulte aurait versées en assistant à un événement grave. Cela aiguillonna en moi le sens strict du devoir auquel m'astreignait le jeu de cache-cache. Je repris le chemin tout en sanglotant. Je ne savais pas comment j'avais couru, mais je me retrouvais déjà près du pin. Je m'assis au pied de l'arbre et regardai autour de moi : j'avais plutôt malmené les œillets. Mais maintenant quelle cachette pouvais-je chercher ? Les touffes d'herbes, le sol rocheux et nu... Mais le ciel occupait la plus grande partie de ce que je voyais : il y avait maintenant davantage de nuages flottants qui dessinaient et défaisaient leurs arabesques. Le promontoire de l'autre côté de la baie brillait au soleil, comme ravi. En revanche, on ne voyait pas la mer autour du promontoire, à moins de pousser jusqu'à l'extrémité ; seul parvenait le reflet ténu de la lumière marine, ce qui me donnait le sentiment de me trouver en haut du ciel. Me redressant, hébété, je jetai un dernier coup d'œil autour de moi. J'avais l'impression que mon propre regard était celui, affligé, d'un adulte.

J'éprouvais alors la tristesse d'avoir été trahi par un être que j'avais aimé avec une violence jusque-là inconnue de moi, et c'est ce sentiment qui m'amena à tourner les yeux, vides de toute pensée, vers la pointe du promontoire. Le précipice, qui délimitait le ciel bien au-dessus de l'horizon, faisait briller, comme une lame éblouissante, le sol rocheux

immaculé, en offrande aux nuages qui s'éloignaient. En traînant la jambe, je me plantai à la pointe du promontoire. Plus le bleu de la mer s'assombrissait, plus il se rapprochait de l'horizon où se dessinait une belle ligne de démarcation ; et de là s'élevait avec netteté la cime lumineuse des nuages. La mer s'offrait au regard flamboyant que lançait, à travers la déchirure des nuages, le soleil qui commençait à décliner pour bientôt disparaître. On ne voyait pas de bateau au large ; en revanche, un voilier qui semblait voguer vers moi m'attirait et, me demandant où il allait mouiller, je baissai le regard. Alors tout mon corps vacilla, mes jambes tremblèrent irrésistiblement. Il semblait qu'une force magnétique se fût soudain mise à m'aspirer dans le gouffre, dans cet abîme qu'était la mer somptueuse.

Je m'efforçai de reculer, puis me plaquai au sol et, réprimant le battement du cœur, je regardai le tréfonds du gouffre. Que vis-je cette fois-ci ? Il serait exact de dire que je ne voyais rien. Car je voyais la même chose que tout à l'heure : des pins baignant dans la lumière, des rochers, une petite anse, des vagues blanches virevoltant sans cesse. C'était le même paysage muet. Mes yeux ne voyaient qu'un *rivage étrangement silencieux*. L'idée du rire des dieux m'effleura l'esprit. Mais il me sembla que c'était quelque chose qui dépassait la pensée de l'enfant que j'étais, quelque chose d'incomparablement grand. Le vertige me saisit et je m'accrochai à un angle de rocher et ce n'est qu'au bout d'un moment que je pus m'en détacher pour me relever.

Lorsque je redescendis dans l'enceinte du sanctuaire de Benzaiten, je vis Okotan assis sur un banc de pierre, perdu dans ses pensées. Dès qu'il m'aperçut, il me scruta un instant d'un air incrédule. Il bondit en l'air, se précipita sur moi, me saisit brusquement dans les bras. « Enfin, que t'est-il arrivé ? me demanda-t-il. Que t'est-il arrivé ? » Il me balança presque entre ses bras moites de sueur. Cette spontanéité, que je ne soupçonnais pas chez lui, réveilla aussitôt la mienne. J'éclatai en sanglots et m'agrippai à son cou. « Tu t'es perdu ? Quel gros bêta ! » dit-il sur un ton consolateur. Mais il me prit par la main et nous nous engageâmes sur le chemin sableux qui rendait notre marche difficile. En route, il me raconta les mille difficultés qu'il avait eues à me retrouver. Il me donna des conseils pour que j'échappe aux réprimandes à mon retour. Après ce préambule, il me débita ses reproches, interminables et inépuisables. Comme il trouvait le silence que je lui opposai inhabituel et inquiétant, il me demanda, de temps en temps : « Tu es sûr que tu vas bien ? Tu n'as pas de fièvre ? » Mais, dès que je secouais la tête, il reprenait sa litanie de récriminations. Une idée lui revint en route et il me saisit la main avec une vitesse effrayante, et il m'entraîna vers une buvette sur la plage : c'est là qu'il avait laissé son ombrelle et ses affaires. « Tiens, dit la patronne de la buvette, votre bonne est venue tout à l'heure les reprendre. Je lui ai raconté que vous aviez dit : "C'est un désastre : le petit monsieur a disparu", et que vous étiez parti à sa recherche. Alors, elle est repartie dans tous ses états. » Okotan pâlit. « C'est une catastrophe ! dit-il, le souffle coupé. Quand est-elle venue ? Quand est-elle repartie ? – Tout à l'heure. Il y a vingt ou trente minutes. – Rentrons ! » Okotan me prit par la main et se mit à courir sans rien dire.

Dans mon cœur, je ressassai une question insoluble. J'avais éprouvé du plaisir à respecter la morale qui m'interdisait de cacher quoi que ce fût à mes parents et je n'avais jamais entendu cette voix intérieure qui me disait de passer outre. Mais qu'arrivait-il ? Cette fois-ci, il me sembla qu'on m'avait appris avec une douceur muette semblable à un

contrat tacite qu'il ne fallait pas en parler, non seulement à mes parents, mais à qui que ce fût, et qu'il fallait ressentir de la joie et faire preuve de courage, à le taire. Il est vrai que je me demandais avec angoisse jusqu'où je pourrais garder le silence, une fois face à ma mère, mais le fait que, de retour à la villa, puis dans la maison de Tôkyô, je réussis à n'en rien dire, m'ôta à tout jamais l'inquiétude et les affres de la bonne conscience.

Comme prévu, la grand-tante de Takagichô était dans un état de total délire. Pour la calmer, ma mère avait dû réprimer sa propre angoisse avec le plus grand mal – c'était plutôt elle qui avait failli devenir folle – et affecter le calme dans la mesure du possible, malgré ses yeux rouges. Avant ma grand-tante, c'est donc elle qui, dès qu'elle m'eut vu rentrer, poussa un cri de joie pathétique en me prenant dans les bras. Je continuai à pleurer pendant plus d'une heure.

Au moment où je rentrai avec Okotan, un soleil couchant rapide, qui annonçait déjà le crépuscule d'automne, colorait le bas du pan des maisons, et les cigales entonnaient leur chœur avec fraîcheur. Ma mère nous passa un savon, à Okotan et à moi, jusqu'à une heure avancée de la soirée.

Le lendemain, j'étais fiévreux. Le médecin m'ayant conseillé de rentrer à Tôkyô et de m'y reposer calmement, nous fîmes nos valises et toute la famille prit le train. On m'enveloppa dans une couverture et Okotan me porta sur le dos comme un bébé. Beaucoup de voyageurs, dans la gare puis le train, posèrent sur moi des regards de compassion, comme autant de flèches qui m'emplirent de fierté. Comme la rêverie peut nous enorgueillir !

Quand le train entra dans l'agglomération de Tôkyô, c'était l'heure où l'animation dans la ville atteignait son apogée, avec ses enseignes qui s'illuminaient bien avant que ne commençât la soirée. Sur le pont Ohashi, sous les lampadaires qui venaient d'être allumés, les passants allaient fébrilement en quête de divertissement : je regardais ce fourmillement incessant. À cet instant-là, à l'entrée du pont, des lampes bleues s'éclairèrent toutes ensemble aux fenêtres d'une banque.

Je fus saisi de terreur à la perspective que mon père, découvrant que cet été je n'avais appris ni à nager ni même à me laisser flotter, me grondât. Mais j'éprouvais déjà une étrange satisfaction que rien n'aurait pu conjurer. Certes, j'étais rentré sans avoir appris la natation, mais j'avais, en revanche, appris une vérité qu'on ne peut facilement transmettre aux autres, vérité que, bien des années plus tard, je devais poursuivre dans mes errances, vérité pour laquelle j'étais prêt à donner ma vie.

**Haruko – (décembre 1947)**

# 1

Se souvient-on encore du nom de Haruko Sasaki ? On doit avoir le sentiment de l'avoir entendu quelque part. Sans doute comme quelque chose de flou, mais qui évoquerait un mélange d'éclat et de pathos, ou encore le brouhaha à la sortie d'un théâtre après le baisser de rideau. C'est vrai, les prénoms de femmes de la génération précédente donnent ce genre d'impression.

J'avais neuf ou dix ans au moment de l'affaire. Ma famille avait alors caché les journaux pour éviter que je les lise. Voilà pourquoi je ne me souvenais de Haruko que comme du nom d'une jeune tante qui avait disparu il y avait longtemps. Mais, quatre ou cinq ans plus tard, j'appris par hasard en quoi avait consisté le scandale, et dès lors, durant toute mon adolescence, le nom de Haruko revêtit un sens symbolique comme celui d'une fleur éclatante que j'aurais jadis aperçue dans un herbier occidental en cours de sciences naturelles ; à peine m'en souvenais-je que je l'oubliais, mais il ne cessait de voltiger dans ma mémoire comme une phalène insistante. Au fur et à mesure, ce nom se figea en moi. Comme gravé dans le métal et, telle une rose ciselée, n'attendant plus que le coloris.

Du reste, ce nom avait tendance à s'attacher à tous mes souvenirs de honte. Aussi bien à une curiosité folle qu'à une vénération absurde du désir charnel. Et ce nom finit par incarner pour moi un tabou ou une formule magique.

L'affaire Haruko n'était rien d'autre que l'histoire d'une fugue, monnaie courante à l'époque. Au temps où la une des journaux était occupée par des publicités pour des pastilles et des produits cosmétiques, on devait certainement lire le gros titre suivant : « La fille d'un comte s'enfuit avec son chauffeur », illustré par la photo agrandie de la jeune fille, datant de la fin de ses études. Je n'ai jamais vu le journal lui-même, mais le portrait était celui d'une jeune fille rangée, deux ans avant le scandale. Pourtant, on ne sait pas pourquoi, dans le journal, la jeune fille avait un front sévère et donnait l'impression qu'elle boudait. Peut-être est-ce simplement qu'elle était éblouie par le reflet de la pelouse de l'école ? Toutefois, le fait qu'une photo scolaire fût utilisée par un journal pour une affaire de mœurs me fournit une curieuse clé. C'est que la nuit de la cérémonie de remise de diplômes, le vieux chauffeur attitré de ma famille, à qui on avait fait boire du saké de fête, mourut d'une hémorragie cérébrale. Le vieillard, qui avait, bien qu'il n'eût aucune fortune personnelle, réécrit chaque année, pour le jour de l'an, son testament, avait su désigner pour successeur un jeune apprenti en qui il avait placé la plus grande confiance ; ma famille s'était dit que mieux valait un jeune, même s'il devait être un peu trop brusque, plutôt que de risquer avec un vieux une attaque au volant, et c'est ainsi que le jeune homme avait été promu chauffeur des Sasaki.

Haruko était la sœur cadette de ma mère, plus précisément sa demi-sœur ; mon actuelle grand-mère – la mère de Haruko – est la deuxième femme de mon grand-père. Bien qu'elle fût issue du demi-monde, ma grand-mère s'était rangée au fil des années et, comme une belle veinure se détache sur le bois, elle avait fini par acquérir une certaine classe.

Quand elle était petite, Haruko était aussi ronde que Momotarō<sup>[2]</sup>, et on la surnommait

d'ailleurs Momo. Dans son adolescence, sa chair s'était affermie et, bien qu'elle fût plutôt svelte, son corps prit un volume plaisant ou des formes opulentes. Elle se faisait aimer de tout le monde. Elle s'entendait bien avec les garçons. Mais elle s'entendait encore mieux avec les filles. Elle s'entendait avec tout le monde. C'était comme si, mis en sa présence, n'importe qui se sentait obligé de l'aimer. De son côté, elle semblait croire qu'il ne pouvait y avoir personne à qui elle ne plût.

Mais, curieusement, à partir du lycée, elle se mit à éviter les hommes de la rue : les jardiniers, les commerçants, les traîneurs qu'elle croisait en ville, les ouvriers. Mais ce n'était pas tout. Elle fronçait les sourcils quand une amie lui vantait les mérites d'un jeune précepteur. Quand elle marchait avec ses amies et qu'un jeune homme, employé de magasin ou autre, se retournait sur son passage, au risque de chanceler sur son vélo, Haruko affichait une expression de mépris, qui était, pour ainsi dire, proche de la douleur. Ce qui amenait à conclure, naturellement, qu'elle préférait des visages arrogants et pleins de morgue, de sa propre classe. Pourtant, chose étrange, la rumeur courait qu'avec ces garçons elle ne permettait que des relations formelles et ne pardonnait pas les moindres privautés.

Or, cette même Haruko avait fui avec son chauffeur. Ce qui mit ses amies dans tous leurs états, pleurant, riant et ne tenant plus en place pendant deux ou trois jours comme si elles avaient elles-mêmes fugué. Elles se souvinrent alors qu'une d'entre elles avait dit que le ciel bleu se reflétait sur la visière noire de la casquette du jeune chauffeur, qui était depuis devenu le mari de Haruko, et que rien n'était plus beau que son sourire éclatant, à l'ombre de cette visière. Haruko avait eu alors une légère crispation au coin des lèvres et sa mine s'était assombrie, en silence.

Peu importe tout cela, mais toujours est-il qu'elle vécut avec son chauffeur. Ils avaient aussi à leur charge la sœur cadette de l'homme, âgée de huit ans. Toute relation avec notre famille fut interrompue, mais il paraît que mon grand-père lui envoyait de l'argent en cachette.

Ce qui me fit rêver, ce n'était pas l'affaire elle-même qui, somme toute, avait tout d'une opérette, mais les énigmatiques sinuosités de la vie qu'elle devait mener plus tard. Lorsque la platitude de ma propre existence me pesait, je rêvais toujours à la désinvolture de ma tante, à ses jours aussi solitaires et périlleux qu'un numéro de funambule.

Quel sort fut réservé à la « scandaleuse » ? Elle fut bientôt oubliée. Elle eut alors le sentiment d'avoir été rayée de son propre passé. Car ce qu'elle avait été s'était dissous dans la mémoire des autres, quoique ce qu'elle était à présent eût toujours été à la merci de celle des journaux : quand elle était en présence des autres, ils pensaient à ce qu'elle avait été plutôt qu'à ce qu'elle était devenue. De plus, maintenant, elle-même se tournait avec une telle intensité vers ce qu'elle avait été, alors que ce qu'elle avait été n'était plus tourné vers ce qu'elle était devenue.

Les multiples lèvres qui ont murmuré sur son compte, les oreilles innombrables qui ont été tendues vers elle, les millions d'yeux qui ont dévoré ses photos, il est impossible qu'ils n'aient pas fini par influencer sur la vie de Haruko. Elle n'avait plus d'autre choix que de vivre comme ils l'espéraient ou comme ils le redoutaient. Elle ne pouvait plus vivre à sa

guise.

Pourtant, n'y avait-il pas une autre manière de vivre pour elle ? Qui ne fût ni attendue ni inattendue. Une façon de vivre violente, propre à elle seule. C'est de ça que je rêvais et à quoi j'aspirais pour elle.

Tout était vain. Je finis par comprendre que Haruko, telle que je l'imaginai, ne correspondait plus à ma tante. Haruko était en effet revenue. Son mari était mort au front et elle était rentrée chez mon grand-père, en compagnie de sa belle-sœur.

Mon grand-père, du côté Sasaki, était, depuis toujours, connu pour son excentricité : il détestait tant le téléphone qu'il refusait obstinément de l'installer chez lui ; ces dernières années où il était devenu hémiparétique, il avait pris l'habitude de satisfaire un caprice dès qu'il se levait le matin. Il avait repris à son service un domestique congédié dix ans auparavant ; il avait fait chercher durant trois jours, dans la remise, une pipe de marin qu'il avait achetée à Berlin en 1902 ; il s'était réconcilié avec un ami avec lequel il avait rompu quinze ans auparavant, en lui offrant princièrement un tableau de Vlaminck ; il avait eu envie de manger du congre et en avait fait chercher dans tout Tôkyô où il n'y avait plus que des centres de rationnement : on eût dit qu'il était possédé. Un matin, l'oracle fut rendu : « Rappelez Haruko. » À l'exception de mes parents, toute la famille s'y opposa, mais depuis toujours mon grand-père exultait dès que sa famille était montée contre lui. Mon grand-oncle de Kyûshû, qui avait appris la nouvelle on ne sait pas comment, envoya un télégramme : « ABSOLUMENT OPPOSÉ À PROPOS DE HARUKO » ; mon grand-père, ravi, l'avait rangé sous son oreiller et n'avait pas manqué de le montrer à ses visiteurs. Il était tout sourire, ce qui faisait dire à ma grand-mère : « C'est drôle, mais c'est seulement dans ces moments-là qu'il a l'air d'un brave vieux. »

Au début de l'été 1944, nous – ma mère, mon frère cadet et moi, sans mon père qui habitait alors à Osaka – rendîmes visite aux Sasaki pour voir Haruko. Peu après le début de la guerre, mon grand-père s'était transféré en banlieue. La veille de notre visite, je n'avais presque pas pu trouver le sommeil. Curieusement, l'image de Haruko, que je m'étais habitué à cultiver en moi, ne s'était pas profilée, mais, au contraire, je pensais à la rumeur qui entourait la cruauté de mon arrière-grand-mère, qui serait allée jusqu'à recouvrir de moxa le corps d'une suivante pour laquelle mon arrière-grand-père avait un faible. Je pensais aussi à l'histoire terrifiante concernant la pierre de supplice qui se trouvait dans la maison des Sasaki, avant son incendie au cours du grand séisme : lorsqu'un jeune samouraï, coupable d'adultère, fut puni, son sang gicla sur cette pierre qui, depuis, gémissait chaque nuit...

Haruko était debout devant la porte. De sa main droite gantée de cuir, elle tenait la chaîne de Schalk, un berger allemand de race, qui passait pour la progéniture directe d'un célèbre chien allemand. Elle portait un ample pantalon gris de femme et une veste à carreaux voyants. Elle avait au cou un collier délibérément rudimentaire, à perles de bois peintes en blanc. La fourrure noire du berger allemand formait un élégant contraste avec le motif peu discret de sa veste. Elle paraissait avoir une décennie de moins que ses trente ans. Et rien de plus.

« Ça alors, sois la bienvenue », dit-elle à ma mère.

Elles étaient toutes deux impassibles.

« Je voulais te présenter mon fils.

— Comme il a grandi. Tu as terminé le lycée, Hiroshi ? »

Pour dissimuler ma déception, je feignais d'être intimidé.

« Non, encore deux ans.

— Ce garçon me parle comme à une étrangère. S'il continue à me regarder comme ça, il aura de mes nouvelles. Attendez-moi à l'intérieur. Je vais promener un peu cette grosse bête. »

Schalk s'avança soudain. La chaîne en tirant fit gémir le cuir du gant. Je ne sais pas pourquoi j'avais le sentiment que mon cœur gémissait également. Haruko, sans souffler mot, se laissa entraîner par le chien. Parvenue au coin de la rue, elle se retourna et nous sourit. Ce sourire n'avait rien de familier. Dépourvu d'éclat et de vivacité, il était empreint d'une beauté froide.

« Pourquoi se montre-t-elle aussi indifférente à notre égard, à Aki et à moi, alors qu'on ne s'est pas vus depuis dix ans ? » demandai-je.

Esquivant ma question, ma mère prononça entre ses dents cette phrase peu amène :

« Sœurs ou pas, les femmes sont des monstres. »

Et elle franchit la porte.

Tout n'était que déception.

Passe encore la feinte indifférence de ma mère et de ma grand-mère, qui cherchaient à étouffer un scandale familial sous la confusion de la guerre. Mais dans mon imagination Haruko ne pouvait être telle. Elle devait incarner le « scandale ». (Peut-être inconsciemment avais-je pris le point de vue des lecteurs de ces journaux.) Elle était la catastrophe, elle était le désastre, elle devait être une nouvelle façon de vivre qui devait à la fois me menacer et me fasciner. J'étais également déçu d'apprendre que Haruko n'évoquait jamais son mari mort. Dans cet environnement de feint détachement, ma tante se comportait comme si elle avait cherché à rivaliser d'indifférence, mais ses manières étaient loin de la vulnérabilité dont j'avais rêvé à son propos.

Ma mère se refusait à l'inviter chez nous. Ainsi, pendant tout l'été, étais-je parti en voyage avec des camarades. Et je perdis quasiment tout contact avec Haruko.

À vrai dire, pendant tout l'été, en proportion inverse de la déception que j'avais éprouvée à propos de Haruko, je ne cessai de penser à Michiko, sa belle-sœur dont j'avais fait la connaissance le jour où j'avais revu Haruko. Pour que Michiko échappât au travail obligatoire, Haruko avait demandé à mon père de l'engager pour la forme dans sa société. Pourtant ma mère traitait la jeune fille comme une bonne, pour la simple raison, probablement, qu'elle était la sœur d'un chauffeur. En le constatant, j'en ressentis une

haine farouche envers ma mère, à mon propre étonnement.

Michiko était habillée impeccablement, mais il y avait un je ne sais quoi de rustre qui ajoutait à son charme. Elle avait des sourcils bien dessinés. Son rire avait un éclat retenu. Elle avait été confiée au couple des employés de maison qui vivaient, sans enfants, dans une annexe et qui, prétendait-on, allaient bientôt l'adopter.

Je ne sais pas pourquoi je ne pouvais l'oublier. J'avais deviné son corps plus mûr que ne le laissait supposer son visage encore enfantin. Aussi bien dans son élocution que dans son attitude, elle avait quelque chose d'hésitant qui pouvait horripiler même si elle était plutôt taciturne. Mais c'était précisément cette maladresse qui m'apparaissait provocante.

J'avais fait sa connaissance, mais il m'était impossible de l'avoir chaque fois que je me rendais chez mon grand-père. De toute façon, elle était si taciturne que l'été allait s'achever sans nous avoir donné l'occasion de parler en tête à tête.

Une nuit, je fus réveillé par la crainte de la savoir malade. Je ne comprenais pas si l'idée m'était venue en rêve ou à mon réveil. Il me sembla absurde d'aller le vérifier dès le lendemain chez mon grand-père. Or, le fait de ne pas être allé contrôler le contenu de ce cauchemar m'est apparu sous diverses formes d'actes manqués. Je fis tomber une tasse qui se brisa, je me trompai de ligne de train intérieur, j'oubliai des affaires personnelles chez un ami, je perdis mon porte-monnaie, la mine de mon crayon fraîchement taillé ne cessait de se casser. Je finis par surmonter mon amour-propre et j'allai rendre visite à Michiko : ignorant mon angoisse secrète, elle vaquait à ses occupations et se contentait de me saluer poliment. Je fis semblant d'être irrité, mais regagnai mon foyer, le cœur empli de bonheur. Je découvris dans le miroir le visage idiot d'un homme de toute évidence amoureux.

Au début de l'automne, ma mère et mon frère, craintifs, se réfugièrent chez une de nos connaissances, au fin fond des montagnes, dans le département de Y., m'abandonnant puisque je ne pouvais me soustraire aux obligations du travail en usine. Une semaine avant leur évacuation, ma mère et mon frère partirent en éclaireurs pour quelques nuits, laissant une grande quantité de bagages.

L'été avait touché à sa fin. Mais la lumière restait plus violente qu'en certains jours paisibles de l'été. Et, imperceptiblement, le vol vertigineux des hirondelles se faisait de plus en plus rare.

À mon retour de l'école, sur le quai où j'attendais mon train, j'aperçus deux hirondelles, certainement deux retardataires. Au-delà de la voie ferrée et de la route qui la longeait, se trouvait une maison en pierre avec un auvent où les hirondelles avaient dû se nicher. Elles suivaient des trajectoires aussi périlleuses et jubilatoires que des acrobates de cirques, en se croisant de temps à autre avec frénésie. Déployant et repliant leurs ailes, elles semblaient ne s'attacher dans leurs virevoltes ni au ciel ni à la terre. Leurs âmes simples et limpides paraissaient se graver impeccablement dans mon cœur.

J'avais dix-neuf ans. Elle, elle n'en avait que dix-huit. À cette idée, j'avais le sentiment que quelqu'un me surprenait dans une occupation trouble et cela me faisait habituellement rougir. Trimballer un âge aussi pitoyable était pour moi aussi humiliant que de marcher dans la rue avec un balai accroché aux fesses. J'étais assez conscient de ce que j'attendais. Mais comme j'étais le seul à pouvoir me servir de guide et que je n'avais que cet âge-là, je manquais de confiance en moi-même. Comme un chat qui poursuit sa propre queue, je tournais en rond.

Pourtant les hirondelles avaient dû me donner une leçon de légèreté. Si j'avais eu, à la place des miens, les yeux de cette fille aux longs cils, j'aurais souhaité observer ainsi les hirondelles. Visiblement elles ne m'avaient fourni qu'une moitié de leçon.

Il y avait une visite à l'improviste à la maison. C'était ma tante Haruko qui était passée par hasard chez moi et qui avait attendu que quelqu'un revienne... Mais ma tante n'était pas à l'endroit que m'avait indiqué la bonne. Dans la véranda, sur la chaise en rotin qui baignait dans les reflets de la lumière environnante avait été abandonné un ouvrage de tricot bleu, inachevé, aux nuances subtiles.

Le plus grand désordre régnait dans toutes les pièces, encombrées de bagages qui devaient partir le lendemain. Derrière la masse sombre des paquets, j'apercevais les fenêtres saillantes et lumineuses de la dépendance. Un rire féminin auquel je n'étais pas habitué résonna par là-bas. Je ne sais pas pourquoi, mais je crus reconnaître aussi des voix d'hommes.

Je m'apprêtai aussitôt à passer par le couloir à nattes qui menait à la dépendance, mais je me ravisai quand la femme accoudée à la fenêtre de la dépendance, une cigarette à la main, se retourna vers moi en me lançant un regard perçant. Certes la verdure devait se refléter sur son visage, mais il avait un éclat qui semblait avoir concentré la couleur, un brillant tel qu'on aurait dit ce visage de femme entièrement peint dans ces nuances-là. Avant même de me rendre compte que c'était ma tante Haruko, je pensai instinctivement à la phrase étrange qu'un de mes camarades avait prononcée pendant la pause des travaux : « Il paraît que les femmes de marins sont toujours trop maquillées. » Lorsque j'avais entendu cette remarque, j'avais donné libre cours aux fantasmes les plus crus et faisandés... Je vacillai et regardai le visage de Haruko, en plissant les yeux comme si je

l'avais vue alors pour la première fois. Je parvins ainsi à me ressaisir.

« Tiens, tu es de retour... », dit-elle comme toujours distraitement.

Je m'efforçai de ne voir en cette femme outrageusement maquillée que ma tante et non plus Haruko. Ainsi ne découvrirait-elle pas mon immaturité, car une tante vous accorde toujours un âge convenable sans sourciller.

Je restai debout pour expliquer, avec des circonlocutions, que ma mère et mon frère étaient partis en éclaireurs là où ils allaient se replier et qu'ils seraient de retour avant le soir, tandis que Haruko s'assit sur le rebord de la fenêtre et dit de but en blanc :

« Il est grand, votre abri antiaérien.

— Pour les personnes, il y en a un autre. Celui-ci est réservé aux affaires matérielles en cas de problème. Je me demande à quoi ça peut bien servir. »

Deux employés du bureau de Tôkyô de la compagnie de mon père nous saluèrent alors, en me reconnaissant, dans la lumière du jour qui était encore claire. Ils avaient été chargés de creuser un abri sommaire de forme carrée, à l'emplacement d'un petit jardin de pavillon de thé, mal entretenu, sur lequel donnait la dépendance. Ils étaient si paresseux que, dès qu'ils avaient enlevé une pierre qui jalonnait le chemin, ils se reposaient une heure et qu'à la moindre goutte de pluie, ils repartaient.

J'avais toujours été agacé par le grand qui travaillait avec application en débardeur. Il avait mon âge, mais il avait vécu. Depuis que j'avais appris que la bonne s'était moquée de mon inexpérience amoureuse devant lui, je l'avais pris en grippe. À notre âge, il n'y avait rien de plus insultant. Aussi, quand il s'approcha des lattes de la fenêtre saillante et s'adressa à Haruko sur un ton familier en m'ignorant totalement, ai-je cru suffoquer.

« On a creusé cinquante centimètres de plus, madame. Une cigarette, s'il vous plaît. »

Mais ce qui me surprit davantage fut la réaction de ma tante. Elle s'agenouilla sur le rebord et s'agrippa à une latte.

« Ecoutez, dit-elle, je veux bien vous en donner une, mais cette fois-ci contentez-vous d'une entamée. Comme l'autre fois, prenez-la avec la bouche.

— Vous y allez un peu fort, madame, elle est allumée... »

Tout en disant cela, il fit frémir son torse bien découplé et charnu, parcouru d'un insaisissable désir. Il saisit, avec une ardeur de chien fou, la cigarette d'où tombaient des cendres brasillantes. Je crus en cet instant même percevoir quelque chose d'éblouissant. À cette idée, je détournai le regard avec une curieuse répulsion.

« Alors, ça va ? Vous êtes content ? » demanda Haruko d'une voix enrobante, qui me fit penser au parfum des gardénias, et si déterminée qu'on l'aurait même entendue en se bouchant les oreilles.

Je me réfugiai dans ma chambre. Quand, au bout d'une demi-heure de rêverie, je redescendis, Haruko était en train de tricoter avec un visible ennui son ouvrage, assise sur la chaise de rotin dans la véranda, comme elle avait dû le faire avant. Pendant cette demi-

heure, j'avais réfléchi à un prétexte valable à mes yeux de la retrouver au rez-de-chaussée. C'est souvent le cas à cet âge, mais l'on est souvent en proie à des élucubrations, si bien que se regarder peut être autant la source d'une terreur physique que de fixer le visage d'une femme. Le jeu consiste à trouver en soi l'image de « soi en train de méditer » pour pouvoir ensuite s'angoisser en toute tranquillité. En tout cas, ce qui m'oppressait peu à peu était une certaine douleur plaisante. Je me démenais pour trouver quelque chose derrière les gestes et les paroles apparemment insignifiants de ma tante. J'eus soudain l'impression de l'avoir trouvé. Mais ça se transformait aussitôt en une sorte de sensation de laideur que la scène à laquelle je venais d'assister avait suscitée en moi. C'est bien ça, tout comme ce scandale avait provoqué, à l'époque, une surexcitation chez les camarades de classe de Haruko, il était possible que, sur le simple nom de Haruko, moi aussi, j'aie rêvé alors d'une sorte de « vulgarité racée » semblable à celle d'une bête qui parcourt un champ en plein soleil, haletante, la langue brûlante : bref, à une passion inconnue.

Cette idée m'incita à regarder à la dérobée ma tante avec reproche comme je savais le faire, car je lui en voulais d'avoir deviné mon âge. En même temps, je me rappelais avec acuité les mots de Haruko, quand elle avait dit : « S'il continue à me regarder comme ça, il aura de mes nouvelles. »

« Il paraît que la guerre va se terminer cet automne. J'ai des amis qui prétendent que le gouvernement Koiso veut négocier la paix. Il ferait mieux de se rendre au plus vite.

— Ah bon ? Tu n'aimes pas la guerre ? »

Pensant que ma tante évoquerait son mari qui était mort au front, je sentis mes yeux briller. Puis, embarrassé par cette attente imaginaire, je finis par craindre qu'elle ne le fasse et je me hâtai de répondre, le cœur battant.

« Non. Maintenant nous sommes tous désespérés. »

En réalité, j'étais loin de l'être. Mais, une fois devant elle, j'étais saisi de la douce pulsion de chercher en moi une quelconque déchéance et de m'en vanter.

Pendant toute cette conversation, pas une fois je ne l'avais interrogée sur Michiko. Il aurait été, à mes yeux, déplacé de le faire. Je ne sais pas pourquoi elle n'avait pas abordé le sujet.

Un autre moi semblait se moquer de moi : ne pas avoir osé prononcer ce nom, n'était-ce pas une preuve d'amour ? Comme un garçon qui ne veut pas montrer ses poèmes maladroits, de crainte qu'ils ne soient tournés en dérision, je redoutais que mon amour ne fût découvert non pas par Michiko, mais par tous les autres. Cette vanité redoubla ma superstition selon laquelle il m'aurait suffi de prononcer le nom de Michiko pour me trahir. J'ignorais qu'éviter de la nommer ne faisait qu'éveiller davantage de soupçons.

Le crépuscule tombait sur le jardin. Ma mère et mon frère n'étaient toujours pas de retour. La bonne nous annonça que le bain était prêt. Je laissai Haruko y aller la première.

Alors, soudain, je ne tins plus en place, obsédé par ce qui se passait dans la salle de bains. J'imaginai jusqu'à la consistance des vitres sur laquelle la vapeur déposait une buée ruisselante. Le caillebotis était encore sec. La plante des pieds de Haruko allait sentir l'automne qui s'était installé, par le tendre contact des lattes en bois de *hinoki*. À la faible lueur de la lampe de la salle de bains, son corps était couvert d'ombres, comme s'il avait été empreint de tristesse et de songerie. J'entendis résonner le couvercle de la baignoire qu'elle souleva et l'eau chaude qu'elle puisait.

Comme elle s'agenouillait pour s'asperger les épaules de cette eau brûlante, un éclat sombre semblait ne cesser de ruisseler entre ses épaules et entre ses seins jusqu'à la partie la plus ombrageuse...

Un bourdonnement de moustique près de mes oreilles me fit revenir à moi. Sur l'un des accoudoirs de mon fauteuil de rotin, quelque chose paraissait frétiler. C'était un gros papillon de nuit aux ailes blanches parsemées de taches vertes et rouges. On aurait dit qu'en émanait une odeur malade de fleur pourrie. Dès que, pour le chasser, j'eus tendu la main pour saisir l'aiguille à tricoter argentée et brillante que ma tante avait laissée, la phalène, surprise, s'envola en heurtant mon visage. Dans ma main ne restait que cette aiguille argentée, pointue.

J'éprouve toujours une sensation curieuse quand je regarde une belle femme tricoter et que je vois l'ouvrage habilement façonné. C'est que j'ai le sentiment de subir indirectement une caresse diffuse et savante.

Ma main avait agréablement mémorisé la froideur de l'aiguille. Je me suis alors rendu compte que, si j'avais pris cette arme douce, j'avais eu l'intention cachée de percer le corps de la phalène.

« Ta mère n'est toujours pas rentrée ? » demanda la voix de Haruko, que le bain semblait rendre encore plus onctueuse, tandis qu'elle apparaissait au coin du couloir.

Je posai précipitamment l'aiguille à tricoter sur le bord de la table et je me retournai. Haruko portait le kimono que la bonne avait dû préparer pour ma mère. Cette vue me bouleversa. Ce n'était plus une saison à porter un *yukata* ; si elle l'avait revêtu en guise de chemise de nuit, avait-elle décidé de passer ici la nuit ? Mais, bien entendu, cette réflexion n'était pas ce qui m'avait troublé. Le fait qu'elle portât le *yukata* de ma mère avait suffi à me faire frissonner. Il s'agissait, en quelque sorte, d'une nausée morale : cette douleur désespérément sérieuse qu'un enfant éprouve en rêve.

Ignorant mon trouble, Haruko exhalait, à sa sortie du bain, un parfum aussi entêtant qu'un arbre en pleine floraison, moite sous le soleil brûlant de l'après-midi. Elle s'assit devant moi sur une chaise, alluma une cigarette avec la partie brasillante de l'encens contre les moustiques. Un petit reflet rougeoyant trembla dans ses yeux, soulignant la beauté de ses longs cils. Je l'observai sans cligner des yeux. La profonde obscurité où nous étions plongés fit peu à peu renaître cette douce sensation du bonheur dont j'avais été la proie peu de temps auparavant. Et soudain un violent soulagement me saisit comme si j'avais été pris d'un accès de fou rire.

Curieusement, la cause de mon soulagement était précisément le *yukata* qui, quelques

dizaines de secondes auparavant, avait provoqué en moi une douleur si intolérable. Cette fois, il m'arrachait à un sentiment de perte et je me dis : « Ça va, maintenant. Quoi qu'il arrive, mon sentiment ne risque pas de se fourvoyer. » Si la douleur que j'avais éprouvée tout à l'heure avait réveillé, à travers le *yukata*, la partie la plus solide et ordinaire de mon cœur, n'était-ce pas là la protection silencieuse qui me venait de ma mère, maintenant ballottée dans le train ?

Pendant le dîner que nous prîmes tous les deux dans la salle à manger, sous un rideau spécialement prévu pour le couvre-feu, comme durant les heures qui le suivirent, je fus en mesure d'affronter Haruko avec une candeur spontanée. Il était dix heures passées, mais ma mère et mon frère n'étaient pas encore rentrés. Ma tante se coucha dans le salon du rez-de-chaussée.

Je montai dans ma chambre au premier étage. Je me faufilai sous la moustiquaire blanche tendue sur mon lit, mais suivant mon habitude, plutôt que de m'allonger tout de suite, je m'assis sur le lit pour contempler, avec lassitude, la chambre sombre à travers la gaze. Justement, au-dessus du toit, résonnait le vrombissement d'un patrouilleur. J'eus l'impression que cette zone formait un clair de lune particulièrement lumineux. Je bâillai à me décrocher la mâchoire.

Lorsqu'une journée touche à son terme sans réellement s'achever, mais en nous laissant sur notre faim, on sombre généralement dans un profond sommeil grâce à cette inertie presque animale et tiède dans laquelle nous nous jetons de bonne grâce, sommeil si profond qu'une poignée de porte délicatement tournée ne devrait le troubler. Pourtant je fus réveillé. Comme si je m'y étais attendu. La lune était déjà couchée, il faisait très sombre dans la chambre.

« Qui est là ? » demandai-je.

Il n'y eut pas de réponse.

J'allumai la lampe de chevet pourvue d'une veilleuse couvre-feu, mais je distinguai à peine une vague forme blanche à la porte.

« Qui est là ? Maman ? Qu'y a-t-il ? »

La forme s'approcha et je reconnus le *yukata* de ma mère.

« C'est toi, maman ?... Qu'y a-t-il ? »

À peine avais-je entendu, à une proximité inattendue, un gloussement contenant un rire, la gaze fut tirée avec force et quelqu'un était debout au coin du lit à l'intérieur de la moustiquaire. Je dirigeai avec peine le faisceau de la lampe de chevet. Alors apparut le visage maquillé et rutilant de l'épouse du marin.

« Petit peureux ! "Maman, maman"... Quel âge as-tu, mon petit Hiroshi ? »

Je crus comprendre. Pourtant je restai un moment hébété comme si cela ne me concernait pas. Soudain un doux frisson parcourut tout mon corps.

Haruko était déjà à moitié sur le lit. À travers les relents aigres du lit, je respirai comme une odeur de bête couverte de fard. Entre ses lèvres palpitantes, visibles dans la pénombre, ses dents brillaient, exprimant le ravissement.

Le frisson qui me parcourait de nouveau le dos et mes palpitations me rendaient à peine capable de tenir la lampe. Le petit doigt de ma main se mit à frétiller comme un ver blanc et je craignis même qu'il ne fit du bruit en heurtant les autres doigts.

Mais à la vue du *yukata* de ma mère, cette agitation en moi céda la place à une répulsion aussi intense. Elle était aussi féroce et insupportable. Alors une trouble excitation me regagna. Puis un dégoût me serra le cœur.

Presque haletant, j'avais perdu toute volonté. Je me souviens d'avoir dit ceci d'une voix brisée, mais je ne sais pas combien de temps il me fallut pour le faire :

« Il ne faut pas. Il ne faut pas que tu portes le *yukata* de ma mère. Il ne faut pas, pas celui-là...

— Bon, tu veux que je l'enlève. Je vais l'enlever », répondit-elle avec insistance d'une voix étrangement laconique.

Un ton inoubliable, débordant de savoir-faire féminin et bienveillant. Il n'y avait là pas la moindre grivoiserie.

À peine ces mots prononcés – mais quand avait-elle défait sa ceinture ? –, Haruko se secoua et je vis le *yukata* de ma mère glisser le long de ses épaules arrondies.

### 3

Je me souviens de l'impression que produisit sur moi la ville lorsque je me rendis à l'école le lendemain. Celle de vaine ostentation et aussi de solitude. Les arbres bordant la rue brillaient au soleil matinal. La netteté de la forme des arbres et des bâtiments à la lumière d'automne se vérifiait même sur les maisons volontairement détruites pour prévenir les incendies. Des femmes, près de la gare, à cette heure matinale, faisaient des exercices antiaériens, se passant gaiement des seaux d'eau limpide qui débordaient. Un magasin de radios diffusait le programme du matin à plein volume. Il n'y avait nulle trace de sensualité. C'était un paysage aussi plat et paisible qu'un manuel d'école primaire. C'est vrai, quand j'étais petit, souvent je me réveillais avec l'esprit aussi incommensurablement clair. Et le chemin de l'école apparaissait dans ma tête d'écolier, sans la moindre tache, aussi impeccable qu'une chambre lumineuse nettoyée tous les matins. Les arbres du parc faisaient murmurer leurs branches à la douce brise. Quant à moi, je ne pus m'empêcher de m'arrêter devant la vitrine immaculée d'un magasin de fusils à air comprimé...

Au risque de me répéter, je dirai que c'était une impression de solitude. Je pouvais exprimer un remerciement, avec nonchalance, sans craindre le sourire de fausse modestie de la part de celle dont j'étais redevable. Gratitude à mon propre égard, plutôt qu'à l'égard de ma tante.

Pourtant, la nuit où Haruko revint, quelques jours après le départ de ma mère et de mon frère, fut encore plus sensuelle que la première.

Mais je fus réveillé par une voix lointaine qui disait : « Mit-chan... » Le ton était tel que j'aurais pu croire que j'étais Michiko, moi-même. Comment pourrais-je expliquer le trouble que suscitait en moi le fait qu'elle ait prononcé le nom de Michiko et non pas celui de son mari, son bien-aimé maintenant disparu. En tout cas, à cette interpellation pressante, j'essayai de répondre, comme si j'étais devenu Michiko, presque en larmes. Sa voix était celle d'une femme qui aurait parcouru une lande désolée en pleine nuit. Il me semblait que dans plusieurs contes médiévaux religieux on entendait la voix d'un bien-aimé venue de l'au-delà. C'était l'écho presque animal de la mélancolie de la vie. Je sentis surgir du fond de ma gorge le râle d'une oie sauvage. Puis je perçus le rire de Michiko, qui, avec sa gaieté tranquille, se dessinait sur mes lèvres comme celui d'un fantôme.

Je me rendis compte que je n'étais pas encore réveillé. Pourtant je ne pouvais toujours me convaincre de manière certaine que je n'étais pas Michiko. Mais je ne savais plus pourquoi, ainsi devenu Michiko, je voulais répondre à cet appel triste. Je dirigeai le faisceau de la lampe.

« Mitchan, ha, Mitchan ! »

Cette voix sanglotante était celle de ma tante. La lumière éclaira ce qui me sembla ne pas devoir être vu. C'était le visage de Haruko où était mise à nu l'exigence d'un « péché » indispensable au plaisir, ce je ne sais quoi de secret, destiné au plaisir. Elle

serrait les dents, avec les yeux entrouverts comme une divinité bouddhiste, et son front laissait apparaître les veines, prêt à craquer. Des larmes perlèrent au coin des yeux, mouillant ses cheveux.

« Qu'as-tu ? »

Je ne pouvais plus supporter cette vue. Je réveillai Haruko en la secouant. Comme en ayant évacué toute laideur, elle me présenta son beau visage rayonnant d'un sourire contraint.

« J'ai fait un cauchemar, c'était un rêve atroce. »

Elle n'avait plus que le ton triste que n'importe qui prend pour évoquer un rêve mauvais. Finalement, je ne lui demandai pas pourquoi elle avait appelé Michiko dans son sommeil. Pourtant, j'étais en proie à un sentiment étrangement complexe : si j'avais voulu être jaloux, je n'aurais pu que m'envier moi-même qui étais devenu Michiko et, au contraire, si je refusais de l'être, cela signifiait que j'aimais Michiko et que j'avais cessé d'aimer Haruko.

Les paroles qu'elle avait prononcées dans son sommeil me rappelèrent Michiko que j'avais un peu oubliée. Nous étions dimanche, ce qui nous permit de prendre notre temps pour le petit-déjeuner. Haruko était tournée vers la lumière du matin. Je me suis alors surpris moi-même à chercher avec insistance les rides imperceptibles sur son front, au coin de ses yeux, aux commissures des lèvres, sur son cou. J'éprouvai du plaisir à l'idée que mon regard était chargé d'une cruauté d'homme mûr. Mais, malgré mon insistance, je ne vis aucune ride. Une féroce colère monta en moi. Je me dis que je lui pardonnerais si je trouvais au moins une ride. Mais lui pardonner quoi ?

« Pourquoi tu me regardes comme ça ? demanda-t-elle en faisant le geste de chasser une mouche.

— Oh, rien. »

En me découvrant capable d'ébaucher un fin sourire d'autodérision, je me dis que je n'avais que dix-neuf ans. Alors une joie mauvaise m'envahit irrésistiblement.

Rien n'allait plus au troisième rendez-vous. « Ce n'est pas ça. Ce n'est pas mon corps », me dis-je, perdu comme ce jeune personnage d'un conte du *Décameron*, qui, croyant aller dans le lit de la fille, coucha avec la mère. La tristesse animale qui devait naître après surgissait avant. Je devais avoir une tête aussi pâle et affligée qu'un philanthrope.

Elle dut pressentir quelque chose, car elle me railla avec vulgarité. Dans ma colère, il s'en fallut de peu que je n'évoque les mots prononcés dans son sommeil. Je la laissai repartir sans décider d'un prochain rendez-vous. Je l'observai avec émotion tandis qu'elle franchissait la porte d'entrée en s'éloignant. Le jardin était plongé dans la lumière tiède de l'automne. « Ce n'est pas que je ne l'aime pas, me dis-je. Mais n'ai-je pas recommencé, au contraire, à aimer cette "Haruko". En la chassant de chez moi, est-ce que je ne cherche pas à lui rendre la liberté pour qu'elle regagne sa vie solitaire et dangereuse de saltimbanque. Ou bien, ayant acquis ce regard de marin que vous enseigne le plaisir, est-ce

que je commence à ne plus tenir en place, car je suis tenté de le fuir dès que je débarque dans le port qui me le promet ? »

Naturellement Haruko s'était retrouvée en demande et moi dans la position de celui qui ordonne. J'étais exaspéré de voir qu'elle ne comprenait pas que ce rôle était encore plus pénible à mes yeux que d'être sollicité. Ordonner à une femme de dix ans mon aînée n'était une source ni de fierté ni de joie, mais, au contraire, j'avais le sentiment d'être humilié. Et tout cela lui échappait.

« Alors que dois-je faire ? » demanda Haruko, avec un sourire inerte et condescendant, comme lors de notre première rencontre.

C'était maintenant pour moi sa plus belle expression.

« Si tu me faisais revoir Michiko...

— Si tu veux. Rien de plus simple. »

Il y avait dans son détachement un calme qui aurait pu laisser supposer qu'elle s'était attendue à ma demande.

« Je lui ai promis de l'accompagner après-demain acheter un cadeau de mariage pour une amie. Tu n'as qu'à te joindre à nous. »

C'était le genre de tendresse qu'avec les hommes pouvaient seules se permettre les femmes qui leur ont dérobé une première nuit d'amour. En d'autres termes, c'était une tendresse qui pouvait faire office de toutes sortes d'animosités ou de haines.

Ce jour-là, il tomba dès l'aube une pluie lumineuse, comme au début de l'été. C'était un matin qui évoquait la soie légère d'un parapluie de femme, comme l'image d'une impatiente fébrilité.

Un homme en compagnie d'une belle femme inspire confiance, tandis qu'un homme qui marche entre deux femmes est clownesque. Espérant qu'elles passeraient pour mes sœurs, je portai l'uniforme pour donner le change. À cette époque, une de mes fiertés secrètes était de sortir sans guêtres.

Alors que je les attendais à la gare de S., je vis approcher un parapluie couleur abricot clair. Elles le tenaient ensemble, bien que la pluie ne fût pas très violente, et (sans remarquer ma présence dans un coin) elles étaient si près l'une de l'autre que leurs joues se touchaient presque. C'est à peine si je distinguais leurs chevelures respectives.

Loin de me sentir jaloux, je fus charmé par cette vision, au point d'en oublier que j'étais dans l'attente de mon premier rendez-vous avec Michiko. C'était manifestement une sensation proche du plaisir.

Toutes blotties qu'elles étaient l'une contre l'autre, il leur était difficile de tenir un seul parapluie. À mesure qu'elles avançaient, je voyais la main pâle de Haruko maintenir le manche couleur agate : moite de pluie, elle dégageait une certaine sensualité froide. La façon dont les deux beaux visages se serraient dans la lumière abricot clair du parapluie

évoquait une généreuse corbeille de fruits.

Quand elles me remarquèrent, elles sourirent. J'étais surpris par la ressemblance de leurs sourires. En me saluant, une jeune fille timide aurait rougi, or Michiko était si anémique que le sang n'afflua pas aux joues : était-ce ce qui aurait permis de distinguer leurs sourires ? Aujourd'hui, Haruko, sans être maquillée comme la femme d'un marin, était jeune et belle au-delà de toute espérance, tandis qu'un maquillage aussi discret qu'une rose d'hiver soulignait, en Michiko, une fragile beauté d'anémique. C'était un genre de beauté dont on aurait pu dire qu'elle flattait celle de Haruko.

Dans le train en direction du centre, je pris place aux côtés de Michiko avec cette sorte de tristesse oppressante qui est la preuve de l'amour. J'étais exaspéré comme si le sable me glissait entre les doigts. C'est alors que Michiko se mit à parler avec une lenteur agaçante. Mais cette sensation fit naître en moi une nostalgie.

« Mon amie est la fille d'une riche famille repliée à Chigasaki. Elle est gaie comme un pinson. Il paraît qu'un matin son fiancé est venu la voir, qu'elle l'a suivi sur la plage en pyjama pour jouer au sumô. Il semble adorer cette spontanéité. Le mariage aura lieu dans une semaine. »

Je me réjouissais de son intérêt de jeune fille ordinaire pour le mariage et le fiancé. Mais comme leur manière de tenir le parapluie avait été tout à l'heure une provocation évidente dont je leur en voulais encore, je lui proposai, sur le chemin de retour, de partager mon parapluie en arguant qu'il était plus grand.

« Mais pour rentrer où ? me demanda-t-elle alors.

— Vous n'êtes encore jamais venue chez moi. Pourquoi ne vous arrêteriez-vous pas un moment en rentrant ?

— Volontiers, si Haruko est des nôtres. »

Ce n'était pas une formule, mais la revendication d'un droit qui allait de soi.

Nous allâmes à Ginza, mais c'était un jour de pluie et il n'y avait d'autres badauds que des soldats aux joues rouges, tout frais sortis de leur campagne. Quand ils croisaient les deux femmes abritées sous un même parapluie, leurs regards concupiscents se posaient sur elles, avec cette fixation mauvaise qu'ils réservaient aux jeunes recrues quand ils les persécutaient.

En automne 44, sur la grande avenue de Ginza, l'évacuation des bâtiments avait commencé et toutes les vitrines avaient été garnies de vases somptueux, destinés à occuper les places vacantes, si bien que la ville entière en était envahie, ce qui créait une atmosphère étrangement sinistre. Diverses boutiques célèbres rivalisaient entre elles pour ce dernier luxe, si vain, dans l'attente d'un raid aérien : horlogers, fabricants de vases en cloisonné, antiquaires, céramistes, grands magasins exposaient dans leurs vitrines impeccablement polies ces gigantesques vases de fleurs qui, sans la moindre chance d'être achetés, brillaient de tout leur éclat. Ces objets, si fragiles, si impropres au transport, si vainement somptueux, qui, à la première bombe, se briseraient en mille morceaux, étaient disposés dans des caissons de verre ou au fond de vitrines, tous deux si peu solides : voilà

qui provoquait une sensation dépassant l'entendement humain. En particulier, autour des immenses vases somptueux, il flottait un air d'une massive fugacité et d'un néant insolent et brillant.

La pluie cessa et les fenêtres du bâtiment d'en face, qu'on avait zébrées, non sans élégance, de papier collant pour les protéger du souffle des bombes, se mirent à scintiller. Je ne me lassais pas d'observer les deux femmes de l'autre côté d'un vase, qu'elles longeaient et examinaient en levant ou baissant les yeux. C'était là aussi une sensation très proche du franc plaisir. Une seule n'aurait pas suffi : il fallait qu'elles marchent toutes deux ensemble. La veste bleu ciel de la jeune fille et la veste rouille de ma tante se reflétaient, à travers le verre, sur la surface laiteuse de la porcelaine. Outre cette douceur ostensiblement effrontée qui se dégage dès que deux jeunes jolies femmes se rassemblent, on aurait dit que la porcelaine blanche avait cédé à ce charme languide et excessif qui ne craint ni les hommes ni même les dieux.

« On ne trouve rien de vraiment bien. On se promène encore un peu, à tout hasard ? »

Je fus rappelé à l'ordre par ces mots de Haruko. Qu'étais-je venu faire aujourd'hui ? Depuis que nous étions dans le quartier de Ginza, je n'avais pas adressé une phrase à Michiko. Avec quelle ardeur pourtant avais-je attendu l'occasion de voir Michiko, de l'approcher, de lui parler. Comme si, après m'être réveillé d'un rêve dans un rêve, je m'étais réveillé d'un vrai rêve, je fus de nouveau ramené à la réalité, lorsque les deux femmes achetèrent deux vases rose bonbon, d'un goût mièvre, dans une rue dérobée.

« Pourquoi acheter deux fois la même chose ? demandai-je.

— Mais ils constituent une paire », répondit Haruko.

Si elles venaient chez moi, je devrais gravir la côte, chargé de ces emplettes. Alors, me dis-je, autant acheter des vases lourds et somptueux que je ne pourrais pas transporter. J'aurais aimé que ce que me confierait Michiko fût le plus lourd et le plus luxueux possible.

Quand nous sortîmes du magasin, il se remit à pleuvoter. Les instants nuageux se refermèrent comme un éventail.

Elles consentirent à m'accompagner à la maison. À force de contempler des vases (c'était là peut-être le stratagème de Haruko), j'avais changé d'état d'esprit : je ne pouvais plus voir Michiko sans Haruko. Mais quand nous descendîmes du train, la pluie était devenue si forte que sous le seul parapluie de Haruko, elles seraient rapidement trempées. Je parvins donc à abriter Michiko sous le mien. Sur la côte raide qui passait devant la maison, particulièrement pénible sous cette pluie battante, Michiko perdit l'équilibre en tentant d'éviter un vélo qui déboulait. Mais, ayant la main gauche prise par les paquets et la droite par le parapluie, je ne pus pas l'aider à se relever aussitôt. C'était au contraire comme si elle s'était assise délicatement. Quand le vélo nous croisa, je ne compris pas sur-le-champ ce qui se produisait. Elle se releva, mais, la voyant se tenir le genou, penchée comme un héron, j'appelai ma tante qui nous suivait.

À partir de là, je ne me rappelle plus comment je l'ai amenée à la salle de bains. La

seule chose que j'aie gardée en mémoire, c'est une agréable sensation d'affairement et une joie sauvage.

J'avais sans doute tout de suite confié à ma tante les paquets que j'avais à la main gauche. Puis, avec la crainte infondée d'être devancé par ma tante, je pris Michiko par la main et, ignorant son boitillement, je l'entraînai à toute vitesse vers la maison. Quand je vis ses jambes maculées de boue, j'éprouvai un sentiment qui m'exalta. Haruko, aussitôt arrivée, s'agrippa à Michiko, mais je l'enfermai dans le salon, en lui disant :

« Attends-nous ici. Je m'y connais en désinfectants et je sais comment faire des bandages. »

Michiko était tremblante sur le caillebotis de la salle de bains. Elle était comme un enfant couvert de boue après une bagarre. Pendant que j'étais allé chercher les désinfectants et des bandages, elle était restée ainsi sans rien faire.

« Où est la plaie ? Il faut la nettoyer vite avant qu'elle ne s'infecte. »

Alors, sans dire un mot, Michiko souleva sa jupe sans rougir, comme écrasée de sommeil. Ses chaussettes de laine qui avaient l'air masculines et montaient jusqu'aux genoux étaient toutes boueuses. Une égratignure semblait se trouver sous la boue sur un genou, mais cela donnait à ses cuisses pâles une blancheur irréaliste. Je plaçai son genou sous le robinet, une eau limpide gicla dessus violemment, faisant apparaître en un éclair l'arrondi du genou ferme et rose. Là précisément il n'y avait rien, mais l'eau en nettoyant tout fit apparaître juste à côté, sur la peau douce, une assez grande écorchure. Tant que l'eau la baignait, la plaie était d'un rose pâle et frais, mais dès que l'eau déviait, un sang d'une hallucinante beauté suintait sur toute la surface.

« C'est beau... Le sang coule. »

Mon cœur palpitait, en proie à une émotion si pure. Je voulais abandonner sur place désinfectants et bandages. On aurait dit que l'humeur trouble et brumeuse qui m'avait envahi depuis quelques semaines en compagnie de Haruko s'était soudain réformée sous le coup d'une fraîcheur nouvelle. Je me dis qu'en voyant la couleur de ce sang, je retrouvais quelque chose que j'avais perdu.

Comme elles ne pouvaient pas hausser la voix chez mon grand-père, dès lors, pendant quelque temps, elles se réunissaient chez moi ou nous nous retrouvions à l'extérieur. Bien qu'elle m'ait présenté à Michiko, pour parler franchement, en échange du désir qu'elle éprouvait pour moi, Haruko curieusement, à partir de ce jour-là, cessa de me désirer. Elle était toujours accompagnée de Michiko et, après s'être amusées comme des gamines, elles repartaient ensemble. Sous prétexte que j'avais maigri à cause de la cuisine de la bonne, elles m'apportaient tour à tour des gâteaux sucrés ou des plats exquis. J'étais surexcité comme un enfant à l'approche de l'heure de se coucher, ce qui me faisait douter d'avoir réellement dix-neuf ans. Les règles du jeu étaient rigoureusement respectées. L'une d'entre elles était de ne jamais interroger les deux sœurs sur un passé qu'elles taisaient. Cela dit, pour Haruko, cet incident de la fugue semblait en fait avoir une signification bien plus mince dans sa vie, et le reste de son passé s'était mué en quelque chose comme un chat docile, somnolant tout le temps et n'entrouvrant les yeux que pour lécher doucement la paume de sa maîtresse.

À partir de ce moment, ma mémoire prend une tonalité délirante. Ce « plaisir » auquel je ne pouvais que vouloir me dérober dès que je m'en savais la proie, ce « plaisir », dont l'emprise sur moi était incompréhensible aux yeux d'un tiers, commença à m'agresser de la façon la plus évidente.

C'était assurément pour moi très évident, mais, dès que je tentais de démêler l'écheveau, je ne comprenais plus rien.

Voici comment tout a commencé. Nous jouions au mah-jong quand le bain fut prêt. Comme la fois précédente, j'invitai Haruko à me devancer.

« Si tu veux... », dit Haruko d'un air hésitant.

Dans le jardin sur lequel le soleil dardait ses rayons crépusculaires, les plantes fanées prenaient une couleur ambrée. Michiko se contenta de tourner la tête vers le jardin vide, tout en tripotant les pièces du mah-jong. Haruko se leva, mais, sans quitter la chambre, elle regarda d'un air curieux les figurines d'un cerf et d'une biche sur une étagère, comme si elle les découvrait à l'instant.

J'éprouvai alors un sentiment très bizarre. J'avais l'intention de rester en tête-à-tête avec Michiko pendant que Haruko prendrait son bain, mais l'idée me sembla soudain très fragile et même risquée. Mon anxiété paraissait en outre être produite par mon étrange désir d'être vu par quelqu'un.

Je tendis le bras et tapotai l'épaule de Michiko. Je sentis une chair étonnamment élastique sous le doigt. Je me mis à douter de sa pureté.

« À quoi vous rêvez ? Allez prendre votre bain. Avec Haruko. »

Je disais là, affectant le plus grand calme, le contraire de ce que j'avais tant souhaité.

« Pourquoi pas ? » fit-elle sans me regarder, sur un ton langoureux qui m'exaspéra.

Mais alors, quand, regardant machinalement Haruko, je perçus dans son regard un éclat

pervers et vis son visage rayonner d'un plaisir trouble, je pensai que j'avais raté mon coup.

Jamais je n'avais désiré avec autant d'ardeur retenir Michiko qu'en cet instant où elle allait quitter la pièce avec Haruko. Mais jamais, non plus, je ne m'étais abandonné avec une telle ivresse à la suavité de la souffrance en m'interdisant d'agir.

Je m'accoudai à la table et regardai vaguement les rayons rasants du crépuscule dorer chaque poil fin du tapis de mah-jong, qu'ils dotaient d'une ombre charmante. Lors de sa première visite, j'avais librement imaginé Haruko dans son bain avec une curiosité lubrique que seule la pureté pouvait autoriser. Mais maintenant je n'avais plus cette chasteté obscène. Je crus même pouvoir interpréter comme la violente nostalgie d'une pureté à jamais perdue le sentiment que j'éprouvais à envoyer les deux sœurs prendre leur bain. Mais mon imagination ne fonctionnait plus. J'étais totalement incapable d'imaginer ce qui se passait dans la salle de bains. Il me semblait que ce n'était qu'un lieu vide et sombre. Je ne parvenais plus à me représenter les épaules blanches qui se relevaient doucement en fendant l'eau chaude...

C'était un bain invraisemblablement long. Pendant ce temps, je passai devant la salle de bains et crus percevoir un éclat de voix étrange dont je n'aurais pu dire si c'était un sanglot ou un gloussement. J'étais intrigué quand soudain, dans le couloir, j'entendis un bruit de pas désordonnés. Je me levai précipitamment et tirai la cloison coulissante. Je fus suffoqué par l'odeur de la vapeur du bain. Haruko me fit un sourire de connivence incompréhensible, mais quand je vis les bras de Haruko fermement entrelacés à ceux de Michiko debout près d'elle, j'eus un haut-le-cœur. Apercevant le visage de cette dernière, exsangue, pâle comme un linge, je frissonnai.

« Elle a un léger malaise. Mets-lui des coussins. Il vaut mieux qu'elle soit allongée. »

J'apportai du vin et lui indiquai où se trouvaient les couvertures, qu'elle alla chercher dans la dépendance.

Elle mettrait un certain temps pour aller dans la dépendance, ouvrir le placard, trouver la couverture et revenir. Pourtant, la crainte de la voir revenir à tout instant excita de façon spectaculaire mon attrait pour Michiko, jusque-là un peu dissipé. *Je voulais être regardé par Haruko.* Ma précipitation, craignant de la voir réapparaître, impliquait aussi le désir étrange de son rapide retour. J'approchai une joue de celle de Michiko. Je sentis une peau froide comme une porcelaine. J'étais charmé comme la mort peut charmer. C'était comme si j'avais cessé d'être moi-même au moment où je m'abandonnais à cette sensation.

Haruko, toute nerveuse, revint avec une couverture.

« Tu lui as déjà fait boire du vin ? demanda-t-elle.

— Non merci, je me sens mieux », intervint Michiko.

Sa voix avait une assurance décourageante. Étonné, j'observai son visage. Ses joues avaient une coloration rouge presque irréaliste. Ses yeux maintenant ouverts paraissaient sourire à mon adresse. Puis elle regarda vers ma tante.

« Je vais me relever. Aide-moi. »

Son épaule enveloppée d'une couverture prit appui sur Haruko et elle s'assit à la table. Elle n'alla pas jusqu'à manger, mais elle prit quelques gorgées de vin. Son visage était plus lumineux que d'habitude et pour la première fois ses dents bien rangées parurent éclatantes. De temps à autre, elle fermait les yeux et enfouissait son visage dans le creux de l'épaule de Haruko, qui prenait alors une expression enivrée. Michiko rouvrit les yeux et dit :

« Donne-moi un peu de ce plat de marrons. »

La curieuse douceur, telle qu'en apporte un infime incident, comme la quiétude domestique succédant à un séisme, aveugle tout le monde. Une simple amitié passe pour de l'amour et l'amour pour de l'amitié. Avant que chacun ne recouvre son masque de convenance, le diable en redessine imperceptiblement, à l'insu de tous, la bouche et le port. Si je voyais sans la moindre jalousie Haruko tendre vers les lèvres de Michiko le marron dangereusement serré entre des baguettes et que je trouvais même belle son expression enivrée, c'était certainement l'œuvre du diable qui avait retouché le masque. Je la trouvais belle, mais c'était parce que Michiko la grisait, alors qu'un homme ne l'aurait pas rendue belle à mes yeux. Et si cet autre avait été moi... je n'aurais su le dire.

« Tout à l'heure, quand je suis passé devant la salle de bains, j'ai entendu des sanglots. Quelqu'un pleurait-il ? » demandai-je à brûle-pourpoint.

Les deux sœurs, qui avaient leurs visages très près l'un de l'autre, me regardèrent avec des yeux écarquillés. À cette vue, je ne pus m'empêcher de repenser au parapluie que nous avions partagé sous l'averse.

« Mais personne ne pleurait, répondit Haruko.

— Allons, ne fais pas de cachotterie ! Vous savez, Hiroshi, quand elle prend son bain, elle pense toujours à mon frère mort, et ça la fait pleurer. Elle pleure toute nue comme un bébé. »

C'était la première fois que Michiko évoquait son frère mort. Vrai ou faux, moi qui avais été tellement accoutumé au respect de ces règles que je craignais de les enfreindre, je préfèrai détourner la conversation avec une plaisanterie qui m'avait été inspirée par l'histoire de son amie de Chigasaki.

« Ah oui. Je croyais que vous vous étiez battues au sumô toutes les deux. Que vous vous étiez écorchées. Et que ça vous avait fait pleurer. »

Les deux sœurs rougirent en un éclair et se regardèrent. Elles eurent un sourire en coin, sensuel, tremblant comme en ont les femmes qui ont fauté.

Cette nuit-là aussi, après que Haruko et Michiko furent reparties, à dix heures passées, une émotion plus douceuse, plus insidieuse que d'habitude vint me troubler. Au cours de la nuit, je rêvai d'elles se battant au sumô. Elles prenaient délicatement appui sur leurs deux jambes écartées et elles se redressèrent comme des chiens. Elles étaient habillées en saltimbanques.

C'est ainsi que ces jours d'automne s'étaient écoulés, qui semblaient receler une certaine tromperie, mais plutôt divertissante au fond. J'étais allé voir partir au front un ami, à la gare de Tôkyô. Il y avait également sa fiancée qui était potelée, en pleine santé, souriante. Même quand le train qui emportait son fiancé s'ébranla, elle continuait à glousser. Moi aussi, j'aurais bien aimé avoir une fiancée qui aurait ri ainsi. On aurait ri ensemble pour un oui ou pour un non, parce que c'est le matin, parce que quelqu'un s'est jeté du haut d'un gratte-ciel.

Le lendemain, le hasard fit semblant d'exaucer mon vœu. Michiko, qui d'habitude était accompagnée de Haruko, se présenta seule. Elle entra par le jardin, mais en m'apercevant en train de lire dans la véranda de la salle de séjour, elle demanda :

« Tiens, où est Haruko ? »

— Je ne sais pas.

— Je suis sûre qu'elle est là. C'est écrit sur votre visage.

— Vous n'avez qu'à fouiller la maison.

— Mais enfin que se passe-t-il ? Elle ne m'a jamais fait faux bond. »

Sa façon de le dire était assez étrange. Cela sous-entendait qu'elles s'étaient toujours donné rendez-vous, mais quel besoin en avaient-elles, puisqu'elles vivaient toutes deux chez mon grand-père ? À l'étonnement que j'exprimai, elle répondit qu'elles ne s'étaient donné rendez-vous que ce jour-là, car Haruko avait eu quelque chose à faire, mais qu'elle, Michiko, avait été également retardée une demi-heure. Elle en avait conclu que Haruko l'avait devancée chez moi. Du moins pour ce jour-là, elle disait probablement vrai. Mais à mesure que je lui posais des questions, elle se mit à cligner des yeux, comme une fée, procédé auquel elle avait eu recours plusieurs fois, quand elle s'était sentie acculée.

« Eh bien, alors, je vais dire la vérité. »

Quelques jours après l'acquisition du vase, Michiko avait quitté la maison des Sasaki, où elle s'était toujours sentie à l'étroit et mal à l'aise, et elle avait emménagé dans un studio que Haruko lui avait trouvé. Cette dernière était toujours restée chez les Sasaki, mais Michiko avait ressenti une telle solitude que Haruko passait au moins quatre nuits par semaine avec elle dans ce studio. Or, craignant que les Sasaki, soucieux du qu'en-dira-t-on, ne viennent les importuner, Haruko avait caché l'adresse à toute la famille : à moi et même à ma grand-mère qui était pourtant sa propre mère. Michiko avait pensé que Haruko, quand il n'y aurait plus rien à redouter, me l'aurait révélée elle-même. Elle faisait comme si elle avait été soumise aux prérogatives de Haruko.

Je supposai que Michiko n'avouerait pas l'adresse aussi aisément que cela. Du reste, l'idée que l'occasion qui nous était donnée d'être seuls tous deux risquait d'être gâchée avec la soudaine apparition de ma tante était plus grave à mes yeux.

« Vous ne voulez pas monter au premier étage ? » demandai-je à Michiko.

Elle me suivit dans ma chambre, où elle était déjà venue plusieurs fois pour emprunter des livres. Dans la crainte anxieuse de voir paraître à brûle-pourpoint Haruko, je percevais

la sensualité vacillante du corps de Michiko, accrue par la tension du moment, et lorsqu'une petite heure fut passée sans que nous ayons engagé la moindre conversation, Michiko se montra nerveuse à son tour et la robe que je lui avais toujours connue me parut de plus en plus dénuée de poésie. Dès que s'estompait la peur d'être surpris par Haruko, mon désir de Michiko s'amenuisait inévitablement.

Dans la lueur qui baignait le crépuscule devant la fenêtre ouverte, la rumeur du quartier au pied de la colline semblait s'éparpiller en particules tristes, sombres ou joyeuses. Se détachaient les sonorités plutôt vives, souples et luisantes des trompettes d'un régiment voisin... Je n'en pouvais plus ; je me tins devant les étagères et pris des livres au hasard pour les feuilleter. Michiko parut griffonner quelque chose, assise à mon bureau. Ainsi nous ne pouvions pas voir nos visages et prenions goût à cette situation qui nous mettait en joie.

« Tiens, fit-elle remarquer, les pigeons tournent en rond.

— Tous les jours, au crépuscule, on voit quelqu'un qui agite un drapeau sur le toit. »

Michiko ne répondit pas. J'entendis un léger soupir et le bruit d'une feuille de papier qui se déchirait. Puis elle laissa échapper comme pour elle-même :

« J'aimerais qu'elle vienne vite. Haruko... »

Je fus paradoxalement blessé de constater que je n'éprouvais pas cette jalousie qui aurait pu m'envahir sur-le-champ et me tuer. Il ne me restait qu'une compassion étrangement sentimentale. Ce n'était pas très différent de cette compassion pathétique avec laquelle j'avais répondu à Haruko lorsqu'elle m'avait appelé Michiko au réveil. Je me demandai maintenant si, plutôt que Michiko, ce n'était pas moi qui attendais désespérément Haruko. Je lisais trop bien dans le cœur de Michiko. Enfermée dans cette garçonnière, elle fixait le ciel imprégné de lueurs crépusculaires comme pour ramener Haruko dans son cœur : j'avais du mal à penser que ça la concernait seule. Était-ce l'intuition d'un amoureux ? Non, cela n'avait rien d'aussi banal.

Je m'efforçais d'étouffer ce sentiment absurde, mais c'était peine perdue. Les nuances du couchant nous gagnaient aussi vite que l'on perd connaissance. Je ne tenais plus en place à l'idée horrible de la nuit solitaire et lugubre qui risquait de m'attendre. En entendant mes pas qui se rapprochaient d'elle par derrière, Michiko, immobile sur sa chaise, leva les yeux d'un air aussi impassible que si elle avait regardé une horloge. La cornée paraissait ivoire. Je posai une main sur son épaule qui frémit sous mes doigts. Je plaquai mes lèvres sur les siennes qui réagirent avec une délicate vigueur.

La chambre était déjà plongée dans la nuit. Comme, prise de panique, Michiko s'apprêtait à partir, je ne cherchai ni à la retenir ni à l'accompagner jusqu'à la gare.

Ce baiser, sincèrement, ne m'avait procuré aucun plaisir. Était-ce parce que je ne l'avais donné à Michiko qu'à la perspective d'une nuit solitaire et triste ? « Ce n'est pas ça ; ce n'est pas le goût des lèvres », j'entendais mes propres lèvres murmurer cette plainte. Soudain, je me suis souvenu de cette troisième nuit lamentable passée avec Haruko. « Ce n'est pas ça ; ce n'est pas ce corps-là », avais-je dit. Mais d'où venait cette maudite

association d'idées ? En embrassant Michiko pour la première fois, avais-je découvert que ses lèvres avaient le goût de celles de Haruko ? L'idée aurait été insupportable pour un homme en possession de tous ses moyens.

Le lendemain, Haruko revint avec Michiko. Profitant d'un moment où Michiko s'absenta, elle me dévisagea en disant avec un sourire vide mais gracieux, qui contrastait avec son ton brutal : « Michiko m'a tout raconté, mon petit Hiroshi. Tu l'as embrassée, non ? » Je rougis de confusion, mais ce moment de gêne céda la place, contre toute attente (car, bien entendu, je pensais que j'éprouverais un accès de colère et une sorte de nausée), au souvenir soudain enflammé du baiser de la veille. C'est que j'étais hanté par l'idée que Haruko aurait pu le surprendre. Je remontai au souvenir du premier baiser voluptueux dont l'ivresse avait duré des jours, puis à la souffrance de voir la pulsion suivante inassouvie. Je reprochai ensuite à Haruko de me dissimuler l'adresse de Michiko.

« Je te la donnerai un jour. Attends que Michiko dise oui. »

Dès lors, cette requête : « Donne-moi l'adresse de Michiko, je vais lui dire bonjour », devint le synonyme d'une exigence qui me faisait rougir. Je fus récompensé plus tôt que prévu, car, en cette splendide journée de fin d'automne, la sirène retentit qui annonça la première alerte antiaérienne.

« Demain, dit la fille, je te la donnerai sans faute. »

Michiko acceptait donc. Et certainement avec la mystérieuse approbation de Haruko dont je ne pouvais pas deviner la pensée.

Chaque fois que j'allais à l'usine-école, cela avait un sens. Ce jour-là aussi, parce qu'il m'était insupportable d'attendre chez moi l'après-midi, je m'y étais rendu pour y travailler avec une ardeur absurde. Si cela avait été possible, j'y aurais même passé la nuit depuis la veille. Vers une heure de l'après-midi, lorsque je filai pour rentrer à la maison, la bonne m'annonça :

« Madame était là tout à l'heure. Où peut-elle bien être passée ? »

Dans la salle de séjour, un pantalon bouffant en soie discrète était posé, soigneusement replié.

« Aujourd'hui, Madame, sous son pantalon, portait un kimono de *pourpre ancienne* époustouflant. »

Son vocabulaire recherché me surprit.

« Peut-être se trouve-t-elle dans le jardin. »

— Ne vous dérangez pas, je vais aller voir », répondis-je en enfilant des chaussures de skipper pour passer dans le jardin.

Le potager avait pour ainsi dire perdu sa verdure. La pelouse envahie de mauvaises herbes fanées était de la couleur estompée et chaude du jaune d'œuf. En cette fin

d'automne, régnait sur toutes choses le silence d'un koto aux cordes cassées. Des feuilles mortes étaient accrochées aux fleurs noircies des crêtes-de-coq. Je longuai l'abri antiaérien, face à l'annexe, et, devant la cour sur laquelle donnaient la cuisine et la salle de bains, je tournai à gauche et descendis vers une aire modeste de trois cents mètres carrés environ, isolée de cette cour par une rangée d'arbres. Quand mon père se trouvait encore à Tôkyô, cet espace était réservé à l'élevage des chiens, et tous les matins, par tous les temps, l'employé qui s'en occupait apportait une cuvette pleine de têtes de poulets pour les nourrir. Mais depuis que mon père était parti pour Osaka, la cage des chiens avait été enlevée pour laisser la place à une platebande où les fleurs les plus rétives prospéraient, sans doute grâce au terrain enrichi par les excréments. C'était à présent un potager que cultivait un couple de vieux serviteurs, installés dans une dépendance à l'arrière. La seule trace des anciennes plates-bandes fleuries était constituée par la grande serre à l'abandon : les vitres étant presque intactes, elle permettait d'y prendre le soleil en hiver. Souvent, j'y lisais avec délectation des romans d'aventures, assis dans un fauteuil qui avait connu des jours meilleurs et qui traînait par là. Je ne sais pas pourquoi j'avais l'impression que les sœurs se trouvaient là. Dans l'intention de les surprendre, je marchais à pas feutrés. Un gros grillon sauta sur mon genou. La porte de la serre était bien refermée, mais les lattes étaient disjointes et permettaient de voir à l'intérieur sans être vu. Haruko, assise dans le fauteuil crevé, contemplait le plafond vitré, tout en semblant lire une revue quelconque. Vêtue d'un kimono violet parsemé de petits chrysanthèmes et serré dans une ceinture aux couleurs estompées, elle paraissait différente. Quant à Michiko, toujours dans sa même robe, elle se tenait derrière le fauteuil et, laissant retomber les bras de part et d'autre du cou de Haruko, elle donnait l'impression de lire la revue par-dessus son épaule. Était-ce l'effet d'une lumière qui ne ménageait pas la moindre zone d'ombre, on aurait dit une noyée avachie, transportée sur le dos. Michiko se cambra soudain et fixa, à distance, la nuque pâle et pulpeuse, tout en laissant les bras autour du cou. Elle s'attarda une éternité. Puis, une rougeur semblant colorer sa joue à partir de son oreille, elle laissa retomber sa tête sur la nuque de sa belle-sœur. Comme un petit chien qui s'enfonce dans la paille de sa niche, elle fit trembler sa tête dans un spasme saccadé, en caressant de son front les cheveux de Haruko et frottant la joue et le menton contre la nuque blanche. À peine un sourire de bonheur se fut-il dessiné au coin de ses yeux, imperceptiblement entrouverts, entre ses longs cils, qu'elle les referma aussitôt et pressa ses lèvres sur la peau de la nuque. Haruko restait immobile comme si elle eût ignoré ce que Michiko lui faisait. Elle gardait la tête penchée et les paupières closes, sous des cils aussi longs que ceux de Michiko. Pendant trente secondes, elles ne firent pas un mouvement. Seuls les doigts effilés de l'adolescente continuaient à caresser les épaules de Haruko, les ongles redressés dans un délicat frémissement... Au bout de ces trente secondes, comme si elle sortait d'un profond sommeil, Haruko releva la tête, en gardant les yeux fermés. Elle haussa les mains pour saisir le cou de Michiko et rapprocha brutalement du sien le visage de sa belle-sœur. Cette dernière, en pivotant, avança violemment la main gauche entre les genoux de Haruko. Et, dans un geste vif, elle retroussa le pan du kimono...

À cette vue, je courus vers la maison comme un fou, sans même savoir par où je passais. Une fois dans mon bureau du premier étage, je baissai le loquet, ce que je ne faisais plus depuis des mois, puis m'effondrai de tout mon long sur le lit, le souffle

haletant pendant quelques instants. Je restai enfermé jusqu'au lendemain matin sans rien manger et sans ouvrir à personne.

Cependant, les deux femmes semblaient être reparties. Elles ne se manifestèrent plus à moi de quelque temps.

Mais quelque chose demeurait irrésolu dans mon esprit. Car le corps de Michiko m'était encore inconnu. Il me restait une inquiétude, une crainte : Michiko n'avait-elle pas un corps qui me pousserait à m'écrier : « Ce n'est pas ça. Ce n'est pas mon corps. » La curiosité à l'égard de cette inquiétude même et de cette crainte ou plutôt une impérieuse curiosité concernant la dévastation m'habitait encore. Toujours est-il que Haruko et Michiko étaient si belles et si douces, toutes deux, dans la serre. Cette image me harcela à plusieurs reprises durant la nuit.

Ma conclusion était désormais établie d'avance. Après m'être imposé trois semaines de mutisme, avec une patience presque suicidaire, je me rendis chez les Sasaki. Aux deux alertes de la matinée, s'ajoutaient ce jour-là un ciel de plomb et un froid piquant. Mais, lorsque, après avoir été brinquebalé dans un train de banlieue, j'arrivai chez mon grand-père, un rai de lumière commençait à faire fondre la fine couche de verglas, comme un rappel de printemps. On m'annonça que Haruko venait de promener son chien, et qu'elle était rentrée. Elle tricotait, assise au bord des planches de la véranda. Comme si l'excitation de sa promenade ne s'était pas encore calmée, Schalk furetait en tous sens, avec une souplesse d'athlète, ramassant entre ses crocs un bout de bois et le relâchant au loin pour se reprécipiter dessus avec des jappements.

« Tiens, tiens, un revenant ! » fit Haruko sans même rougir.

Elle compta machinalement les mailles avec deux doigts jusqu'à l'endroit où elle s'était arrêtée. Elle tira vers elle un coussin à dessins pommelés et, balançant ses jambes pendantes, elle me le présenta pour que j'y prenne place. Shalk mordilla un orteil de Haruko à travers la socquette. Ils avaient eu quelques mois pour se rapprocher l'un de l'autre et leur connivence en disait long sur l'étendue de la solitude dans laquelle ils étaient, tous deux, abandonnés dans cette famille. Un chien ne se laisse amadouer que par un être véritablement solitaire. Cela me fit sombrer dans une sorte de sentimentalisme mièvre. Je sentais bien que j'allais demander une faveur à Haruko. Pire encore, j'aurais été prêt à la prier de venir passer la nuit chez moi.

Elle semblait avoir deviné quelque chose. Une ride sévère se traça entre ses sourcils, comme si elle se disposait à endurer une contrainte. Mais, aussitôt, son visage s'éclaira d'un sourire inanimé et froid, avant qu'elle ne déclare, sur un ton de neutralité affectée :

« Tu devrais passer chez Michiko ce soir. Je lui avais promis d'y aller à huit heures. Tu n'as qu'à t'y rendre à ma place. »

Je me dis que je surprénais pour la première fois dans son regard l'éclat équivoque de son passé. Son passé me commandait comme s'il avait été le mien. Ne cherchait-elle pas là à devenir pour de bon une « scandaleuse » ? En retraçant elle-même le sens de cette affaire, elle cherchait à le convertir en celui de sa vie même. Pendant qu'elle notait l'adresse de la maison de Michiko dans mon agenda, je m'abandonnais à ces rêveries. Avais-je vraiment envie d'aller chez Michiko ce soir-là ? Mais je ne trouvai aucune réponse en mon cœur obstinément fermé.

Le wagon, plongé dans la pénombre, était parsemé de quelques passagers au visage sombre. Quand, après avoir changé deux fois de tram, en suivant un trajet sinueux, je fus descendu à l'extrémité d'un pont, j'entendis le murmure cristallin d'une rivière, qui évoquait le frimas de l'hiver. Les raids nocturnes n'avaient pas encore commencé et l'on pouvait, à cette époque, contempler encore sereinement la beauté étincelante du ciel constellé. Mais une fois que je me fus engagé dans une étroite ruelle entre les maisons du quai et le bois d'un sanctuaire, j'eus des difficultés à marcher à cause de la terre qu'on avait rejetée en creusant partout des abris antiaériens. Je vis enfin apparaître le muret extérieur de l'immeuble, dont les pierres de basalte bleu pâle étaient disposées en damier.

La chambre était située au premier et donnait sur la rivière. À peine avais-je frappé à la porte rudimentaire en contreplaqué, j'entendis qu'on se précipitait de l'autre côté et qu'on l'ouvrait avec une telle maladresse qu'il se produisit un désagréable crissement. Un rideau épais était tiré, qui nous empêchait de nous distinguer dans l'obscurité.

« C'est Hiroshi ? demanda une voix étonnamment pondérée dans le noir.

— Oui.

— C'est ma sœur qui vous a dit de venir, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors, entrez. »

Comme je n'avais jamais parlé aussi laconiquement avec elle, cet échange me sembla vraiment mystérieux mais je ne voyais pas d'autre réponse possible. Je me laissai faire. Michiko se plaça discrètement derrière moi et m'enleva mon manteau. Ses gestes paraissaient si sûrs que je me plus à imaginer que nombre d'hommes m'avaient précédé dans cette chambre et s'y étaient soumis, comme moi, pour qu'elle les aide à se dévêtir.

Quand j'entrai, en écartant le rideau, je m'aperçus que le tissu tombait parfaitement car, derrière, la petite pièce baignait dans une lumière aveuglante. Michiko portait un kimono de soie rêche, assez court, aux motifs flous comme un arc-en-ciel, une sur veste assortie et une ceinture d'un jaune rustique.

C'était une chambre étrange. Tout y était en double. Même les commodes. Il y avait dans tous ces meubles, dans tous ces bibelots et dans tous les coussins, quelque chose de gênant qui gâchait l'harmonie des couleurs. Un mauvais goût involontaire aurait été excusable par sa candeur même, mais tout ici était marqué par un mauvais goût délibéré, comme si un connaisseur avait collectionné obstinément tout ce qui contredisait ses préférences. Un but semblait avoir été fixé qui n'était certes pas la beauté. On aurait dit que tout avait été choisi conformément aux critères d'une nouvelle séduction, autre que la beauté. Il flottait une odeur qui n'était pas celle du fard ni celle, non plus, de l'étable, mais plutôt celle du vice, tenace comme l'encre vermeille des sceaux. Impassible et diligente, Michiko prépara le thé et m'offrit des kakis secs. Ses gestes étaient si contrôlés qu'on aurait cru qu'elle procédait à un rite quelconque. Les tasses, les assiettes étaient de piètre qualité, décorées de fleurs aux couleurs criardes : elle ne les avait pas achetées par séries

de cinq, mais par paires. Nous n'avions toujours pas engagé de conversation digne de ce nom. Elle continuait à vaquer à ses occupations sans m'adresser la parole, mais à peine avais-je entendu le bruit de vaisselle égouttée qu'elle sortit du placard délicatement un *futon* qu'elle déroula près de moi. Les peignoirs étaient décorés en faux style *yûzen* aux couleurs élémentaires.

« Comment ça ? Il n'y a qu'un lit ? »

— Comme toujours. Je dors avec ma sœur », répondit-elle avec l'effronterie d'un oiseau.

Elle disparut de l'autre côté du rideau pour se changer et me lança des vêtements pour dormir.

« Changez-vous », dit-elle.

C'était un *yukata* de femme. Sur un fond blanc de gaze flasque, des motifs de glycine étaient dessinés. Au toucher, le tissu offrait un contact lisse qui échappait à toute prise et une tiédeur de peau humaine. Comme je ne voulais pas me changer devant Michiko, je me déshabillai en hâte et enfilai ce vêtement visqueux.

Elle réapparut entre les pans de rideau, vêtue d'un même *yukata*, aux motifs identiques. Dans cette tenue, elle paraissait avoir gagné en gaieté, et elle posa une bouteille de whisky sur la table basse, à laquelle elle s'accouda ensuite.

« Je sais tout : même ce qui se passe entre ma sœur et vous. Et aussi... »

Elle indiqua alors la photo de son frère mort, accrochée au-dessus du linteau.

« Je sais intégralement, poursuivit-elle, tout ce qu'a fait mon frère, mais je n'ai jamais désobéi à ma sœur. J'ai accompli tout ce qu'elle m'a réclamé. Et, à l'avenir, j'exécuterai ce qu'elle exigera. En ce qui vous concerne, c'est elle qui m'a priée de vous aimer. »

Je ne savais que répondre.

« Tiens, on entend un bruit bizarre dehors, dis-je alors. »

— Mais enfin, c'est la rivière. Le courant emporte toute sorte de choses. »

Face à elle, vêtue comme moi, j'avais l'impression que cette douceur-là d'une femme, dépourvue de honte, qui ne craignait pas les dieux, envahissait mon propre corps.

Michiko souleva le tissu à pois qui recouvrait la psyché. Elle prit place devant le miroir et ouvrit pots et flacons.

« J'adore me maquiller avant de me coucher. Je parais plus belle à la lumière des lampes. Avec ma sœur, nous nous amusons toujours à nous maquiller entre nous avant de nous coucher. Vous venez ? On va jouer. »

— D'accord. »

Je me levai. Le pan de mon *yukata* glissa et je faillis trébucher dessus.

Devant la psyché était posée une paire de vases rose bonbon : le nom de Haruko était partout écrit en caractères rouge vif et c'était probablement Michiko qui, pour tromper son

ennui, l'avait griffonné avec du rouge à lèvres. Elle ne fit aucun commentaire et, comme si l'idée lui était soudain venue, elle me proposa :

« Je vais vous mettre du rouge à lèvres.

— À moi ?

— Mais je ne vois personne d'autre. »

C'est vrai, il n'y avait personne d'autre que moi. Mais n'y avait-il vraiment personne d'autre ?

Je m'agenouillai comme un page et j'attendis en levant le visage, les yeux fermés. Mais il ne me sembla pas que Michiko se rasseyait. Puis, des bras tièdes, dont le parfum m'était familier, s'enroulèrent autour de mon cou. Je perçus l'imperceptible frémissement de son corps vacillant qui se redressait sur les genoux. Je sentis que sa main droite tenait un bâton de rouge à lèvres. Nos souffles se confondirent : son visage en feu était devant moi comme une grande rose invisible.

Soudain je crus ressentir une douleur, mais ce ne devait être qu'une illusion. C'était un poids langoureux qui se posait sur mes lèvres. Un contact tendu et tiède. Mes commissures se crispèrent, mes lèvres se paralysèrent et, avec cette expression raidie, je commençai à faire un rêve devant lequel les dieux mêmes se seraient voilé la face.

Je sentis ainsi que *d'autres* lèvres avaient pris possession des miennes.

## **Le cirque – (*janvier 1948*)**

Affalé sur une chaise, tirant des bouffées de son cigare, le directeur dessinait en silence dans le vide des ronds, des triangles et des carrés avec la pointe de son fouet.

Dans de tels moments, c'est que la colère l'avait gagné. On le disait froid, voire cruel. Mais peu de gens savaient avec quelle passion il pouvait aimer ceux qui enduraient sa cruauté. Les membres de sa troupe étaient prêts à donner leur vie s'il le réclamait. Au sommet du chapiteau flottait une bannière représentant une tête de mort rouge.

Jadis il avait été au service d'un espion dépêché au mont Da xing an ling. Trois jeunes agents secrets s'étaient introduits chez une espionne russe. Une mine avait explosé, tuant les trois jeunes gens et l'espionne. Mais un lambeau de la jupe de l'espionne et le chapeau d'un jeune homme furent découverts dans un champ de pavots à une centaine de mètres de là. Le directeur, qui, alors âgé de dix-huit ans, appelait le jeune espion mort « maître », avait regagné le Japon en larmes, coiffé du chapeau de la victime.

Il était d'un naturel doux et cherchait à se montrer honnête devant les rudesses des autres. À force de perfection, cette attitude confinait à la fausseté.

Il avait tant et si bien investi dans le cœur humain qu'il en avait acquis richesse et puissance. C'était un spéculateur du cœur. Il eût été difficile de trouver un homme mieux adapté que lui à la fonction de directeur de cirque équestre.

... Voilà deux mois, il rentra tard dans la soirée après s'être rendu chez un caïd local pour lui présenter ses respects. En rentrant sous le chapiteau, il surprit un rendez-vous amoureux entre un garçon et une fille. Sans un mot, il les saisit violemment par le bras. Il regarda bien leur visage. Leur tête ne lui disait rien. Répondant à un sifflement, P. apparut et vint prendre le couple que le directeur retenait prisonnier.

« Qui est-ce ?

— C'est le décorateur, monsieur le directeur.

— Quel insolent ! »

Le directeur bâilla avec satisfaction.

« Un instant », dit-il en retenant P.

Il prit la main du jeune garçon et l'observa attentivement.

« Je vois que tu montes à cheval.

— Oui.

— Quel était ton travail ?

— J'étais palefrenier du Manège impérial.

— Je vois... Dis-moi, P., fais boire à cette garce un broc de vinaigre. Attache le petit crétin à Creta pendant une journée. »

Personne n'était capable d'apprivoiser un cheval aussi rétif que Creta. La veille, une

cavalière s'était tordu le cou. Comme une poupée de porcelaine tombée d'une étagère.

Tous les jours, après le spectacle, P., homme à tout faire, venait boire avec le directeur. Ce crétin et cette garce, dit-il, pourraient faire l'affaire. La funambule ferait un faux pas. Le garçon qui surviendrait, debout sur la croupe du cheval, prendrait la fille dans ses bras, avant de faire un tour de piste. Le succès était garanti. P. proposa de donner au garçon, qui était doté de traits plutôt nobles, le surnom de Prince pour lui assurer plus d'applaudissements. Le directeur acquiesça et laissa tomber dans la main de P. une grande et belle pièce d'or.

Au bout de quinze jours, le couple parut en piste.

Un mois plus tard, ils devenaient des vedettes.

Les élèves de l'École primaire française, venus en groupe, furent tellement excités qu'ils leur lancèrent des caramels. Les bonbons, déjà fondus dans leurs petites poches, s'accrochèrent aux cheveux de la fille comme des fruits pendant aux branches d'un arbre. Ainsi sa chevelure s'alourdissait-elle comme la crinière d'un lion et lui conférait-elle la beauté majestueuse d'une amazone.

Le directeur les aimait d'un amour fervent. Mais il n'entendait pas relâcher les corrections dont était passible tout novice. Il lui semblait que plus ses corrections étaient rigoureuses, plus elles imprimaient de belles nuances à leur vie d'artistes de cirque, constamment en proie au danger, à la précarité et à une détresse sans issue.

Il avait l'habitude de voir la piste de derrière le rideau, quand il se retirait après avoir salué le public.

Entre la fumée des cigarettes et la buée de la respiration, la piste était enveloppée dans une brume dorée. Les milliers de spectateurs paraissaient solennels. Par-dessus leurs têtes s'étendait un espace souillé, sombre et vaste. C'était l'univers du cirque : dans les moindres recoins, ils se plaçaient aussitôt et installaient des étoiles scintillantes. À cause du vent qui soufflait à travers la toile, cet espace semblait flottant, il enflait dans les ténèbres et ondoyait. Comme des poissons des mers profondes, un homme et une femme, vêtus de papier d'argent et de fer-blanc coloré, s'élevaient par moments dans les hauteurs. Alors, de cette foule opaque des abîmes, montait un brouhaha joyeux qui déchirait les tympanes.

Tout là-haut, le miracle s'accomplissait avec une modestie et une retenue étranges. L'homme et la femme à demi-nus esquissaient une étreinte furtive et merveilleuse, comme deux dieux. Après quoi, le trapèze sombre aux cordes interminables oscillait en entraînant paresseusement le temps trouble de ces hauteurs. Pour toujours.

Par une fissure au faîte du chapiteau, on devait apercevoir la mer, mais personne ne l'a jamais vue. Personne ne l'a vue, mais on dit que, la nuit au clair de lune, la surface de la mer scintillait comme un maquereau. À travers cette fente, le clair de lune filtrait de temps à autre. Pour la séance du soir, le dimanche, quand la trapéziste s'élevait, son cache cœur se nuançait de délicates lueurs pâles.

Dans l'orchestre, éclatèrent soudain les sonorités stridentes des trompettes.

Le garçon et la fille entraient en piste.

La fille portait plusieurs jupons de tulle superposés, aux broderies brillantes. Ses pieds nus étaient chaussés de souliers argentés à l'éclat inquiétant. Le garçon était vêtu en prince, d'un manteau de velours violet émaillé de petits miroirs en forme d'étoile. Sur un juste-au-corps en mailles argentées, censé représenter une armure, il arborait, sur la poitrine, un blason orné d'un lys écarlate.

Main dans la main, ils se précipitèrent au centre pour esquisser de ravissantes révérences, avec des gestes de mimes.

Le public les applaudit en poussant des cris d'enthousiasme délirant. Le directeur vit que des larmes attendries brillaient dans les yeux des spectateurs.

P., redressant les épaulettes de son gilet rayé jaune et noir, tapota dans le dos du directeur, d'un air fier.

Ce dernier ne répondit pas. Car, tout comme les spectateurs, il affichait une expression extatique, la bouche entrouverte. Ses yeux brillaient de cette sympathie que le spectacle d'un être humain peut inspirer à un autre être humain.

Lorsqu'il apprit la fugue du couple, il eut le cœur transpercé, comme par une flèche de tristesse. La scène dont il avait secrètement rêvé – qu'un jour, la corde de funambule se casse, que la fille fasse une chute, que le garçon échoue à la rattraper et reçoive un coup de sabot de Creta, – ce fantasme nourri par sa passion ne fut pas réalisé. Affalé sur son fauteuil, il réfléchissait au malheur, au destin et à l'amour. Ses lèvres se mirent à trembler de colère.

Il jeta son cigare. Il jeta aussi son fouet.

Quand il sortit du cirque, un croissant de lune, qui semblait venu d'un conte arabe, s'éleva au-dessus du paysage composé d'un terrain vague, de tas d'ordures et de la masse sombre du chapiteau. Les rugissements excités des lions retentirent majestueusement comme un flambeau brandi vers le ciel nocturne, tandis que vers l'orient, l'eau du port offrait aux constellations ses intenses reflets nimbés de clair de lune. L'énorme chapiteau paraissait ployer sous le poids des hurlements de la nuit.

Trois silhouettes surgirent à l'entrée et se dirigèrent vers le directeur. Le plus grand des trois, au centre, était P.

Il tenait fermement le garçon et la fille, les enserrant sous les bras, pour ne pas les laisser échapper.

« J'ai rattrapé les fuyards !

— Merci... Merci.

— Ces deux-là, ils étaient dans un hôtel borgne près du port, et ils ne pouvaient pas payer la note. De toute façon, même s'ils voulaient décamper, ils n'auraient pas eu de quoi acheter le ticket de train. Je l'avais bien dit.

— Hum hum, merci, merci. »

Le directeur, avec une expression de haine farouche, fixa le visage du jeune traître, du lâche, du fugitif qui avait aspiré au bonheur paresseux d'un chien au soleil. Mais ses yeux ne rencontrèrent pas un regard pitoyable. Ce qu'il vit lui évoqua, bien au contraire, sans doute possible, l'apparence d'un prince en disgrâce.

Ses joues encore maculées de fond de teint, ses lèvres gercées, ses cheveux semblables à du foin séché, sa cravate aux couleurs délavées comme une serviette usagée, tout mettait en relief son beau front étrangement calme. Ses yeux semblaient briller du souvenir de multiples fugues que le directeur ignorait – car tout simplement un directeur de cirque ne pouvait s'enfuir. La fuite apparaissait à ses yeux comme un acte inconnu et éminemment noble. La jalousie donnait à sa voix des accents graves et ténébreux.

« Pour cette fois, je vous pardonne. Mais si cela devait se reproduire, considérez-vous comme morts. Et toi, P., donne-leur six coups de fouet, comme châtiment. J'ai quelque chose à te dire, tu viendras me voir plus tard. »

Après deux jours de relâche, les deux vedettes retrouvèrent le chemin de la piste.

Le cirque était comble. Les douze gigantesques piliers d'acier qui soutenaient le chapiteau commençaient même à trembloter comme des mâts.

Le public se tenait immobile comme une foule sortie des limbes. On n'entendait pas un mot. Mais dès qu'un numéro s'achevait, il bruissait comme si on l'eût désenvoûté.

Le Prince et la fille, comme toujours, saluèrent avec des gestes de mimes, puis se séparèrent, en allant l'un à droite et l'autre à gauche. Elle se hissa sur une échelle de corde. Il bondit sur Creta.

Les spectateurs s'aperçurent que Creta était excité comme un feu follet et imaginaient que les acrobaties seraient ce jour-là plus spectaculaires que d'habitude.

Un accident obéit toujours à une remarquable cohérence. Beaucoup plus que la vie quotidienne.

Mais les spectateurs ne voyaient dans la folie de Creta qu'une manifestation intense de ce type de cohérence.

La fille commença à marcher sur la corde.

Arrivé sous le câble, le garçon, comme toujours, retint sa monture en tirant sur le mors. À ce moment-là, Creta se tourna dans une direction inattendue. La bride ayant été soudainement tendue, sa crinière se hérissa. Soufflant violemment, il se cabra.

Les spectateurs voyaient, dans la posture de ce cheval fou dressé sur ses jambes arrière, l'expression éclatante du calme qui semble l'ornement inévitable du destin. Comme le calme qui se dégage d'un vieux cadre vénitien, sculpté par un artisan chevronné, tout autour d'un miroir qui observe les événements, aussi atroces soient-ils.

Le Prince gisait sur le sable. Le tibia brisé.

L'orchestre s'arrêta soudain.

Le public se leva d'un seul mouvement et envahit la piste.

Personne ne la regardait, la fille funambule sur la corde tremblante dans les hauteurs du chapiteau.

Elle le savait, elle. Du haut de cette voûte céleste de haillons et privée d'étoiles, elle voyait, à travers une brume de fumée de cigarettes et de buée, tout ce qui se passait, dans les moindres détails. Plutôt que « voyait », il serait plus exact de dire « savait ». Car, si elle avait regardé à ses pieds, elle aurait perdu l'équilibre. Il suffisait que le scintillement dangereux de ses petits chaussons argentés augmentât imperceptiblement son oscillation. Elle aurait pu alors échapper sans aucune difficulté à ce travail risqué. Elle aurait dû se laisser tomber sur le corps du garçon.

Mais en faisant trembler délicatement son tutu de tulle, elle devait maintenir encore un peu l'équilibre douloureux de la vie.

Elle parvint enfin à l'extrémité de la corde. C'était le premier numéro de funambule qu'elle avait ainsi exécuté. La foule qui se bousculait en hurlant ne jetait aucun regard à ce premier exploit si magnifiquement achevé. Seul, à l'ombre de la tenture, le directeur observait fixement la parfaite prouesse de la fille, tout en étant malmené par l'agitation du public qui ne l'avait pas identifié.

Immobile sur la plate-forme, elle constata que le câble sur lequel elle venait de marcher continuait à être secoué d'un mouvement sombre. Au milieu du cercle que formait la foule à ses pieds, scintillait le lys écarlate qu'elle avait l'habitude de voir sur la poitrine du garçon et elle en fut éblouie.

Elle tendit sa jambe frêle chaussée d'argent dans le vide noir et grouillant comme si elle allait plonger dans une piscine. Puis elle tendit l'autre jambe comme pour les accorder.

Sur la tête des spectateurs qui ignoraient tout, un autre grand bouquet tomba.

Après cette nuit qui avait mis tout le cirque dans un état festif d'excitation tragique, P., arborant un air suffisant, vint voir, sous le chapiteau, le directeur. Ce dernier était en train de se débarbouiller. P. plaqua sa bouche contre l'oreille humide et dit à toute vitesse :

« On les a eus, les flics. Ils n'ont pas compris que j'avais mis de l'huile sous les chaussons du Prince et que j'avais fait une piquêre d'excitant à Creta. »

Le directeur fit une grimace contrariée, qui cachait à peine sa bonne humeur, pour faire tomber d'un sac une telle quantité de pièces de monnaie que les mains de P. n'arrivaient plus à les contenir.

« Tu es vraiment quelqu'un de méprisable, dit-il en secouant le sac vide. Tu t'es acquitté parfaitement de ta tâche, mais en recevant un salaire tu avilis ce travail. »

P. répondit par un sourire veule. Le directeur afficha une expression de compassion doublée d'une amertume qu'on ne lui avait jamais vue, mais P. ne s'en aperçut pas.

« De toute façon, le cirque est mort, dit le directeur. Moi aussi, je peux m'enfuir du cirque. Maintenant que le Prince est mort. »

C'est alors qu'on entendit le claquement des sabots à l'extérieur du chapiteau.

P. ouvrit le rideau.

Dans la lumière matinale, un zèbre tirait un chariot. Il était chargé de deux cercueils sommaires sur lesquels étaient maladroitement inscrits les noms du Prince et de la fille. Il était suivi d'un cortège constitué d'une dompteuse de fauves, d'un clown, d'un trapéziste.

Le directeur glissa une main dans une poche, en sortit un bouquet de violettes noué avec un fin ruban noir. Il prit son élan et le lança sur les deux cercueils, comme naguère les écoliers enthousiastes avaient lancé des caramels fondus sur la chevelure de la fille.

## **Papillon – (février 1948)**

Que lui serait-il arrivé, si la vieillesse l'avait visitée, avant que Pinkerton, tant attendu, ne lui revienne ? Au moins, la vieillesse ne se serait pas montrée aussi cruelle que Pinkerton. Cette idée effleura l'esprit de Kiyohara lorsqu'il eut envie d'assister à un concert pour la première fois depuis son retour de guerre. Comme il était officier intendant de réserve, il avait été mobilisé à l'âge de quarante ans, mais, deux ans auparavant, il avait déjà enduré l'épreuve du veuvage. Héritier d'un marchand d'import-export, il s'était forgé, dans sa jeunesse, un subtil équilibre entre rudesse et indolence et ce don de sociabilité l'avait rendu populaire auprès des marchands locaux dans ses diverses affectations, en particulier à Taïwan, au point de susciter la jalousie de l'armée. Mais ce qu'il aimait était la solitude. Souvent les jeunes mondains font l'éloge de la solitude, mais Kiyohara savait, dès sa jeunesse, combien cela pouvait paraître déplaisant, et comme, précisément, il n'aimait pas la solitude d'une façon aussi frivole, il passait paradoxalement pour un viveur. Entre vingt et trente ans, il s'était enorgueilli de la certitude lumineuse de n'avoir jamais fait souffrir aucune femme. Entre trente et quarante ans, il avait eu le spectacle de la souffrance constante de sa femme. Il avait alors eu le sentiment que chaque divertissement inoffensif qu'il s'était autrefois permis en connaissance de cause constituait une erreur ou un manquement. Entre vingt et trente ans, il était convaincu que commettre une action en sachant que c'est le mal revenait à faire le bien ! Probablement, était-ce justement, chez ce jeune homme, cette certitude aberrante qui enivrait les femmes plus que de raison.

Les années paisibles qu'il avait passées à l'armée, en étant envoyé dans les pays méridionaux après la mort de sa femme, étaient idéales pour ranimer en son âme la conscience satisfaite de n'avoir pas fait souffrir de femme. Mais Kiyohara ignorait que cette satisfaction avait été remplacée par un doux repos de l'âme, où il aurait été bien en peine de faire souffrir une femme.

Ainsi, c'est sans la moindre compagnie (c'était du reste une habitude de jeunesse) qu'il se rendit à ce concert, en traversant le parc H. à l'heure blafarde du crépuscule. C'était le soir du 21 mars 1946, alors qu'une pluie froide venait de cesser.

Sur scène, se trouvait une célèbre vieille cantatrice à propos de laquelle on aimait à raconter que, lorsqu'elle avait été évacuée, pendant la guerre, au lac Yamanaka, les oiseaux autour d'elle pépiaient à l'unisson sur les branches d'arbres dès qu'elle chantait. Lorsqu'elle incarnait encore Madame Butterfly, elle apparaissait comme le souvenir de la Madame Butterfly autrefois mondialement célèbre. Or, ce soir dans son récital, elle allait chanter non pas l'air sublime *Un bel di vedremo*, mais les lieder ravissants, quoique difficiles, de *La belle meunière* de Schubert.

Un piano et une chaise verte étaient posés devant une paire de paravents dorés à six panneaux. « L'artiste a accepté de se produire, malgré un état de santé préoccupant, qui pourrait la contraindre à subir une opération dans un proche avenir. » Toutefois, elle refusa de s'asseoir sur la chaise, préférant s'appuyer sur le piano d'un air douloureux. Vêtue d'un kimono à longues manches, en tissu brillant orné d'éventails sur fond blanc et fermé par une ceinture rouge, les doigts surchargés de bagues étincelantes, elle avait les formes

opulentes d'une divinité antique, mais son corps, affaibli par la maladie, paraissait fané comme une fleur de visage-du-soir coupée la veille. Le spectacle était trop impressionnant pour qu'on pût parler de laideur sénile. Un critique musical des années dix l'avait surnommée la « diva des crétines », en la mettant dans le même sac que M<sup>me</sup> T.S. Sa vie, en effet, avait un brin de folie, tout comme celle de Madame Butterfly.

Quoi qu'il en soit, c'était pour ainsi dire une sensation magique que d'entendre un gazouillement d'oiseau sortir de ce corps affaibli par la maladie et orné comme une table de banquet de mariage. La clarté de son timbre était presque un cas de possession et elle paraissait devoir ouvrir sa bouche malgré elle pour l'émettre. Son corps pouvait se délabrer sans que sa voix perdît de sa sensualité incarnée. En l'entendant, le public ne voyait qu'un masque merveilleux.

« *Au bord du ruisseau, les fleurs s'inclinent...* »

Elle imita, des deux mains, le cours du ruisseau, en baissant légèrement la tête. On entendit alors sur la scène un bruissement cristallin et un tendre ruisseau se mit à couler. Comme si le scintillement de ses diamants traversait l'air et que cet air limpide et généreux se transformât en eau.

Au bord du ruisseau, les fleurs pliaient sous la brise. Mais, quand elle les caressait de ses petites mains d'enfant, elles se ranimaient et toutes déployaient un arc-en-ciel chatoyant comme une tache d'huile à la surface de l'eau.

Soudain Kiyohara crut entendre le thème d'*Un bel di vedremo* qu'il avait naguère tant aimé. Était-ce l'effet du pouvoir mystérieux qu'avait cette excellente cantatrice, telle une magicienne, de faire naître des illusions à volonté ? Quand elle chantait *Un bel di vedremo*, on voyait apparaître à ses yeux la couleur de la mer. Sur la mer grossière en carton-pâte, descendaient d'authentiques esprits marins. Les yeux de Madame Butterfly n'étaient plus noirs comme chez les Japonaises. À force de guetter, jour après jour, la mer, ils avaient fini par en prendre la couleur. Mais, comme par un pressentiment, juste avant la tragédie du dernier acte, où même son visage pourrait avoir un teint de mer, elle jetait un regard extatique vers l'éclat aveuglant de la mer en plein jour. Un navire qui lui apporte la tragédie. Ce sont les yeux d'azur transparent de Madame Butterfly qui l'ont attiré. Ce qu'elle attendait, ce n'était pas Pinkerton. En réalité, c'était la tragédie. C'était la mort. Ce qu'elle se consumait à attendre...

C'est alors que la cantatrice, qui venait de terminer la « Berceuse du ruisseau », portant un bouquet de roses dans la main – mais il était trop modeste pour qu'on dise « porter » –, s'adressa au public, d'une voix douce. Après avoir prononcé des noms aussi précieux que des bijoux, tels ceux de Paderewski, Caruso, Chaliapine, Gigli avec lesquels elle était montée sur scène, elle dit : « Moi qui ai triomphé à travers le monde, j'ai été boudée par le Japon. Mon nom est si petit... (elle feignit de regarder à travers un microscope, en faisant scintiller ses bagues) qu'on doit se pencher pour le lire. » Parmi ses nombreux amants, aucun n'avait reçu l'amour qu'elle réservait à sa carrière. Elle aimait sa gloire d'un amour délicat dont seule une femme est capable. L'instant où la salle tremblait sous les applaudissements était pour elle le comble de la jouissance. Elle avait entendu les foules du monde entier murmurer son nom comme une formule magique. Son nom avait été orné

des blasons raffinés de vieilles cités italiennes. Elle avait blêmi dans le parfum d'adieu de milliers de roses de Rome et, lorsque son bateau quitta Gibraltar, la nuit de la Méditerranée accompagna son départ en déployant un ciel étoilé d'une incomparable magnificence. Alors, debout sur le pont-promenade humide de brume matinale, elle aperçut les premières formes du continent américain qui commençaient à se découper vaguement à l'horizon, croyant déjà voir d'innombrables mains l'applaudir et confondant avec le tumulte des flots les clameurs enthousiastes.

« Vous savez, pour mon dernier concert, j'ai pu venir en train, mais, cette fois, jamais (elle prononça ce mot avec une inflexion incroyablement délicate) je n'aurais pu arriver si on ne m'avait transportée sur le dos. J'ai eu une crise d'appendicite après ma tournée de concerts de soutien des troupes il y a quelques années et ça a dégénéré, en formant une grosse enflure dans mon ventre. Dans moins d'une semaine, je saurai si je dois subir une opération. Si je m'en remets, je serai en mesure de chanter Madame Butterfly en juin, sinon... Sinon, ce sera mon dernier récital. »

Elle essuya une larme avec la manche de son sous-kimono en crêpe écarlate, reliquat de ses passions démesurées, et presque pathologiques, de femme du siècle passé. Elle posa le bouquet sur la chaise et prit appui sur le piano. L'éclairage jeta sur sa gorge fripée une lumière cruelle.

Son « chant d'adieu », *Home, sweet home*, qu'elle entonna à voix basse, a cappella, suscita chez nombre de spectatrices une si vive émotion qu'elles sortirent fébrilement leurs mouchoirs : sa voix évoquait le ciel d'Attique qui dominait muettement le théâtre de la tragédie grecque, mais c'était aussi une musique empreinte d'une funeste mélancolie. À se demander si telle n'était pas la voix de Sappho lorsque, trahie, elle alluma un bûcher brasillant devant Aphrodite et que, couronnée de lauriers, chargée de sa lyre dorée à sept cordes et vêtue d'une tunique de pourpre, elle chanta son hymne, aux rives de la mort. C'était une Sappho vieillie et malade, qui n'eût plus supporté ni couronne de lauriers ni tunique de pourpre.

Le récital conclu, elle sortit de scène. Une élève la prit par la main, tandis qu'elle avançait lentement, en emportant son maigre bouquet, et, avec une sorte de panache extatique, se retournait à plusieurs reprises aux applaudissements qui redoublaient. Les yeux clos, le visage imperceptiblement redressé, elle tendait, puérile, l'oreille vers le vaste espace de la salle de concert où crépitaient les applaudissements, comme si la totalité du monde s'y fût alors résumée. C'était à cet instant-là. De son visage émana clairement une beauté d'une indéniable sensualité, qui fit frissonner Kiyohara...

... Et cette spectaculaire sortie de scène de M<sup>me</sup> Tamaki Miura n'était pour moi rien d'autre que l'agonie d'un papillon. Répandant autour de lui la poudre luisante de ses ailes brillantes, il voletait, égaré sur scène, sans savoir comment dissimuler leur triste déchirure. Dans ses grands yeux bleus morts, scintillait une mer impassible. Après avoir vainement tenté de se redresser, ses antennes plongeaient et le papillon finissait par s'effondrer dans le frémissement d'un râle qui déferlait comme un ressac.

Si je vous écris après tant d'années ou plutôt de décennies, c'est peut-être à cause de l'insistance du tourment qui me hante depuis que j'ai assisté à la mort insolite de ce papillon. Ce sentiment, proche du trouble jubilatoire de notre enfance, qui nous faisait verser toutes les larmes de notre corps à chaque réveil, et de l'inquiétude douce et tragique, inéluctablement suscitée par une pure réminiscence, qu'est-ce sinon l'angoisse qu'a soudain réveillée le souvenir de cette *Madame Butterfly* à laquelle j'avais assisté il y a une vingtaine d'années ? En voyant de curieuses portes coulissantes à damiers qui nous rappelaient plutôt les treillis à la saison des chrysanthèmes, ces kimonos croisés vers la gauche, ce Goro aux yeux étirés vers le haut comme ceux d'un renard, et cette Madame Butterfly incarnée par la jeune Tamaki Miura, si jeune qu'elle paraissait avoir en effet quinze ans, « l'âge des jeux », nous nous demandions, comme les autres spectateurs, si ce pays appelé Japon était aussi bizarre et frivole, si la vie quotidienne y était aussi frénétiquement agitée que dans un conte de fées. Mais il faut dire que, rangeant mes affaires avant de partir en guerre, j'ai retrouvé le programme de la Scala au fond d'un tiroir et découvert ce commentaire saugrenu : *Madame Butterfly*, par Puccini. Lieu : Nagasaki, Japon. Epoque : *de nos jours*.

Je n'avais alors que vingt ans. J'étais encore élève d'une école préparatoire et me donnai six mois de congé pour faire le tour du monde avec mon père. Il avait perdu l'année précédente sa femme, c'est-à-dire ma mère. Son état d'esprit le poussait à emmener son fils en voyage de découverte, quitte à lui faire interrompre des études importantes. Il me semble que je l'ai enfin compris lorsque j'ai moi-même perdu ma femme.

Maintenant que j'y pense, mon père voulait se griser de l'incertitude irisée de l'existence. Cette immense insignifiance qu'est le « monde » se développait non sur le plan des idées, mais sur celui des sens. Et ces lieux célèbres qui, lorsqu'on les avait quittés, ne régissaient plus nos vies que comme souvenirs. Et, bien que ces noms de lieux symbolisent une histoire de plusieurs siècles et les innombrables vies tristes et gaies, mélancoliques et joyeuses de leurs habitants, mon père ne voyait en eux que des existences encore plus éphémères que celle que sa femme avait menée sur terre et, par conséquent, cela lui apportait une double satisfaction : même la mort de sa femme se réduisait à un événement aussi insignifiant que l'escale dans un port inconnu, dont le voyageur ne pouvait que se plaindre, et, pour cette raison précise, il éprouvait une joie paradoxale à constater que l'incertitude de la mort de sa femme, si grande fût-elle, n'arrivait pas à suppléer à celle de la vie. Cela dit, au cours de nos séjours dans les ports et les grandes villes, mon père n'était pas forcément gentil et attentionné.

« Tu n’as perdu qu’une personne, mais moi deux », me dit-il en reposant le journal du matin et en me fixant, à l’époque où il commençait à pouvoir plaisanter. « Toi, tu as perdu une mère, moi, une femme et ta mère. »

Par la force des choses, dans chaque lieu, mon père et moi menions des vies séparées sauf pour les divertissements innocents. Il m’avait flanqué, comme chaperon, d’un secrétaire collet monté, entre deux âges (je ne sais pas pourquoi, il préférait des hommes de confiance incompetents).

Après avoir débarqué à Naples, nous nous rendîmes directement à Rome pour y passer quelque temps. Comme j’exprimais le souhait d’aller à Milan, mon père me suggéra de le devancer avec le secrétaire et obtint de l’Ambassade, pour moi, une lettre de recommandation au consul en poste à Milan. Mais on lui expliqua, à l’Ambassade, que le consul était en mission en Suisse et que, s’il s’agissait simplement de me guider, les instructions de son épouse pourraient amplement suffire. Suivant les conseils de mon père, nous descendîmes au Grand Hôtel qui donnait sur la via Manzoni. Mais saturé de tourisme, je comptais rester couché à l’hôtel sans rien visiter jusqu’à l’arrivée de mon père. J’éprouvais un plaisir luxueux à paresser en plein centre de cette ville si riche en sites, comme un explorateur ressortant d’une caverne de trésors sans avoir rien pris et goûtant à un sommeil profond. Je gardais précieusement, dans mon portefeuille, la lettre de recommandation, mais j’étais prêt à la jeter à la poubelle à tout moment.

Or, un après-midi, alors que mon chaperon était sorti faire des courses, je m’ennuyais tout seul et j’ai eu envie d’aller, pour me dégourdir les jambes, au musée Poldi-Pezzoli à deux pas de l’hôtel. Je savais depuis longtemps qu’y était exposée la fameuse *Madone au livre* de Botticelli. Ses Madones ont des airs païens de Vénus, et à leur propos Walter Pater écrivait : « Il peint plusieurs Madones, mais, se recroquevillant sous la pression du divin enfant, elles plaident, en demi-teintes indubitables, pour une humanité plus douce, plus humble. » Bien que le tableau soit, ici, l’expression d’une opulence où flotte une trace d’hédonisme, cette Madone laisse voir « l’ombre de la mort dans la chair grise et les fleurs fanées ». Dans le calme de l’après-midi, jouissant de l’odeur paisible de la poussière du musée, je m’abandonnais, face à cette œuvre, à de semblables rêveries. Derrière moi, je sentis une présence tranquille et j’entendis qu’on parlait un japonais un peu trivial, mais qui laissait poindre dans sa trivialité même une élégance rare :

« Oh, vilain ! »

Interloqué, je me suis retourné et la présence d’un Japonais face à elle parut également surprendre l’autre.

Vous portiez un ample tailleur en velours noir, qui convenait à l’automne avancé dans cette Europe du Sud, et un collier éblouissant, et votre apparition m’évoqua soudain tous ces lacs italiens que je n’avais pas encore vus. Ces paysages délicieux des lacs de Côme, Majeur, de Lugano, de Garde. Vos gants en dentelle suggéraient les fines branches des arbres des bosquets bordant les rives des lacs qui dialoguent avec le ciel du crépuscule. Votre collier, les étoiles miroitant dans le soir. Votre poitrine, palpitant discrètement sous le velours noir, la montée calme et brûlante des eaux du lac au milieu de la nuit, obéissant à des forces impérieuses pour rejoindre le ciel constellé...

Votre compagnon japonais, un monsieur d'une cinquantaine d'années à l'air affairé et enjoué, interrompit mes rêveries en s'adressant à moi :

« Pardonnez-moi, vous êtes japonais, n'est-ce pas ? » me demanda-t-il, comme si c'était là un compliment.

C'est ce qui me permit de faire votre connaissance. Votre carte de visite, où je pus lire « Hanako Kuroda », m'apprit aussitôt que vous étiez l'épouse du consul Kuroda (votre précédent mari), et je me hâtai de sortir de ma poche intérieure la lettre de recommandation dont la valeur me sembla dès lors accrue. Vous avez alors dit :

« Ça tombe bien, parce que nous avons pour ce soir une place de plus pour *Madame Butterfly*, à la Scala. Vous aurez tout le loisir de me raconter ce que projette votre père. Monsieur sera des nôtres. Vous êtes seul ? »

Imaginant la moue constamment amère de mon secrétaire coincé, je n'hésitai pas à répondre.

« Oui, je suis seul. »

La Scala étant située également via Manzoni, on pouvait très bien s'y rendre à pied de l'hôtel. Si somptueux que fut ce théâtre de sept niveaux, il ne produisit pas sur moi le trouble intense qu'un cœur humain avait pu ressentir obéissant à son caprice. *La splendeur de Salomon n'égale pas un lys*. Je m'étais souvent dit que, pour avoir été comparée à un lys, cette splendeur devait être immense. Sur moi, à cet instant-là, la Scala produisait précisément cet effet... Dès que le monsieur qui vous avait accompagnée se fut assis, on lui apporta un message le réclamant de toute urgence et il dut partir au milieu du premier acte : le rideau du deuxième acte se leva donc en nous laissant vous et moi, l'un près de l'autre, embarrassés, dans la pénombre de la loge.

Comme vous le savez, l'air *Un bel di vedremo* est situé au début de cet acte. Sur scène, avec en arrière-fond l'ombre bleue de la mer que l'on apercevait à travers les portes coulissantes en treillis serrés, Butterfly chantait : c'était la jeune Tamaki Miura, curieusement vêtue d'une robe digne des *Mille et Une Nuits*, dans un mélange de nostalgie un peu comique et de ferveur sincère... Et aussitôt les esprits de la mer possédèrent le décor bleu. Sur la mer, qu'un espoir si ardent paraissait enflammer, la lumière de midi consumait le navire qui venait de poindre à l'horizon, écrasant le paysage d'une violence innocente. Maintenant, soufflait une brise marine funeste et languissante, prête à envelopper la pâle poitrine de Butterfly dans une ombre terreuse.

Je n'eus pas besoin d'utiliser des jumelles pour apercevoir des larmes qui brillaient dans les yeux de la chanteuse. Cette Butterfly voyait sûrement alors un océan imaginaire, désespérément bleu, s'étaler entre le pays étranger où elle chantait et ses lointaines rives natales. Si, à vingt ans, je comprenais que, devant une telle distance azurée, l'amour, la volonté et l'espérance suprême d'un être humain sont bien vains, ce tour du monde, projeté par mon père pour oublier la mort de sa femme, m'a peut-être enseigné l'art d'oublier, quand je n'avais encore rien à oublier, celui d'oublier le monde avant même de le connaître.

Détournant le regard de la scène, j'observai alors votre profil aussi splendide qu'un lys. Les lourds rideaux cramoisis de la loge coloraient votre collier de reflets de flamme et vos joues de lueurs d'aube... Mais j'avais déjà le regard transformé par l'épreuve d'une aussi longue traversée. Je n'étais pas leurré par le hasard qui nous avait réunis, vous et moi, dans un coin de ce théâtre, au cœur d'un pays étranger, pas plus que je n'avais le bonheur de m'en laisser griser. Car je savais pertinemment que le destin qui m'avait conduit ici et en cet instant se confondait avec l'étendue de cette mer bleue et si désespérée. Si notre réunion dans cette loge n'était due qu'à cette distance infinie et marine avec notre pays natal, il était possible qu'il existât entre nous un autre océan. Maintenant que la mer constituait notre destin, nous étions acculés à devoir décider si, à l'instar de Butterfly, nous attendrions vainement quelque chose jusqu'à la mort, ou si, comme Pinkerton, il nous fallait tout oublier. Que de prudence ! Tous les deux, muettement, nous aspirions, l'un plus que l'autre, à oublier avant même d'aimer. Que de vaillance ! Lorsque le rideau tomba sur le deuxième acte, dans une explosion d'applaudissements, vous vous êtes tournée vers moi, et tout cela je pus le lire dans votre sourire et dans l'éclat perçant de vos yeux baignés de larmes.

Je me sentis soudain léger et je me permis une plaisanterie.

« Si Pinkerton était revenu chercher seul Butterfly mais l'avait trouvée remariée, que serait devenu l'opéra ?

— Je n'en sais rien... On trouve souvent ce genre d'intrigue dans les romans occidentaux. »

Cette façon assez malhabile que vous avez eue de détourner la conversation me sembla être la preuve que vous étiez d'humeur insouciant et frivole, comme si la vague qui avait failli l'emporter s'était retirée. Pour ma part, brûlant de vous reprocher cette même légèreté qui avait été la mienne l'instant d'avant, je ne savais où poser mon regard et finis par l'arrêter sur une de vos mains. Cette main blanche était délicatement, mais voluptueusement posée sur le guéridon. Je remarquai une bague ornée d'un saphir à l'ovale élégant.

Joyau bleu. Joyau azur... Gemme marine... Cette association d'idées se heurta à une intuition quelque peu superstitieuse. C'était donc cela la mer qui vous séparait de moi. C'était la magie de ce bijou mystérieux qui nous éloignait...

Loin de vous douter des rêveries mythiques que cette bague m'inspirait, vous l'avez accolée aux fines jumelles que vous avez saisies entre vos doigts élégants, la dérochant à ma vue.

Il ne s’y attendait pas vraiment, mais sa lettre ne reçut pas de réponse de Hanako Kawaramachi. Puis, à la fin mai, la vieille interprète de Madame Butterfly quitta ce monde.

De nouveau, Kiyohara pensa à sa mort avec une passion que lui-même ne s’expliquait pas. Elle avait quitté ce monde dans les ténèbres qui précèdent l’aube. Après avoir attendu toute la nuit, elle avait dû voir, elle aussi, les premières lueurs de la mer qui commençait à miroiter, dans une joie douloureuse où se mêlaient un désespoir certain et un espoir innocent – plus certain encore que le désespoir – qui s’était d’autant merveilleusement cristallisé, comme une pierre précieuse, qu’il avait trouvé, seconde après seconde, une concrétisation. Même si c’est la mort qu’elle avait rencontrée en bout de course, cette mort ne pouvait que lui apporter la délirante allégresse de l’accomplissement. Quoi qu’il en soit de l’au-delà, en ce monde-ci il n’y a que l’accomplissement.

C’était un matin bien ensoleillé qui rendait à ses yeux ces idées bien vaines. Il avait loué sa maison principale à une société qui l’avait transformée en foyer et lui-même s’était installé seul dans l’annexe, où il lisait et relisait l’article qui annonçait la mort de Tamaki Miura. Ce n’est que par la suite qu’il avait pris les lettres que la bonne avait laissées sur la table. Depuis un moment, sur une branche du cerisier, dans le jardin, un petit oiseau, qu’il ne voyait pas souvent, chantait bruyamment : dans le concert des oiseaux du matin, seul son chant résonnait majestueusement, comme une voix de soliste. Une de ces lettres était glissée dans une grande enveloppe blanche à l’occidentale, chose rare à cette époque. Elle avait la couleur du matin. On aurait dit que cette blancheur froide et éblouissante comme un nuage matinal avait découpé un rectangle dans l’air ambiant. Il la posa négligemment sur la paume d’une main. Alors cet oiseau curieux entonna une mélodie. Kiyohara eut l’impression que le chant venait de l’enveloppe, qu’il jeta sur la table. Lui-même surpris par la puérité de son idée, il reprit l’enveloppe. L’oiseau curieux recommença son chant.

Kiyohara éclata de rire. Il riait irrésistiblement comme s’il était harcelé par le rire même. Il y reconnaissait comme une grâce divine (c’était pourtant un rire pathétique qui avait quelque chose de blessant pour lui). Il était prêt à accepter la requête qu’il trouverait dans la lettre, si importune fût-elle, et à souscrire à toute demande de faveur, si saugrenue fût-elle. Or cette enveloppe blanche contenait une invitation manuscrite :

*Le 25 mai*

*À Monsieur et Madame Yutaka Kiyohara*

*Nos petits bals d’avant la guerre seront rétablis  
le dimanche 2 juin.*

*À partir d’une heure de l’après-midi.*

*Yasutake Chishima*

Il était normal que la famille Chishima, avec laquelle il avait perdu tout contact depuis longtemps, eût ignoré la mort de sa femme, car, comme elle avait eu lieu en pleine guerre, les funérailles s'étaient déroulées dans la plus stricte intimité. Dans les années trente, il avait l'habitude d'emmener sa femme dans les petits bals organisés deux fois par mois chez les Chishima.

C'était également une belle journée ensoleillée, comme un reliquat du printemps à l'approche de la saison des pluies. La maison, à l'occidentale, du marquis Chishima, qui était située sur une colline, avait échappé aux bombardements. Les fenêtres à l'ancienne, qui d'habitude sommeillaient dans la poussière derrière de lourds volets, laissaient apparaître aujourd'hui, à travers leurs vitres polies, des tentures jaunies. Dans les verres astiqués impeccablement se reflétaient discrètement les formes des nuages.

Quand Kiyohara monta seul l'escalier, la musique interrompue semblait avoir repris, le vacarme d'un air de danse, qui était déplacé dans cette vieille maison, faisait trembler le papier peint au motif floral fané. La porte de la salle du bal était laissée ouverte. Comme un rayon de lumière, qui filtrait par la lucarne surplombant l'escalier, éclairait un couple qui dansait tout près de l'entrée, Kiyohara reconnut, sur un doigt de la main étonnamment pâle posée sur l'épaule de l'homme, un éclat de vif azur. Il était certain que c'était le scintillement d'un saphir.

Enfoncé dans un canapé, il se disait confusément que si le visage des gens qui, de temps en temps, le saluaient en remarquant sa présence lui paraissait assombri en raison du contre-jour, l'heure était certainement proche du crépuscule. Il n'avait même pas la force de soulever le poignet pour regarder sa montre. Il promenait autour de lui son regard impatient et nerveux, dans un mélange d'excitation et d'inquiétude, sentant approcher ce qu'il attendait. Ce n'étaient absolument pas les yeux d'un quadragénaire, mais ceux d'un jeune garçon doux et vulnérable, qui tantôt brillaient et tantôt s'assombrissaient brusquement.

Kawaramachi le remarqua enfin et l'accueillit. Avertie par son mari, Hanako se tourna vers lui et le salua du regard, où éclatait, sous des sourcils très noirs d'un autre siècle, un sourire lumineux, digne de ce jour ensoleillé.

À peine la musique terminée, les Kawaramachi se dirigèrent vers le canapé de Kiyohara et s'assirent à ses côtés. Les deux hommes, qui se revoyaient pour la première fois depuis leur retour de guerre, avaient beaucoup de choses à se dire. En silence, Hanako les observait qui dialoguaient prosaïquement. Puis, appuyant légèrement les deux mains sur sa chevelure, elle détourna son regard vague et distrait vers le groupe des invités qui commençaient à danser sur le morceau suivant. Ce qui la mettait de mauvaise humeur était peut-être le signe de cette belle vieillesse qui apparaissait aux tempes de Kiyohara, à savoir une mèche argentée.

Lorsque Kiyohara proposa à M<sup>me</sup> Kawaramachi de danser avec lui, son mari s'éloigna sur la terrasse pour allumer sa pipe.

« Tamaki Miura est morte, n'est-ce pas ? dit Hanako à son partenaire silencieux.

— En effet.

— ... Merci pour votre lettre. Je ne vous ai pas répondu. J'ai pensé que vous vous trompiez de personne. Il faut dire que... »

Elle éclata de rire, comme si sa patience était à bout. Sa mauvaise humeur n'était-elle pas due à la répression de ce rire ? Il ne voyait pas le sourire qu'elle cacha en tournant la tête, mais tout son corps le lui transmettait, comme un animal chaud et tremblant de crainte.

« À en croire cette lettre, reprit-elle, j'aurais maintenant quarante ou cinquante ans. Pauvre de moi !

— Le chiffre des unités est bien deux, n'est-ce pas ?

— Vingt-deux ans, continua Hanako candidement. Avant d'être mobilisé, vous aviez la manie de me demander sans arrêt mon âge. 'Vous avez dix-huit ans et moi quarante'... Et puis vous faisiez le calcul : quarante plus dix-huit, divisé par deux, égale vingt-neuf...

— Arrêtons de parler d'âge. Ça va pour vous, mais quand je pense au mien, je suis accablé.

— C'était une lettre qui ne manquait pas d'intérêt. Vous savez, je l'ai relue trois fois. Mais c'est dommage que vous ayez donné mon nom à votre beau souvenir... Quel âge aviez-vous déjà quand vous étiez à Milan ?

— Vu mon métier, comme pays étranger, je n'ai affaire qu'à l'Amérique. Comment voulez-vous que je sois allé à Milan ?

— Oh, vilain monsieur ! s'écria-t-elle, en s'amusant au point de ne pas remarquer que l'expression affectueuse qu'elle utilisait pour le désigner, avant son mariage, lui avait échappé. Vous êtes plein d'imagination. Alors peut-être que, cette femme, vous l'avez imaginée en écrivant. C'est merveilleux. Vous pourriez être romancier. »

Avec sa voix innocente et ses expressions puériles, qui lui aurait donné vingt-deux ans ? Son corps souple et menu était si gracile, si fragile qu'il aurait pu s'envoler si on l'avait lâché. Des sourcils fermes aux couleurs plutôt foncées. Aux yeux de Kiyohara, elle avait dix-huit ans – quinze ans, aurait même dit un observateur non prévenu, précisément l'âge tragique de Madame Butterfly, l'« âge des jeux » – comme l'année où, peu de temps après la mort de sa femme, il l'avait vue pour la première fois.

Kiyohara aimait ces dix-huit ou dix-neuf ans de Hanako. Il l'aimait sans réserve, avec violence, avec une passion inégalée en quarante ans d'expérience. Comme si l'esprit de sa femme l'avait possédé et dominé, une force quasi surnaturelle mobilisa, vers l'unique objectif de cet amour, toutes ses vertus, toute sa bonté, toute sa capacité d'endurer souffrance, tristesse ou joie, tous ses vices, toute sa vanité. Le mariage fut ajourné à cause de la réponse incertaine du père de Hanako. La guerre les éloigna encore davantage. Il se rendit à Taïwan. La guerre fut terminée. C'est en rentrant dans son pays au terme d'un pénible périple qu'il apprit le mariage de Hanako. C'était une conclusion banale à laquelle n'importe qui pouvait s'attendre. Kiyohara n'opposait plus de résistance à la « vieillesse » qui attendait son retour avec plus d'impatience que Hanako. Là, les remords mêmes

étaient du plaisir. Un regret douloureux le visitait, lui qui n'avait guère réussi à aimer la solitude autant qu'il l'aurait souhaité. Mais un homme vieillissant qui a épuisé sa capacité d'aimer est-il seul susceptible de regret ? Le regret n'est-il pas une forme d'amour ?

« La musique, c'est merveilleux. Elle est dotée d'une force merveilleuse. » La voix de Hanako était devenue sobre. Kiyohara éprouvait une sorte de nostalgie à la tenir entre ses bras, comme s'il touchait ces idées puérides.

« Moi aussi, ajouta-t-elle, je suis allée au dernier récital de Tamaki Miura avec mon mari. Est-ce que la musique est capable de susciter une nouvelle forme de mémoire ? Avec vous, il y a vingt ans...

— J'en ai la preuve, quant à l'histoire de ma lettre... Il s'agit de votre bague. Puisque vous portez la même bague que celle dont il est question dans la lettre... »

Il indiqua du regard l'élégante bague ovale, le bijou de la mer, le saphir d'azur, au doigt qu'elle avait posé sur son épaule.

« Oh, mais c'est un souvenir de ma mère. Vous n'aviez pas remarqué que je la portais toujours. Madame Butterfly... il y a vingt ans... Milan... eh bien, on fait comme si c'était vrai. J'y croirai. Ainsi ça deviendra peut-être vrai. »

Hanako, comme un oiseau prenant soudain son envol, se mit à monologuer sur le ton excité d'un caprice tout à la fois tragique et délirant.

« Pendant la guerre je me trouvais à Oiso. Je passais mon temps à contempler la mer. À force de la regarder, j'en étais épuisée et j'en avais la nausée. Mais je ne faisais que regarder. Je n'attendais pas, contrairement à Madame Butterfly. C'est ça, je n'attendais rien.

« C'est ce que vous vouliez savoir avec cette lettre, non ? Je l'ai parfaitement compris. Vous comprenez pourquoi je ne vous ai pas répondu ? Vous le comprenez vraiment ?

« Mais... moi... (la musique arrivait à sa conclusion)... il y avait quelque chose que j'attendais. »

Comme s'il brûlait de le dire, le jeune comte Kawaramachi, en accueillant Kiyohara et Hanako qui s'approchaient de la terrasse, s'écria, en indiquant gaiement le lointain avec sa pipe :

« Monsieur Kiyohara, on voit la mer ! Regardez ! Autrefois d'ici on ne la voyait pas. Ce paysage est, au fond, une curieuse conséquence de la guerre... »

Effectivement, dans la direction qu'il indiquait, rien ne s'interposait, sinon la maison des voisins des Chishima, qui avait échappé aux bombardements, et le foisonnement de la végétation naissante : au-delà des décombres de la ville, baignant dans la lumière rose pâle et grise de ce début d'été, une mer sale, mais paisible, étalait ses nuances bleues, entre les toits des entrepôts et des usines. On apercevait également ce qui ressemblait à un cargo au mouillage.

« C'est un bateau américain, dit le jeune comte comme pour faire admirer l'excellence de sa vision.

— En effet, c'est un bateau américain », répliqua Kiyohara.

Puis, de nouveau, il scruta ce panorama d'une mer triste et grise, comme pour l'imprimer dans sa mémoire. Dans le ciel qui surplombait la mer, flottaient des cirrus d'une couleur indéfinie. C'étaient les prémices de ces somptueuses cimes de nuées qui excitaient déjà un violent besoin d'été. Le vent semblait souffler sur la mer. C'était probablement pour cela si les nuages diffusaient une légère angoisse, et si le sentiment du deuil d'une journée ensoleillée était plus présent que dans tout crépuscule passé.

... Un mois plus tard, un matin au cœur de l'été, quand Kiyohara apprit la disparition soudaine et inattendue de Hanako Kawaramachi (elle, pourtant, si incomparablement vive, si éclatante de santé), il lui sembla, à bien y réfléchir, que ce désir ardent de garder en mémoire la vision de cette mer vaine recelait celui de tromper un noir pressentiment, que rien n'aurait pu expliquer.

# **La lionne – (décembre 1948)**

D'après *Médée* d'Euripide

Le matin du... octobre 1946, dans une pièce qui donnait sur le jardin arrière de chez les Kawasaki, le petit-déjeuner le plus matinal avait lieu. L'étiquette qui avait été respectée avec autant de rigueur dans cette maisonnée était, la guerre terminée, et après la mort du maître survenue cet été-là, progressivement défaite par ceux-là mêmes qui avaient contribué à la maintenir, et on en avait là un exemple. « Ceux-là mêmes » étaient en train de prendre leur petit déjeuner face à face : la nourrice Katsu et l'intendant Yokoi qui avaient des têtes semblables à une vieille enseigne de boutique de saké. Jadis, aux temps glorieux, il était hors de question pour eux de prendre le petit déjeuner avant que les membres de la famille, au service desquels ils se trouvaient, ne l'aient terminé, mais maintenant ces deux vieux le prenaient dans la chambre modeste de Yokoi, à la première heure, plus tôt que n'importe qui. Avec l'âge, ils se réveillaient affreusement tôt, et la faim ne leur permettait plus de respecter la coutume d'autrefois, mais probablement avaient-ils dû ajouter des codicilles au Règlement de la Maisonnée : un article qui accordait aux vieux le droit de prendre leur repas tant qu'il était chaud et un autre selon lequel ils devaient manger ensemble. Katsu, en se réveillant dès potron-minet, arrachait la bonne, Miyo, à son sommeil pour qu'elle fit cuire du riz. Il restait quatre ou cinq sacs de riz clandestin, datant de la période de la guerre, quoique un peu entamé par les bestioles.

Aux regards étrangers, ces deux-là paraissaient former un vieux couple alors qu'ils n'étaient que deux amants purs et innocents. La mort de leur maître, qu'ils avaient servi toute leur vie, chacun dans son coin, les avait rapprochés. Yokoi se demandait encore de temps en temps, avec une angoisse de jeune homme, si Katsu n'avait pas entretenu de liaison avec le maître.

« Hier, je suis allée voir Maître Hakuryû à Oi, dit la nourrice sur un ton démodé qui était paradoxalement trop sensuel pour son âge. D'après lui, cette maison n'a pas encore épuisé sa bonne fortune. Mais cela ne veut-il pas dire qu'elle va l'épuiser un jour ?

— Oui, moi aussi, je suis allé chez Maître Hakuryû à plusieurs reprises. (Le vieil intendant avait l'habitude d'abuser des variations d'intonation, des ralentissements et des accélérations, qui donnaient à son débit une allure de conspiration.) Depuis longtemps, il ne cessait de répéter que le jour où notre maître avait investi en Mandchourie, juste après les événements de l'«Affaire de Mandchourie», était le plus néfaste qu'on pût concevoir. C'est ce qui expliquait qu'il ne fût pas parvenu à se retirer à temps de ses affaires là-bas, que Mademoiselle, venue faire seulement du tourisme en Mandchourie, fit ce mariage sur un coup de tête avant de s'installer à Moukden et qu'elle dût rentrer au pays dans ce triste état. Cela dit, je ne crois pas à l'art divinatoire. »

En remuant ces souvenirs, il songeait au pouvoir surnaturel de celui qu'il était maintenant bien obligé d'appeler « maître » et qui avait attiré une demoiselle de bonne famille de Tôkyô jusqu'à ce trou de Moukden : s'il comparait avec sa propre expérience, lui qui n'avait pas connu d'autre femme que son épouse à présent décédée, il ne pouvait s'empêcher d'y voir l'influence d'un astre néfaste. Au fond de lui, il ressentait pour cet homme le plus parfait mépris : à la différence de son prédécesseur, le nouveau maître faisait preuve d'une franche gentillesse envers les membres de son personnel au point

même de leur rapporter des souvenirs de ses voyages, et l'intendant devait prendre sur lui pour ne pas se laisser attendrir. Dans l'esprit de Yokoi, le maître aurait manifesté un plus grand respect à l'égard du personnel en s'interdisant au contraire toute familiarité : la gentillesse venant d'un maître lui apparaissait comme un affront.

« Moi, ce que je pense, c'est que le nouveau Maître a une certaine prestance. »

Yokoi s'indigna.

« Je n'aime pas ses dents en or.

— Mais il n'en a que trois. »

Elle les avait bien comptées. Il faut dire que Katsu, qui avait assisté à l'évacuation des moindres objets pendant la guerre, était le genre de femme capable de dire de mémoire le nombre de mouchoirs dans tel ou tel tiroir.

... Le jardin arrière ombragé commençait à s'éclaircir, comme s'il reprenait forme peu à peu. La lumière précise de l'automne créait, avec la rangée de cyprès, des ombres striées sur le sol du jardin. Les deux vieux craintifs, à cette vue, se souvenaient malgré eux de la tenture de deuil qui avait été tendue aux funérailles de leur maître.

« Si seulement cet homme pouvait disparaître... »

C'est sur ce ton vipérin que Yokoi évoquait son nouveau maître comme pour sonder sa propre animosité qui commençait à vaciller. Par comparaison, l'hostilité de Katsu avait des replis plus subtils et plus délicats. C'était un sentiment plus instinctif.

« Que le Maître soit la source de la souffrance de Mademoiselle (Katsu s'obstinait à appeler ainsi Shigeko même après son mariage), même Miyo le sait. Voilà quelques jours qu'il est parti, il n'est toujours pas rentré et elle doit endurer cela !

En même temps, si Mademoiselle vient à se séparer du Maître, elle n'y survivra pas. La pauvre ! Elle ferme à peine l'œil de la nuit ; ses yeux sont injectés de sang ; elle tient de feu sa mère une sensibilité malade, elle ne peut s'empêcher de torturer son propre corps. »

... C'est alors que Miyo vint annoncer le réveil de Chikao, le fils unique de Shigeko. Le petit Chikao, qu'on couchait dans une chambre au premier étage, séparé de sa mère, avait pris, depuis quelque temps, s'il se réveillait avant qu'on ne le sortît du sommeil, l'habitude d'ouvrir lui-même le volet qu'il arrivait tout juste à atteindre à partir de son lit, lassé d'attendre l'heure d'aller à l'école maternelle. « La fenêtre est ouverte et il chante quelque chose. »

De leur petite chambre, le vieux couple entendit la voix aiguë de Miyo, dont l'accent de Tôhoku rappelait le chant de la pie-grièche, tandis qu'elle balayait le jardin arrière.

« Il ne peut pas bien dormir parce qu'il est inquiet pour sa mère. Etre si hypersensible...

— Pauvre petit ! Je vais aller le voir tout de suite. » Comme Katsu se levait, Yokoi lui demanda :

« Quelles visites attendons-nous aujourd'hui ? »

Katsu ajusta sa ceinture de satin doublée et brodée, de la marque Nyogen, en la lissant avec les doigts.

« Une seule. À trois heures, le commandant Aigeus vient pour la cérémonie du thé. Hier soir, il a téléphoné pour prévenir que sa femme ne pourrait pas venir, parce qu'elle est grippée. Et comme Monsieur ne semble pas rentrer, ce sera une triste cérémonie à deux. »

Shigeko se réveilla après que Chikao fut parti pour l'école maternelle, accompagné de Yokoi. Il était neuf heures. Par les interstices des volets passait un rayon de lumière pareil à une coulée de résine.

Depuis quelques jours, bien que son mari Hisao ne rentrât pas, pour cause de « voyage d'affaires », Shigeko ne pouvait pas s'endormir sans lui avoir fait préparer auparavant son lit pour la nuit. Même si ce n'était qu'un lit vide et froid, elle avait besoin de le voir à côté d'elle pour trouver le sommeil. Probablement ce lit vide était-il plus agréable pour elle, car il n'en venait aucune respiration déplaisante et tout y était soumis à son bon plaisir jusqu'au moment où ses yeux se fermaient. C'était en partie sa fièvre qui le lui commandait, mais, jusqu'à l'aube, elle ne pouvait se décider pour aucun des deux lits et elle quêtait le sommeil en passant constamment d'un oreiller à l'autre, d'un lit à l'autre. Il était inévitable qu'en se réveillant Shigeko découvrit chaque matin un « autre lit » en désordre, mais aussi vide et aussi froid qu'une tombe.

C'était un réveil aussi déplaisant qu'un mauvais pressentiment. Le matin l'effrayait : un matin qui aurait équivalu à la nuit pour un malade. Shigeko venait de s'arracher à un cauchemar cruel et funeste. Elle avait un goût de sang dans la bouche. Étaient-ce les effusions de sang de ses rêves, qui lui avaient laissé un arrière-goût ? Non. Elle avait l'habitude de se réveiller avec ce genre de sensations, quand elle était indisposée. Alors, quoi qu'elle mangeât, les mets avaient le goût du sang.

... Depuis qu'elle avait assisté au spectacle atroce du rapatriement de Mandchourie, elle était devenue si sensible qu'elle avait écarté tout objet rouge de sa chambre. Mais, dans ses rêves, le sang coulait à flots. Ils répétaient avec insistance les scènes effroyables qui avaient eu lieu entre la fin de la guerre à Moukden et son arrivée en métropole. À l'âge de dix-neuf ans, elle avait fait un voyage en Mandchourie. Pendant son séjour à Moukden, où se trouvait la compagnie de son père, elle avait connu son premier amour en tombant soudain amoureuse de Hisao, un ami de l'employé qui lui servait de guide, et cela avait été comme ces bourrasques du continent chinois qui, en un instant, vous aveuglent dans leurs tourbillons de sable. À bien y repenser, Hisao était un expert en la matière et, du reste, il avait pour surnom « Attaque éclair ». Et il était passé maître dans l'art de faire endurer tout de suite un instant de souffrance, aussi habile qu'un chirurgien dans son maniement du scalpel, car la confiance en un chirurgien naît du fait qu'il ne prolonge pas l'attente de la souffrance et qu'il sait la diviser en phases à sa guise. Le frère de Shigeko s'était opposé à ce mariage, ce qui ne fit que la conforter dans sa détermination. Naissance de Chikao, fin de la guerre, trois ans plus tard... Le cauchemar commençait dans la ville de Moukden où régnait un silence mystérieux qui suivait ce jour du 15 août.

À la fin août, l'armée soviétique fit irruption. Le frère de Shigeko, qui était lieutenant et passait pour un employé de la compagnie de son père, fut dénoncé comme membre des services secrets et emmené on ne sait où. L'année suivante, c'est-à-dire au printemps dernier, Hisao et sa femme prirent le chemin du rapatriement en train, vers la frontière coréenne, avec Chikao dans les bras. C'est aux environs de la gare de Miya-no-hara que le train fut attaqué par des bandits. Les voyageurs, qui ne savaient où s'enfuir, se réfugièrent

au creux de poches marécageuses qui étaient éparpillées dans la lande. Dans ces mares, de hautes herbes, pareilles à des roseaux, poussaient par touffes d'un mètre, qui permettaient de s'y cacher en se tapissant dans l'eau. Mais la psychologie grégaire est telle que la plupart des passagers se regroupaient dans les mêmes zones avec force éclaboussures. Hisao changea soudain de direction pour courir délibérément vers un coin dégarni où la touffe d'herbes était trop peu dense pour les cacher convenablement. Il s'accroupit dans l'eau en tenant dans les bras son enfant dont les tendres joues, qui n'avaient pas l'éclat de celles des autres enfants, tremblotaient ; ses yeux maladivement grands, écarquillés d'épouvante, Chikao s'agrippait au cou de son père et comme un catéchumène trempait le bas de son corps dans l'eau.

« N'aie pas peur, il n'y a rien à craindre, il ne faut pas pleurer. »

Shigeko fixait de ses yeux légèrement étirés les lèvres entrouvertes de son enfant, dont les pleurs seuls auraient pu entraîner leur mort à tous trois. Tout près du visage du petit, la mère tenait sa main prête à étouffer le moindre cri.

Il se fit un long silence. Un coup de feu sec le brisa. D'autres coups suivirent. Le marécage retrouva son silence.

Probablement les quelques victimes dont seule la tête dépassait de l'eau avaient dû y replonger sans avoir eu le temps de pousser un seul gémissement. Cela se vérifia à ce que, d'une touffe à peine distante d'une cinquantaine de mètres, des ondes agitées se dessinèrent à la surface, formant une tache rougeoyante. C'était la couleur d'une brique humide de pluie... Apparurent alors dans un coin lointain du marécage trois ou quatre tirailleurs. Avant le coup de feu suivant, retentit au loin un hurlement strident comme un rire. Ainsi commença la chasse au canard, un véritable cercle de l'enfer.

Quand l'attaque fut terminée, le train se remit en branle à l'aube et Shigeko, assise dans un coin, regardant derrière elle le scintillement du marais où le massacre avait été perpétré, perdit connaissance. Lorsqu'elle revint à elle, l'intérieur du compartiment était gaiement éclairé par le soleil. Apercevant la bouche de Chikao qui continuait de pleurnicher spasmodiquement près de son oreille, elle allait lui plaquer brutalement la main dessus, mais Hisao l'en empêcha.

... En se réveillant, Shigeko secoua la clochette. Elle voulait se rafraîchir la bouche au plus vite, car même sa salive visqueuse avait la saveur du sang. Elle demanda de l'eau à Katsu, agenouillée sur le seuil. Laissant la lumière cruelle du matin tourbillonner sous ses paupières, elle fit retomber sa tête sur l'oreiller un instant, les yeux clos.

Avec une curiosité voilée de compassion, Katsu la vit plus tard vider son verre, assise dans son lit, comme fondue en lui, la tête toujours rejetée, les yeux encore fermés. Avec des gestes vifs, la nourrice ouvrait les volets de bois qui, en se heurtant, produisaient un claquement vigoureux. Sur toute l'étendue du large couloir, se déversait une coulée de lumière d'automne, généreuse et limpide.

« Quel jour de la semaine sommes-nous ? »

Katsu, troublée par ce regard qui soudain s'était tourné vers elle, ne pouvait répondre

que pour la forme.

« Eh bien..., c'est-à-dire..., je crois qu'on est mardi... »

Alors que Shigeko avait projeté de débiter sa journée par un dialogue mécanique, cette réponse incertaine perturbait ses plans et désormais il ne lui restait plus qu'à aggraver la situation jusqu'au bout.

« Tu ne sais même pas dire le jour de la semaine ?

— Eh bien, je me fais vieille maintenant... »

Son ton de dérision semblait cacher un fond plus grave.

« Qu'est-ce que c'est que cette réponse ? Même toi, tu te moques de moi... Vous vous liguez contre moi. »

Comme les sanglots de Shigeko, inévitables dans ce type de situation, ne manquèrent pas, Katsu fut rassurée et, par ailleurs, l'humiliation qu'elle avait subie suscita en elle une douloureuse joie. Elle saisit dans ses bras sa malheureuse maîtresse qui avait l'âge d'être sa fille. Un amour d'une douceur désuète, qui ne pouvait être partagée que par une servante et sa maîtresse, encourageait et confortait Katsu.

« Que dites-vous, Mademoiselle ? Nous ne pensons qu'à vous rendre heureuse, Mademoiselle. Si quelqu'un osait se moquer de vous, je ne le lui pardonnerais pas. »

Entre ses larmes, Shigeko eut un sourire qui découvrit ses dents étincelantes et humides.

« Je vais me venger, tu sais.

— Comme il vous plaira.

— Je vais tuer quelqu'un.

— Comme il vous plaira. »

Dans l'assentiment complaisant de Katsu, il y avait un relent d'opportunisme attentif, comme celui d'un receleur d'organes à l'égard d'un criminel.

À part la famille, personne ne pouvait librement entrer par le jardin, sinon Keisuke Kikuchi. Non pas « pouvait entrer » du reste, mais « entrait ». Ce monsieur entre deux âges, gai et coquet, convaincu que tout le monde l'adorait, cherchait à être dans les bonnes grâces de tous, même de ceux qui – comme Shigeko – ne lui plaisaient pas. Pour preuve, il entrait dans le jardin. Personne n'osait l'en dissuader.

Il était dix heures du matin quand, ayant terminé son petit-déjeuner auquel elle avait à peine touché, Shigeko rectifiait le bouquet qui décorait la fenêtre de la chambre occidentale en saillie. L'homme qui descendit de la voiture garée juste à l'entrée s'apprêtait à aller dans le jardin, en passant sous cette fenêtre ouverte, quand il y aperçut Shigeko qu'il salua.

« Tiens, bonjour ! »

Il se découvrit, comme pour démontrer la jeunesse de ses cheveux ondoiyants qui brillaient dans la lumière d'automne.

« J'espère pouvoir compter sur votre présence ce soir. À tous deux.

— Je ne sais pas si Hisao sera rentré.

— Je lui ai fait parvenir hier un télégramme pour qu'il rentre tout de suite. Ne t'inquiète pas, il sera de retour à temps pour ce soir. Simplement, je suis passé pour m'assurer que tu pourrais venir.

— Entrez donc. »

... Keisuke avait longtemps occupé la position de fils spirituel du père de Shigeko. Dans le milieu des affaires, les deux hommes passaient pour être inséparables. Mais Keisuke ne comprenait rien aux relations humaines. Le seul sentiment d'amour dont il fut capable (même envers sa propre fille) n'était qu'euthanasique. Il s'était lancé dans un investissement irrationnel et quasi passionnel pour le soja, le minerai de fer et le porc de Mandchourie, pour se retrouver, au moment de la fin de la guerre, avec une quantité gigantesque d'actions des chemins de fer de Mandchourie, dont il rechignait à se débarrasser. À la fin, il se disait qu'un vieillard asthmatique et complètement décati, comme Genzô Kawasaki, mieux valait le laisser mourir : tel était son amour. En revanche, pour Shigeko, seule survivante de sa famille, il avait tout de même fait l'effort d'engager, dans la nouvelle société qu'il était en train de mettre sur pieds, son mari, qui s'était senti démuni après leur rapatriement et après la mort de son beau-père. En plus, Hisao plaisait à Keisuke. Ce jeune homme dynamique, agrémenté d'un parfum d'anarchie, qui, de lui-même, avait choisi d'affronter le vent du nord qui faisait rage en Mandchourie, s'était étrangement bien adapté au Tôkyô chaotique de l'après-guerre.

... Depuis quelques semaines, Keisuke était lassé du rôle paternel qui lui était échu, à cause d'un problème sentimental de sa fille Tsuneko. La veille à peine, il avait fait une escapade à Atami en compagnie d'une femme avec laquelle, depuis une dizaine d'années, il se permettait tout. Le matin précédent, il était allé chez Yonekura, le coiffeur du quartier

de Ginza, et il lui sembla que sa coupe si fraîche préservait, autour de ses oreilles, une réminiscence de sensualité, au point que l'attitude hautaine de Shigeko lui inspira une envie de fuite immédiate. Il contint un bâillement, ce qui fit briller des larmes sournoises dans ses yeux candides de jeune chien.

L'amour pour une fille unique qui a perdu sa mère peut, chez certains pères, enfler jusqu'à leur faire connaître les tortures de la jalousie, mais ce n'était nullement le cas de Keisuke. L'indépendance vaillante de sa fille l'amusait tout simplement. Cela le divertissait aussi de la voir célibataire à vingt-quatre ans – c'est-à-dire à tout juste un an de l'âge de Shigeko. Cela l'avait également réjoui de constater que des étudiants mobilisés pendant la guerre, nombreux plus que de raison, avaient fait leurs adieux dramatiques à Tsuneko. Et quand sa fille lui mentait effrontément, son ravissement atteignait presque à son comble. Sa quête égoïste était radicale : il lui suffisait de savoir que sa fille voyait un « bon père » en lui, ses employés un « bon patron », ses amis un « bon copain », et les gens en général « quelqu'un de vraiment bien » ; la certitude d'être aimé de tout le monde frappait de nullité tout problème sentimental et il lui était donc inutile d'aimer. Sa liaison avec cette femme, qui ne s'était pas plus rapprochée qu'éloignée de lui en dix ans, et sa bienveillance à l'égard de son nouvel employé, Hisao, n'étaient certainement rien d'autre que sa façon de les remercier de s'être contentés de le considérer comme « quelqu'un de bien » et de n'avoir jamais outrepassé cette limite. Au fond, sa répulsion sans raison envers Shigeko tenait peut-être à une raison inverse.

La société qu'il était en train de mettre sur pied était spécialisée dans la distribution du cinéma américain. C'était une grande entreprise dans laquelle le groupe S. d'Osaka avait une participation, mais il avait installé ses bureaux dans sa maison qui avait échappé aux bombardements, c'est-à-dire son propre bureau, la chambre de feu sa femme et une salle de séjour, mais on courait toujours le risque d'un réquisitionnement. Au départ, Hisao avait été engagé comme secrétaire, mais son expérience, qu'il avait acquise à Moukden, dans la Compagnie cinématographique japo-mandchoue, s'était révélée utile dans le travail : pour ce qui était, par exemple, de la tâche fastidieuse de demander une autorisation préfectorale afin d'ouvrir une salle en province, il s'en acquittait de ville en ville, à la place du patron. Et du reste, au bureau, où la famille de Keisuke se trouvait sous le même toit, il n'y avait aucune raison pour que cet homme qui avait pour surnom « Attaque éclair » restât sans rien faire, les bras croisés.

Il était trop habile, si bien qu'il n'obtenait jamais que les femmes, ce bagage lourd à porter. Pour avoir avec elles l'argent et la position sociale, il aurait fallu une maladresse subtile. Dans le cas de Shigeko également, il n'avait obtenu qu'elle.

Tsuneko n'avait pas un gramme de graisse, grâce au basket-ball qu'elle pratiquait régulièrement, et Hisao avait pu vérifier la blancheur de sa chair ferme et sa sveltesse d'alevin, un jour où, après avoir raccompagné un visiteur, il était rentré par la porte de service et avait aperçu ses cuisses, l'ayant surprise, en short, en train de jouer au tennis avec une amie sur leur court privé. Elle venait de rater une balle qu'elle alla ramasser dans un buisson. Tout en observant à la dérobée ses jambes blanches, tandis qu'elle s'agitait dans les hautes herbes, il s'adressa à son amie :

« Vous avez vos lacets défaits.

— Tiens, c'est vrai. »

La jeune fille, plutôt potelée et apparemment sympathique, glissa sa raquette sous un bras et s'agenouilla. Quand elle se releva, elle dut croire que cet homme qui était entré soudain par la porte de service était un ami de Tsuneko. Après l'avoir remercié, elle regarda tour à tour son visage et celui de Tsuneko qui revenait vers eux, et dit :

« Je voudrais boire de l'eau fraîche. Où pourrais-je en trouver ?

— Je vais vous en chercher. »

Hisao y alla aussitôt.

Lorsque Hisao revint avec un verre, apparemment les deux filles avaient eu le temps de jaser sur cet « homme revenu de Mandchourie » : l'amie de Tsuneko le reçut avec un air sérieux qui dissimulait son rire. Elle triturait un mouchoir dans sa mignonne petite main potelée. Elle proposa le fond de son verre à Tsuneko qui s'en abstint.

Hisao la remplaça sur le court pour jouer avec Tsuneko : cette dernière s'agitait mécaniquement comme si le cœur n'y était pas, mais elle renvoya chacune des balles avec une force qui étonna Hisao. Lorsque Hisao, qui avait déjà saisi comment s'y prendre avec Keisuke, apprit que les filles n'étaient jamais allées danser, il les emmena dans un établissement, sans omettre de prier Tsuneko de demander la permission de son père, mais Tsuneko restait toujours taciturne. Or, quand il l'eut raccompagnée en début de soirée et qu'il allait repartir, elle fit une légère moue, mais avec une expression dure dont on n'aurait su dire si c'était dédain ou coquetterie :

« La journée s'est écoulée, dit-elle ironiquement, sans que rien ne se passe. »

C'était là l'ironie de quelqu'un qui connaissait les circonstances dans lesquelles Hisao avait rencontré Shigeko. Il fit semblant de s'en étonner :

« Parce que quelque chose pouvait se passer ? C'est vraiment dommage.

— Quel manque de sincérité ! Je n'aime pas les hommes insincères. Je ferais bien de mettre en garde Shigeko.

— Je vais le faire moi aussi. »

Hisao était légèrement éméché. Il la quitta après lui avoir serré la main, mais il garda de ce contact glacial une douleur aiguë.

... Le problème sentimental de Tsuneko, qui préoccupait Keisuke depuis quelques semaines, était précisément sa relation avec Hisao, qui avait donc connu cette évolution. Cette fois il était vraiment interloqué, mais, en même temps, il trouvait la situation extrêmement drôle. Les procédés auxquels tout parent qui se respecte aurait recours lui parurent tous stupides.

« Vous savez, dit Keisuke à Hisao sur un ton familier dont il avait le secret, la bigamie est toujours un crime dans la nouvelle Constitution.

— Je suis désolé. »

Dans les yeux de Hisao, brillait une confiance inébranlable en Keisuke. Ce dernier se sentit flatté. Il avait encore des réserves d'indulgence, ce qui est typique d'un homme qui passe son temps à se persuader de ne pas en faire preuve. À vrai dire, perdre cet employé avec lequel il se sentait en phase – cet homme de confiance qui lui donnait l'impression d'être « quelqu'un de bien » – était une chose inconcevable. Et puis, il avait encore plus envie de se sentir « quelqu'un de bien ».

« Si vos sentiments pour Tsuneko sont sincères, dit Keisuke sans rien laisser paraître, pourquoi ne pas vous séparer de Shigeko ? »

Hisao sentit instinctivement que les paroles de Keisuke étaient dépourvues d'ironie, il se mit à raconter dans le détail à son « futur beau-père » qu'en effet Shigeko lui était devenue insupportable et qu'ils n'étaient plus mari et femme que sur le papier. Dès la première année qu'ils avaient passée à Moukden, il n'avait plus su comment combattre ses crises violentes de jalousie, aussi féroces que les griffes d'une lionne.

Si Keisuke s'était autant impliqué dans les problèmes sentimentaux de Tsuneko, c'est que, contrairement aux fois précédentes, elle s'en était ouverte à lui en réclamant son aide. Un soir, avant de se coucher, le père et la fille avaient écouté seuls la radio de l'armée d'occupation américaine, et, quand, leur émission préférée étant terminée, ils eurent éteint le poste, Tsuneko demanda soudain à son père s'il lui était arrivé de tomber amoureux de la femme d'un autre.

« Humm... » Ce n'était pas le sujet de l'amour qui pouvait le démonter. « Tomber amoureux au sens large, ça m'est arrivé très souvent. Mais au sens strict, deux fois. Tu les connais toutes les deux.

— Moi, c'est la première fois. »

Tsuneko rit nerveusement. Il était possible de comprendre que c'était la première fois qu'elle entendait son père parler de la chose. Il avait l'air plus endormi, tandis qu'il répondait :

« Je ne cache rien. C'est simplement parce que tu ne m'avais jamais interrogé.

— Mais non, je parlais de moi.

— Tu es lesbienne ?

— Pas du tout. »

Elle se mit à boire le whisky qu'elle lui avait demandé de lui servir.

« N'en bois pas trop. »

C'est ce qu'il avait pris l'habitude de lui dire car, quand il commençait à boire, Tsuneko avait tendance à l'accompagner sans pouvoir s'arrêter.

« Tu sais, je ne l'ai plus jamais vu boire.

— De qui tu parles ?

— C'est rare chez quelqu'un qui a vécu en Mandchourie.

— Shigeko ?

— Tu es méchant ! »

... Keisuke avait à peu près deviné la vérité. Mais il y allait de son honneur, s'il se montrait surpris en l'apprenant de la bouche de sa fille elle-même. Il fallait qu'il feignît d'avoir tout su d'avance. Cela dit, cette attitude revenait précisément à tout accepter.

« Pourquoi pas Hisao ? Mais il a femme et enfant.

— C'est pour cela que je t'en parle depuis tout à l'heure. Il est prêt à se séparer de Shigeko. Je suis disposée à élever l'enfant.

— C'est complètement fou. Ça devient intéressant. »

Ce soir-là ils discutèrent jusqu'à une heure avancée, mais il sembla à Keisuke que c'était sérieux. Tsuneko et Hisao en étaient déjà arrivés à une conclusion cynique et égoïste : la maison des Kikuchi allant être réquisitionnée, Keisuke achèterait à Hisao la maison des Kawasaki dont, tôt ou tard, ce dernier serait obligé de se débarrasser pour pouvoir payer les frais de succession ; une fois que Keisuke et Tsuneko s'y seraient installés, Hisao procéderait au divorce ; étant attaché à leur enfant, il en aurait la garde, ce qui soulagerait Shigeko et lui permettrait de se remarier ou d'aller dans la région dont son père était originaire. Keisuke s'appêtait à dire : « Est-ce que ça se passera aussi simplement ? Pour commencer, Hisao déteste-il Shigeko autant qu'il le prétend devant toi ? » mais il se retint. La question aurait été indigne de lui. Tout au plus, pouvait-il en sourire. Peu importe la façon dont évoluerait la passion de Tsuneko, il n'y aurait rien à redire tant qu'il pourrait acquérir la maison des Kawasaki. Malgré un tel raisonnement, il ne put s'empêcher d'être préoccupé, si bien qu'il fut plutôt déprimé durant ces quelques semaines où il fit venir tour à tour Tsuneko et Hisao pour sonder leurs véritables intentions. Leurs explications lui semblèrent légitimes, et quant au désespoir inévitable qui serait celui de Shigeko, Keisuke y était aussi indifférent que les deux autres.

« Qu'un amour sincère est puissant ! » s'exclama emphatiquement ce libéral sentimental qui avait reçu son éducation dans les années dix. « Je prie pour que vienne au plus vite le moment où votre amour pourra se montrer au grand jour. Il n'y a rien de plus immoral qu'une vie conjugale privée d'amour. Je me considère différent des autres pères. Vos problèmes, vous allez les résoudre vous-mêmes. Hisao, j'ai beaucoup d'estime pour votre courage et votre capacité d'agir. »

Hisao fut assez surpris, mais Tsuneko était habituée à ces sermons de son père. Keisuke savait, bien entendu, que l'amour de Hisao n'était pas dépourvu de spéculation sur l'avenir, mais puisque rien n'est plus vacillant qu'un amour sans calcul, il se trouvait au contraire rassuré sur ce point-là. Mais le problème de la maison était prioritaire, et maintenant qu'il avait signé un contrat avec Hisao, à l'insu de Shigeko, il ne restait plus qu'à faire entériner la décision par cette dernière : il comptait évoquer la question, au dîner intime à quatre auquel Shigeko était conviée, au cours d'une conversation légère.

Voilà pourquoi il fallait absolument que Shigeko fût présente au dîner ce soir.

En entrant dans la salle de séjour, Keisuke s'approcha du bouquet de chrysanthèmes que Shigeko venait d'arranger :

« C'est toi qui les as arrangés ? Tu as vraiment du talent. On a l'impression que les fleurs ont été abandonnées au hasard, mais en réalité, d'où qu'on les regarde, leur forme est parfaite. »

À vrai dire, Keisuke n'était en rien un homme de goût. Sa conception de la vie pouvait paraître occidentale : mais elle ne s'était nourrie que du cliquètement de la machine à écrire, du bruit sec d'un chèque qu'on arrache à son carnet, de son gros paquet de cartes de visite de relations, du bilan habilement équilibré des comptes de sa société. Il observait Shigeko avec un regard innocent de chiot. Elle était belle sans aucun doute. Mais c'était la beauté d'une femme dont la confiance en son apparence avait été anéantie par un homme, une beauté insaisissable, une beauté à laquelle plus rien ne s'appliquait. Les cernes noirs de ses yeux clamaient assez nettement sa terrible souffrance. Shigeko avait fini par avoir l'habitude déplaisante de voir les gens comme à travers des paupières mi-closes.

« Il y a sept ans que je n'avais pas vu de chrysanthèmes japonais.

— Ah... oui. »

Keisuke avait la tête ailleurs. Le malheur de Shigeko l'avait rendu couard. Il avait la sensation que le malheur d'autrui était contagieux. Il se levait déjà à demi pour partir :

« Alors, tu viendras ce soir à coup sûr ?

— Oui. Je voudrais apporter de l'alcool. Venez avec moi dans la cave, vous choisirez la bouteille. »

La collection d'alcools occidentaux de Genzô Kawasaki était célèbre. Comme il n'y avait fait goûter que ses amis les plus proches, elle était entourée d'une rumeur mystérieuse.

« Merci. Il faut dire que j'ai vidé tout mon stock avant les bombardements... Si j'avais su, je l'aurais gardé. »

Là-dessus, Keisuke sembla penser à quelque chose.

« Oui. J'accepterais volontiers ta proposition. Mais la cuisine ne mérite vraiment pas qu'on ouvre une bouteille. L'autre jour, tu m'as servi du Johnny Walker, n'est-ce pas ? Cette bouteille entamée fera l'affaire. Il doit en rester la moitié.

— Oui, elle est restée en l'état. Personne n'y a touché.

— Alors, ce sera parfait. Tu n'auras qu'à me l'apporter, s'il te plaît. »

Avec cette morne conversation, Keisuke manqua de nouveau l'occasion de s'en aller.

Un coup de klaxon et l'insulte qui suivit les firent sursauter. Comme un écolier à la fin d'un cours qui l'a ennuyé, il alla voir par la fenêtre. Il aperçut des enfants qui se précipitaient vers le portail, en exposant dans leur course la plante noire de leurs pieds. Le chauffeur de Keisuke sortit le buste de sa voiture garée sous le porche et se saisit d'un de

ces enfants pouilleux. Ce dernier riait en gigotant, et le chauffeur aussi riait en regardant son maître.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Le chauffeur s'était endormi sans s'en rendre compte et les enfants lui avaient joué un tour en klaxonnant. Le chauffeur répondit qu'il avait attrapé l'enfant qui semblait être le meneur.

« Amène-le ici. »

On voyait, même de loin, que les traits de l'enfant s'étaient durcis.

Shigeko s'apprêtait à se lever quand Keisuke, avec un air affairé et un regard rieur, alla prendre un biscuit sur la table avant de retourner à la fenêtre.

« Tiens, dit-il à l'enfant en montrant du doigt Shigeko. Madame te donne une récompense. Elle te récompense pour avoir réveillé le chauffeur endormi. »

Donnant ainsi, sur un coup de tête, le beau rôle à Shigeko, il tendit le bras par la fenêtre au maximum, tout en veillant à ne pas salir la manche de son vêtement neuf de demi-saison, et laissa tomber le biscuit. Mais l'enfant ne comprit pas du tout l'humour des adultes. Il lança un regard hébété vers ce monsieur d'un certain âge. Shigeko eut le cœur brisé devant cette scène pathétique.

Le meneur des petits recouvra tout de même un sourire d'adulte, esquissa une courbette branlante, puis se mit à grignoter sur place le biscuit par petits bouts, pensant probablement que c'était conforme à la bienséance. Le chauffeur le taquina : « Tu m'as joué un mauvais tour et tu y as gagné quelque chose ; tu dois m'en donner la moitié. » Pendant ce temps, deux ou trois enfants qui semblaient s'être tapis dans le buisson de devant pour guetter s'attroupèrent sous la fenêtre. Ils étaient tous affreusement sales. Le visage des enfants qui s'approchaient pas à pas était aussi impassible que raide, au point d'en être effrayant : on n'y reconnaissait nullement ce sourire gêné qu'un enfant d'autrefois aurait affiché. Ils marchaient en silence, comme des chats, pieds nus sur les graviers ronds.

Cette tristesse indicible de leurs traits, Keisuke ne la comprenait ni ne la sentait. La seule chose qui l'intéressait était d'acquérir une popularité auprès de ces nombreux visiteurs souillés pour lesquels il n'éprouvait pas le moindre amour. Il alla chercher à toute vitesse le plateau de biscuits.

« Allons, tendez la main. Un biscuit par tête. Mais quelles mains dégoûtantes ! On se demande si ce sont des pieds ou des mains. Si on les lave, on verra peut-être que ce sont des pieds. »

Il n'oubliait pas de lancer des regards charmeurs en direction de Shigeko.

« Voilà, c'est tout. Remerciez maintenant Madame. C'est elle qui vous a donné ses précieux biscuits. »

Les enfants partis, Keisuke se rassit d'un air satisfait.

« Les enfants sont vraiment adorables. »

Il mentait. Il avait falsifié sa pensée, voulant dire en réalité :

« *Au fond, ne trouves-tu pas que je suis adorable ?* »

... Cette falsification, si infime fut-elle, mit Shigeko hors d'elle. Si ces mots avaient été adressés à son enfant à elle, elle n'aurait pas été en proie à une telle fureur. Mais, dans ce cas, cette bonté veule et éhontée s'était appliquée à quelque chose qui n'avait rien à voir avec Shigeko, et pour cette raison, cet homme s'était révélé en un instant sans écran : du coup, Shigeko avait été obligée de voir, sous sa forme la plus nue, et avec horreur, le mépris que Keisuke éprouvait à son égard, dans toute son étendue muette. Et il fut surpris qu'elle lui rétorquât avec haine.

« Je ne les trouve absolument pas adorables. Ça me déprime, quand je pense que je dois voir ce genre d'enfants même en métropole. J'espérais voir des enfants dignes de ce nom à mon retour. »

Keisuke battit alors en retraite.

« C'est une grave conséquence de la guerre. Mais ce qui est drôle, c'est que les enfants révèlent leur vrai visage à ceux qui les aiment. »

Cela ne fit que redoubler la rage de Shigeko.

« Non, ils ont la mentalité des mendiants. Des adultes sans scrupules en ont fait des gueux.

— C'est possible, mais...

— Où qu'ils aillent, les adultes ne cherchent que les applaudissements. Les enfants le savent : n'ont-ils pas été dressés à applaudir pour faire plaisir aux adultes ?

— Enfin..., fit Keisuke en restant hébété un instant. Tu as des idées bien tordues. »

Il lui fallut du temps pour comprendre que ces mots de Shigeko avaient touché l'endroit le plus sensible. Tout comme un blessé commence à souffrir avec retard.

Bien qu'il fût accablé d'un accès de sensiblerie en constatant que son élan de bonté pure avait été trahi, Keisuke ne négligea pas d'affiner sa contre-attaque.

« Le débat commence à se corser. Tu m'as vaincu... Je déclare forfait. »

Ses yeux s'étaient chargés de tristesse comme pour appeler la compassion. Cela ne pouvait qu'attendrir le cœur de Shigeko et elle s'en sentirait désolée. Mieux valait attendre ce moment pour l'attaquer plus efficacement en la prenant au dépourvu. Mais Shigeko restait toujours insondable. Keisuke finit par oublier sa réserve habituelle.

« Shigeko, avec toi, je me sens complètement futile. Pourtant je me vante d'être un père très compréhensif. Je tolère les amours de ma fille, même celles que des parents moyens ne toléreraient pas. C'est parce que je place une confiance absolue en ma fille. Par exemple (Keisuke s'agitait avec gêne sur sa chaise), j'ai deviné que le voyage de ma fille avait la même destination que le voyage d'affaires de Hisao. Mais, en tant que père, je n'ai

rien à reprocher ni à ma fille ni à ton mari. »

Il scruta le visage de Shigeko, comme pour mesurer l'effet de ses paroles.

« Car je place une confiance absolue en ma fille.

— Pourquoi son voyage... »

Elle pensait se montrer ironique, mais sa voix tremblait trop pour le lui permettre.

« ... devrait-il avoir la même destination que celui de mon mari ? N'est-il pas honteux de seulement l'imaginer ?

— Mais j'ai vu de mes propres yeux le télégramme que Tsuneko avait chargé la bonne d'envoyer à l'hôtel de Hisao.

— Je ne le crois pas !

— Mais ne rien vouloir croire, ce n'est pas ça, l'amour. Admettre le désintérêt de son mari conduit parfois à douter de son propre amour. En ce monde, croire seulement en l'amour est un doux rêve. Passe encore s'il s'agit d'un amour réciproque, mais si l'un n'est pas aimé par l'autre... »

Shigeko gardait la tête baissée. On aurait dit qu'elle s'était assoupie. Alors, curieusement, Keisuke eut la pulsion soudaine de susciter de la pitié chez cette femme qu'il venait de blesser autant qu'il l'avait souhaité.

« Je n'ai pas eu de naissance un cœur cruel, dit cet homme solitaire, en larmes. La tristesse que mon cœur éprouve en ce moment même a plusieurs fois failli me déstabiliser. »

Shigeko se leva. Elle se couvrait totalement le visage de ses deux mains. Elle sortit de la pièce. La porte se referma. Ses sanglots longs et sinistres s'éloignèrent.

Keisuke s'approcha de la fenêtre, pour appeler son chauffeur d'une voix claire et timbrée.

« Je m'en vais ! »

Puis, dans la somptueuse lumière du matin qui entrait par la fenêtre, il fit sauter, d'une chiquenaude, un petit fil sur sa manche. Le fil dansa pendant un moment comme un animal minuscule dans un halo doré et brillant.

Lorsque trois coups de sonnette retentirent à l'entrée, à l'approche de midi, Katsu dut abandonner son passage favori dans *La vaillance et le charme* de Kôroku Satô, passage dont elle ne se lassait jamais – *Surprise, Yasuê accourut pour le retenir par la manche. « Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle affolée. – Lâche-moi, fit-il, je vais massacrer Yumihiko ! – Ne vous laissez pas piquer au vif ainsi. Attendez un instant, je vous en prie. » Tandis qu'il la repoussait violemment, elle mit toute sa force à... –*, et elle se leva vigoureusement, puis hésita. En un tel moment, le comportement de Katsu était pareil à celui qu'elle avait autrefois, quand, lors des garden-parties organisées sur la pelouse, ou, sans aller jusque-là, à l'occasion de dîners pour plus de dix invités, elle dirigeait cuisiniers, bonnes et servantes, veillant à ne pas laisser refroidir la soupe ni fondre la glace. Alors, même les extras qui les aidaient semblaient bomber le torse, d'un air empli de morgue, qui clamait : « Je suis très occupé », et, tout essoufflés, se bousculaient dans le couloir avant de se répéter de bons mots, imitant aussitôt dans la cuisine le tic bizarre d'un invité pour en rire, quitte à casser une petite assiette de valeur, et menant toute cette agitation dans une sorte d'atmosphère somnambulique. Depuis ces brillantes soirées de banquets, elle n'avait guère changé quand, dans un souci de compassion pour un incident familial, elle déployait tous ses talents de stratège, ne fût-ce qu'en entendant retentir une sonnerie. Dans les deux cas, elle réagissait avec ce visage presque outrageusement sérieux propre aux âmes compatissantes.

La sonnerie de la porte d'entrée avait un son légèrement plus doux et mélancolique que celle du portail du jardin. Trois coups annonçaient Hisao. Quelque temps auparavant, Shigeko avait demandé à Katsu de rester à la maison toute la journée. Cette dernière avait même cédé à Yokoi les cinq heures de repos qui lui permettaient de rester à l'école maternelle après qu'il avait accompagné Chikao, et elle avait accepté d'accueillir, pendant ce temps, les visiteurs, ce qui aurait été la tâche normale de l'intendant. Elle n'avait aucune hésitation pour se précipiter vers le vestibule et accueillir Hisao à son retour, mais, en revanche, elle s'inquiétait de savoir quel déjeuner préparer pour le maître de maison, soudain revenu : elle-même avait déjeuné à onze heures et demie et n'avait pas à cuisiner pour Shigeko qui ne se sentait pas bien. Le retour inopiné de Hisao, en présence de Shigeko qui avait éclaté en sanglots inexplicables après la visite de Keisuke Kikuchi, avait, en effet, suscité en elle divers sujets d'inquiétude.

Comme il ne voyait encore personne venir l'accueillir, Hisao regardait à l'intérieur de la maison par la fenêtre en treillis, d'un côté de l'entrée. La vieille servante l'aperçut, le dos tourné à un buisson lumineux, les épaules secouées d'un rire joyeux et ses dents d'or brillant dans son sourire.

« Bonjour... Merci bien... »

Katsu n'avait pas encore ouvert la porte ajourée que Hisao s'empressait de lui adresser ces mots de remerciement.

« Monsieur a fait bon voyage ? »

— Oui. Merci de vous être occupée de la maison pendant mon absence. »

Quoiqu'elle se sentît l'alliée de Shigeko, un tel déploiement de gratitude l'embarrassa et elle chercha presque à lui arracher des mains le sac de voyage.

« Non, ça ira. Je n'ai pas encore l'âge de vous laisser porter mon bagage. J'espère que Chikao va bien. Il va toujours bien à l'école ? Ah, avec Yokoi ? (Tout en parlant, il s'apprêtait à monter l'escalier.) Je meurs de faim. Le train était si bondé que je ne pouvais ni faire un geste ni fumer : j'ai fait tout le voyage debout à partir de S. Prévenez-moi dès que le repas sera prêt. Je serai dans mon bureau. »

... Quand le repas fut terminé et que Katsu se fut retirée, Hisao entendit Shigeko approcher par la galerie extérieure. Il supportait mal que sa femme apparût de cette manière, indépendamment du fait qu'elle l'aimât ou non. Elle qui était censée le haïr apparaissait ainsi soudain devant lui comme une geisha qu'on avait sollicitée. Il ne quitta pas des yeux le journal qu'il avait déplié devant lui, sur le sol de la véranda.

« Tu es rentré bien brusquement.

— Oui, le patron m'a envoyé un télégramme. »

Ils s'observèrent, telles deux femmes qui viennent de se rencontrer par hasard. Comme Hisao avait une affaire urgente avec Keisuke, il s'était rendu directement au bureau, mais il ne l'y avait pas trouvé et avait pu le rejoindre dans une société de distribution de films étrangers. C'est là qu'il avait appris l'embrouillamini qui venait de se produire entre Shigeko et Keisuke, mais ce dernier n'avait fait aucune allusion à ce qu'il avait dit de la liaison de sa fille avec Hisao, si bien que, à présent, Hisao ne voyait dans le maquillage soigné de sa femme qu'une insistante coquetterie. Il ignorait que ce maquillage était une façon de jeter un maléfice.

Les yeux de Shigeko avaient tissé un filet effrayant. Ils étaient prêts à capter le moindre indice trahissant l'homme qui venait de quitter une femme, quelque chose comme une douceur langoureuse, comme une braise, comme un sentiment fiévreux. Mais il était impossible que la fatigue chaotique de son voyage en train n'eût pas estompé ces impressions subtiles.

Hisao était le genre d'homme à devenir terriblement maladroit dès que ses passions ne s'exerçaient plus d'une façon ou d'une autre. Plus il se montrait froid à l'égard de Shigeko, plus elle se laissait attendrir par sa gaucherie qui ressortait alors. C'était un amour tragique et marqué de contradictions. Si une femme qu'il avait séduite avec un art consommé, mais pour laquelle son amour s'était refroidi, eût été témoin de l'habileté avec laquelle il avait laissé pourrir la situation, elle en aurait éprouvé une telle désillusion que la séparation n'en aurait été que plus aisée. Mais la maladresse inattendue l'empêchant de surmonter les obstacles qui accompagnaient le refroidissement de ses sentiments réveillait en elle un autre type d'amour, celui-là maternel, qui rendait la séparation encore plus difficile. Le cas de Shigeko était proche de ce schéma. Et les pièges déraisonnables de l'amour ne pouvaient que provoquer une blessure encore plus grave et une mort douloureuse.

« M. Kikuchi est venu tout à l'heure.

— Je l'ai vu. Tu l'as mis de mauvaise humeur. Il paraît que tu as dit des choses déplaisantes. Ça m'ennuie que tu agisses ainsi. »

Il sembla à Shigeko que, si Keisuke était allé jusqu'à ce reproche, il aurait *a fortiori* avoué qu'il avait commis l'erreur d'évoquer la liaison de sa fille devant l'épouse de son amant. Si donc Hisao disait tout cela, c'était ou bien par forfanterie pour cacher son embarras, ou bien pour prendre les devants.

« Pourquoi cela t'ennuie-t-il ?

— Parce qu'il mérite des égards.

— C'est ton futur beau-père évidemment !

— Que racontes-tu ? »

Shigeko posa ses beaux yeux sombres sur son mari. Elle s'était, par obstination, imposé la règle de dissimuler ses larmes à un mari qu'elle avait cessé d'aimer, mais ne put s'y tenir. Peut-être que la maladresse avec laquelle il feignait l'ignorance avait réveillé ce tragique amour-là et l'avait autorisée à verser des larmes.

« M. Kikuchi m'a humiliée d'une façon qui aurait fait perdre toute force de se relever à la plus courageuse des femmes. Il m'a dit, dans le seul but de me blesser, que Tsuneko et toi vous vous aimiez et que vous étiez partis en voyage. Tu affirmais que l'homme, en dehors de chez lui, se battait avec une épée : beau combat, en effet ! Moi, je trouve qu'il vaut mieux combattre trois fois qu'accoucher une seule fois. »

Hisao était opiniâtre : les larmes d'une femme qui n'aime pas n'avaient pas la force de l'émouvoir. Il sentait simplement que ses épaules étaient libérées de leur fardeau, maintenant que Keisuke avait révélé à Shigeko par mégarde sa liaison avec Tsuneko. Il ne chercha même pas à le nier pour la forme, comme on était en droit de l'attendre d'un mari. Il ne se rendait pas compte que la paresse complète qui l'empêchait de protester risquait de passer aux yeux d'une femme pour une sorte d'excessives privautés.

« Je ne sais pas ce qu'a raconté mon patron, mais si je ménage ses sentiments, ce n'est pas pour ça, mais à cause de cette maison. Tu sais très bien que la maison de M. Kikuchi va être réquisitionnée. La nôtre, il faudra de toute façon s'en débarrasser, terrain compris, pour pouvoir payer les frais de succession. Il n'y aura pas de meilleur acquéreur que lui.

— C'est ma maison. Jamais je ne la lui vendrai. Il est vrai que si nous la vendons, nous serons bien obligés de quitter les lieux. Si l'acquéreur est un inconnu, nous partirons tous ensemble. Mais si c'est M. Kikuchi, il n'est déjà que trop évident que moi seule serai mise à la porte comme une va-nu-pieds. Et, toi, tu vas rester dans cette maison, n'est-ce pas ?

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Shigeko ?

— Non, je ne la vendrai pas... ah ! fit-elle en fixant le visage de Hisao, avant de reculer légèrement. Ce visage-là, je comprends. Tu l'as déjà vendue !... sans me consulter... la maison de papa ! »

La jalousie démultiplie la perspicacité. Hisao se sentit désemparé. Il avait déjà connu une première fois cet instant abominable.

... Digne d'être la fille de Genzô Kawasaki, qu'on appelait, dans la force de l'âge, le « nouveau soleil du milieu des affaires », cette fille adorée du soleil possédait une lumière capable de s'infiltrer dans les moindres interstices du cœur et une chaleur intense capable de dessécher les plantes. C'était surtout à Moukden, juste après la guerre, que Hisao avait connu cet instant abominable où une flamme léonine avait traversé les prunelles de Shigeko. C'était un secret que lui seul, en dehors d'elle, connaissait. À part les quelques mois qui avaient suivi leur mariage, cela avait été leur période de plus grande intimité. À Moukden après la guerre, où l'ambiance les attirait corps contre corps, se confondant avec un désir désespéré de survie, même Hisao n'avait plus la possibilité d'être volage. Dès la fin de la guerre, ils avaient commencé à vendre leurs affaires pour vivre et ils allaient travailler ensemble dans un magasin de produits occidentaux tenu par un Chinois dans l'une des artères commerçantes de la ville, mais les soins amoureux de Shigeko avaient enrichi cette existence. Le soir venu, quand ils rentraient au foyer, épuisés par ce travail commun, au moment où Shigeko se changeait près de la cheminée, il était arrivé à son mari de laisser la marque de ses jeunes dents sur la chair lisse des épaules rondes que la combinaison dénudait.

Un matin, Hisao l'accompagna dans le logement de son frère qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps. Il y avait un attroupement à l'entrée et une bonne, Russe blanche, debout sur le seuil, racontait l'incident dans un japonais étrange. Elle disait que le frère de Shigeko avait été enlevé par l'armée soviétique à la première heure : son statut confidentiel de lieutenant des Services secrets ayant été découvert. Puisque tous les documents sur les secrets militaires avaient dû être brûlés à la fin de la guerre, c'était forcément la délation d'un Japonais qui était au courant de ce fait. À l'époque la délation était fréquente et les japonais se soupçonnaient mutuellement.

Shigeko se contenta d'opposer une mine sombre de circonstance, en accord avec les murmures inquiets des badauds. Les moindres objets présentant un intérêt avaient été pris et la visite fut terminée quand ils eurent fait un tour dans la pièce vide de son frère. Ils ne trouvèrent aucun message de sa part.

Mais pendant qu'ils descendaient, en direction de la ville, l'escalier de pierre où la neige avait été déblayée sommairement, Shigeko avait la tête baissée, et Hisao comprit que c'était pour dissimuler un sourire satisfait qu'il devinait sur ses lèvres.

« Qu'y a-t-il de si drôle ? »

Elle leva la tête et, en effet, avait un sourire serein. Mais Hisao vit dans ses yeux palpiter un éclat noir.

« On dirait qu'il y a quelque chose.

— C'est moi qui l'ai dénoncé.

— Toi ! » s'écria-t-il. Mais il ne douta pas. S'il ne croyait pas ce fait en apparence invraisemblable, alors le frisson qui le parcourut quand il perçut l'éclat des yeux de Shigeko pouvait, lui aussi, être faux. Il crut tout, comme quelqu'un qui assiste à un accident de voiture en plein jour.

« Bien sûr... Tu en es capable.

— Ne t'inquiète pas : mon frère ne reviendra plus. Aujourd'hui ou demain, il sera conduit dans un terrain vague discret, et un peu plus tard les riverains entendront un bruit qu'ils prendront pour un exercice de tir. Nous n'aurons plus à voir ses yeux de merlan frit. On va se régaler en son honneur ce soir tous les deux. Après le travail, on fera les courses au marché, d'accord ? »

Le frère de Shigeko haïssait Hisao. Il s'était montré extrêmement méprisant quand ils s'étaient mariés. Après la guerre, le couple avait rétabli avec lui une relation du moins pour la forme, mais il n'avait pas cessé de laisser percer une grossière ironie dans son attitude taciturne et revêche, morgue fréquente chez les militaires. Il disait : « Ce sera amusant, une fois qu'on sera de retour à la métropole. » Il comptait mettre à la porte Hisao, une fois rentré, et remarier Shigeko à un vieux riche lubrique, pour la punir d'avoir épousé un homme d'origine douteuse. Ils étaient, pourtant, authentiquement frère et sœur, nés de mêmes parents. La haine mutuelle que se vouent un frère et une sœur, comme cela se produit souvent, naît du lien du sang lui-même et c'est précisément vers ce lien qu'elle se retourne.

... En cet instant, Hisao goûta de nouveau cette chose horrible qu'il avait décelée autrefois dans son sourire serein et le sombre éclat de son regard. Faute de mieux, il s'abandonna à une remémoration mécanique, comme toujours, en espérant qu'en parlant il atteindrait à la vérité de son cœur.

« Malheureusement, je n'ai pas aimé une seule femme. Il m'est arrivé de ressentir le besoin d'aimer. Mais pas une seule fois, je n'ai ressenti le droit d'aimer. À dire la vérité, toutes les femmes que j'ai rencontrées m'ont rappelé ce devoir d'aimer. Toi aussi. Mais, toi non plus, tu ne m'as pas rappelé le droit d'aimer.

— Quelles inepties !

— J'admets t'avoir trompée. Mais on peut dire que cette trahison ne m'a jamais fait éprouver la saveur de l'adultère. Les amours ne m'ont jamais rien enseigné que le plaisir moral et mesquin d'avoir "accompli un devoir". Si ce n'était que cela, mieux valait connaître le plaisir d'un hypocrite. Je ne suis capable que de bonnes actions médiocres et insipides. Il est tout à fait déplacé de ta part d'être jalouse de moi.

— Je n'ai pas la moindre envie d'entendre de telles échappatoires. On a déjà dépassé la question de savoir si on aime ou pas. Maintenant ce n'est plus qu'une question négligeable.

— Tu mens ! »

Sans s'en apercevoir, Hisao s'était assis dans un coin de la véranda et s'amusait du contact de ses pieds avec les socques. Et là-dessus, il alla dans le jardin, avec l'ombre d'un sourire affranchi, comme un jeune garçon sûr de son fait. Dans ce coin du jardin, on n'avait pas cultivé la terre, et la mousse, brûlée par la lumière d'été, s'était détachée et avait roussi. En levant les yeux vers le faîte des arbres qui retentissaient de chants d'oiseaux et où s'enchevêtraient des fils impalpables de lumière, il s'écria :

« Quel beau temps ! » Ni les ennuis du foyer, ni les soucis du bureau, ni le souvenir pénible du rapatriement ne parvenaient à jeter une ombre sur ses pensées lumineuses, détendues et insouciantes qui dominaient déjà toute une part de son esprit. Le désir juvénile du statut social, de la célébrité ou de l'argent ne prenait pas un aspect agressif, comme chez les jeunes gens de la métropole, mais donnait lieu à une poésie du monde symbolique, comme au paradis des idiots où les gens procèdent à un habile partage du temps entre les travaux sérieux et le divertissement stupide qui permet de se goinfrer et de rire toute la journée. Chez lui, il n'y avait ni idéologie ni philosophie alambiquée, mais l'angoisse profonde dans laquelle se trouvait Shigeko paraissait à ses yeux dépourvue de valeur et, en tout cas, à supposer qu'il en fût responsable, voilà qui exigeait d'autres circonstances pour en débattre. Elle prétendait ne pas pouvoir dormir. Mais, puisqu'elle était en vie, elle devait avoir dormi quelques heures. Elle prétendait ne plus pouvoir boire d'eau. Mais, on ne vit pas sans boire. Étant donné que les femmes n'avaient pas suscité en lui le droit d'aimer, elles ne devaient pas lui attribuer, à cor et à cri, toute la faute de ne pas les aimer, quand elles ne l'étaient plus. Il lui semblait que Shigeko oubliait de *vivre*, du moins de la façon dont il l'entendait.

« Vu d'ici », dit Shigeko, sur la véranda, comme un enfant qui retient sa mère sur le point de sortir de la chambre où elle le croit endormi, « tu ressembles étonnamment à mon frère.

— C'est normal, répondit-il en arrachant sans égard une fleur de lespedeza pour la rejeter aussitôt. Je porte un vêtement de ton frère. Eh bien, vue d'ici, toi, tu ressembles à une lionne en cage. Avec l'effet de la lumière, tes cheveux ressemblent à une crinière. »

Sans répondre, Shigeko, d'un geste soudain et léger, leva sa main blanche pour lui faire signe d'approcher.

« Viens donc, j'ai quelque chose à te dire.

— Que me donneras-tu pour ma peine ? demanda-t-il sarcastiquement comme un jeune homme qu'une femme mûre voudrait apprivoiser.

— Quelque chose de bien. »

Elle se leva pour aller chercher une poire.

Hisao avait déjà expérimenté plusieurs fois ces façons primesautières d'une femme résolue. En s'approchant d'elle, il se demanda si le besoin d'en finir avec tout cela viendrait assez rapidement maintenant.

« Eh bien..., je n'ai qu'une question et je serai comblée d'entendre la réponse. »

Elle se pencha, exagérément pour peler une poire, mais seule sa voix était douce et haut placée.

« Je me satisferai d'un oui ou d'un non. Si j'entends la réponse, je ne t'importunerai pas davantage. Je t'en prie, dis-moi la vérité.

— Je te promets, mais donne-moi vite la poire.

— Eh bien... hier soir, à l'hôtel de S., te trouvais-tu avec Tsuneko ?

— Tu seras satisfaite si je te dis oui. Si je te dis cela, tes problèmes seront-ils résolus ? Ah, c'est ça la vie conjugale ! (Il prit un malin plaisir à grimacer.) L'important pour toi, n'est-ce pas ? devrait être de savoir si j'aime ou non Tsuneko. En comparaison, qu'est-ce que le fait de passer une nuit ensemble à l'hôtel ?

— Il ne s'agit pas d'amour, mais pour une femme les faits sont plus importants.

— Parfait, je te répondrai quand tu m'auras donné la poire. »

Il prit un gros morceau de poire, qui gonfla ses joues, en déformant excessivement son expression. Puis il fixa éhontément le visage de sa femme, tandis que des gouttes tombaient dans son assiette. Pour sa part, Shigeko, avec le geste pesant de quelqu'un qui est conscient d'être vu, posa le couteau en inoxydable brillant et humide d'un jus à demi transparent, rangea le mouchoir avec lequel elle s'était essuyé les mains, ajusta son col du bout des doigts, sans savoir pourquoi. Comme si un frisson l'avait soudain parcourue.

Hisao, après s'être essuyé la bouche avec un mouchoir, se pencha en avant, comme un enfant voulant parler trop vite.

« Oui, j'ai passé une nuit avec Tsuneko. »

Hisao sentit que quelque chose s'effondrait quand Shigeko lança vers lui un regard perçant. Elle marmonna à voix basse. Elle appuya le bras droit contre le sol de la véranda dans une position si malcommode qu'elle semblait souffrir et ne bougea plus. Le temps qui s'écoula alors parut même à Hisao insupportable et aussi pesant que le choc de blocs de glace qui dérivent lentement.

« Merci, tes mots ont ranimé en moi la force de vivre. Cette fois-ci, j'ai acquis une force qui me permettra de résister à tout... »

— Oui. Il faut absolument que tu sois solide. C'est exactement ce que je désire. »

Ces propos cyniques que Hisao s'était hâté de prononcer sans regarder le visage de Shigeko, c'était plutôt elle qui y prêtait attention en se demandant s'il n'avait pas perdu la raison. De même qu'il avait peur d'avoir la disponibilité d'esprit qui lui aurait permis de la consoler, de même il se démenait, de toutes ses forces, pour empêcher son cœur d'être affecté par l'aspect tragique de la scène qui se déroulait devant lui.

« En tout cas, ce soir, on va s'amuser comme des fous chez les Kikuchi. Je ne vais pas tarder à devoir repartir. On ira chez les Kikuchi chacun de son côté. »

Lorsque, vers deux heures, il se prépara à sortir, Shigeko l'accompagna à l'entrée, d'un air radieux, tenant par la main Chikao qui était rentré de l'école maternelle où il avait déjà déjeuné. Si le commandant Aigeus était, en principe, l'invité de Shigeko, le maître de maison Hisao aurait dû normalement être là pour l'accueillir, or il ne pouvait absolument pas se permettre de modifier son emploi du temps, car il se rendait à l'Agence civile de l'information et de l'Éducation : il revenait donc à Shigeko de s'en charger seule.

À son habitude, Hisao entraîna son fils jusqu'au portail. « Chikachan, tu aimes l'école ?

— Oui, c'est mieux que la maison. »

Hisao perçut une hostilité invisible et lâcha la main de l'enfant.

Il était juste trois heures de l'après-midi, heure où la lumière gagne en transparence et le contour des objets en douceur, quand l'Oldsmobile bordeaux, modèle de l'année 1946, entra, glissant sur les graviers ronds en produisant un bruit d'averse. Le commandant Aigeus était un Américain d'origine irlandaise : c'était le fils d'un honnête enseignant chez qui, par l'intermédiaire d'une connaissance commune, la mère de Shigeko avait logé lors de ses études à l'étranger. Aigeus, alors âgé de sept ans, s'était beaucoup attaché à cette pensionnaire venue d'Orient, au point que, lorsqu'elle avait dû repartir pour le Japon, « il s'était agrippé à ses jupes et avait versé des larmes grosses comme des bonbons » d'après les souvenirs que l'intéressée devait rapporter à maintes reprises : cela l'avait tant attendrie qu'elle avait même envisagé de renoncer à son départ. Elle avait toujours dit que l'enfant avait des cheveux ondoyants, mais aussi noirs que ceux d'un Japonais, et sa fille avait pu le vérifier quand, peu de temps après la mort de son père, il était venu les voir au Japon. Il avait récemment invité Shigeko et son mari à prendre le thé et, comme elle avait appris que le commandant manifestait un intérêt profond pour la cérémonie japonaise du thé, elle avait pensé, pour l'en remercier, à l'inviter au pavillon du thé de chez Kawasaki. C'était précisément ce jour-là. La veille déjà, elle avait été prévenue qu'il viendrait seul car sa femme était enrhumée.

Le pavillon de thé, qui se trouvait dans un coin du jardin, avait été bâti comme une réplique exacte du célèbre pavillon de thé Fushin-an de la famille Omotesenké de Kyôto, auprès de laquelle Genzô Kawasaki, dans ses dernières années, s'était formé. Elle avait craint que le lieu de la cérémonie ne fût trop exigü pour la stature du commandant Aigeus, et, en effet, après s'être faufilé difficilement par la petite entrée, il semblait se sentir à l'étroit à l'intérieur du pavillon. Sur l'insistance de Shigeko, il finit par allonger les jambes et se tapota les mollets d'une main, où brillait une grosse bague dorée :

« Malheureusement si mon cœur comprend la cérémonie du thé, mes jambes ne la comprennent pas...

— S'il y a compréhension du cœur, le but de la voie du thé est atteint. »

Avec l'anglais de Shigeko, la conversation risquait de devenir laconique.

Mais après l'avoir rencontré deux ou trois fois, Shigeko avait compris que ses dispositions généreuses et libres incarnaient exactement l'esprit de la voie du thé. Tout américain qu'il était, il était doté d'une personnalité profonde et nuancée, digne d'un Celte, et sa femme était tout aussi calme et noble : son maquillage n'avait rien de voyant et son état d'esprit discret se manifestait en douceur.

Quand Shigeko eut reposé la louche et qu'elle en eut fini avec les gestes préliminaires, elle s'enquit de la santé de la femme d'Aigeus, non sans avoir, auparavant, pris quelques précautions oratoires, car il n'était pas de mise, dans une cérémonie de thé, d'aborder ce genre de sujet, mais, disait-elle, elle préférait converser librement avec lui, ce jour-là.

« Depuis que nous sommes au Japon, elle va très bien. Ce rhume est une véritable exception. C'est comme un passage de typhon. »

Le commandant Aigeus se montrait spirituel, mais ses yeux, châtons, colorés par la lumière pénétrante qui venait de la fenêtre, manifestaient une certaine mélancolie.

« Mais, poursuivait-il, il est triste que ma femme n'arrive pas à être enceinte. Je l'ai fait venir au Japon dans l'espoir que le changement de lieu et de climat pourrait influencer sur sa constitution et faciliter une grossesse. Pour commencer, le Japon a un taux de natalité élevé. »

Il semblait sérieux.

« Vous vous sentez mal ? » demanda-t-il, en posant ses doux yeux sur elle.

C'était un regard enveloppant, qui étendait sa lumière généreuse. Aussi vaste qu'une plaine baignée de soleil.

« Je crois que votre visage est chargé d'une grande tristesse.

— Écoutez-moi, monsieur Aigeus, dit-elle d'une voix grinçante et sur un ton de confession, sinueux, où un mot avale le suivant, comme un mouvement de nage. Personne n'est plus infidèle que mon mari.

— Que racontez-vous ? D'où vous vient cette tristesse ? Parlez-moi franchement.

— Hisao ne s'est jamais tourmenté à mon propos. Il n'a fait que m'humilier.

— Soyez plus claire, madame, plus claire.

— Hisao en aime une autre et il a vendu cette maison au père de sa maîtresse.

— Je ne peux pas croire qu'il ait commis un tel forfait.

— Écoutez, cet homme qui m'aimait tant jadis me bafoue. Je n'ai plus d'endroit où aller. Si j'arrive à mettre à exécution mon projet, est-ce que vous pourrez m'aider à me faire accueillir dans votre pays ? »

Seul cet étranger pouvait comprendre correctement sa souffrance. Il ne s'agissait pas d'une simple jalousie, c'était la volonté qui la poussait à accomplir un acte de vengeance, entendant obtenir ainsi la preuve qu'elle existait. En tout cas, le commandant éprouvait un vague pressentiment néfaste. En signe de compassion, il se contenta de dodeliner de la tête.

Cela dit, pour le commandant Aigeus, que le « délire » ait apporté, selon Platon, « le plus grand des bienfaits » en Grèce ne pouvait être qu'un paradoxe déconcertant. Aux yeux d'Aigeus, la souffrance offrait malgré tout une chance d'avoir une vie plus riche, voire d'entrer en religion.

« Quel pays pourrait vous chasser ? Jamais je n'aurais la nationalité d'un pays où votre légitime volonté passerait pour un mal. Mais, madame, votre souffrance ressemble à une saison. Elle est comme l'été violent. La sécheresse de l'été promet la moisson d'automne. Chaque épi de riz s' imagine être brûlé par le soleil violent, tout comme chaque être humain, en vérité. En cette saison, tous les hommes deviennent malheureux. Votre souffrance n'est qu'une forme du malheur qui attend sa moisson.

— Mais cette souffrance est la mienne. Elle n'appartient à personne d'autre.

— Vous ne devriez pas sacrifier votre propre souffrance.

— Autant me dire : “Ne vis pas !”

— Madame, commença-t-il en indiquant du doigt le jardin d'automne où bruissait la rumeur lointaine et à peine perceptible de la ville, et où, sous les frondaisons qui se balançaient doucement, un reste de parfum de feu de bois flottait toute la journée. Regardez. La lumière d'automne brode en splendeur tous les arbres du jardin. Le ciel limpide, d'un bleu intense et profond, inspire au cœur des hommes sérénité et harmonie. Les oiseaux chantent et les montagnes japonaises ont commencé à rougeoier. N'entendez-vous pas l'écho des marteaux de l'âme qui bâtissent une architecture immatérielle ?

— ...

— Dimanche prochain, ma femme vous proposera une promenade en voiture. Je ne doute pas qu'elle puisse être une bonne consolatrice pour vous. »

Shigeko sentait que la lumière du crépuscule déposait sur son visage un maquillage spectaculaire. Elle prit alors conscience du temps qu'elle avait passé, ainsi absorbée dans ses pensées. Elle était prostrée à la table depuis une petite heure. Le crépuscule de ce jour-là, qu'elle voyait par la fenêtre, était comme un paon flamboyant qui déployait sa queue sur tout le couchant.

Lorsqu'on décide de tuer, on s'accorde toujours ce moment de réflexion. Mais à quoi cela sert-il pour la décision ? Tout comme un candidat au suicide qui hésite, il s'agit, en atermoyant le plus possible, de mettre à exécution son projet en comptant sur l'inconscient ou le hasard. Chez Shigeko, c'était différent. En la réalisant, elle allait en finir avec une idée depuis longtemps familière, celle de « faire souffrir son mari », mais, auparavant, elle voulait savourer, une dernière fois, le plaisir d'une projection imaginaire conçue dans ses moindres détails.

Keisuke, le visage radieux de bienveillance, s'exclame d'admiration devant la bouteille de whisky qu'il a prise. Ah, quelle élocution mielleuse ! Il prononce quelques mots d'ironie condescendante sur Shigeko qui est absente. Quel délicieux amuse-gueule que l'ironie. En particulier, pour accompagner un alcool occidental au degré d'alcool élevé. Chez lui, il y a un mépris superficiel pour les souffrances en général. Un mépris profond serait acceptable. Mais il était aussi plat qu'une assiette occidentale. Il est comme un coiffeur maladroit. Il n'oublierait pas une blessure qu'un collègue lui aurait faite avec une lame, même au bout de dix jours. Mais celle qu'il cause à un client, il l'oublierait en cinq minutes. Il rit beaucoup. Mais c'est un rire dépourvu de signification. Son rire est totalement dépourvu de malice. Quand on entend son rire, on constate qu'il n'est pas vraiment éloigné des pleurs. En fait, il est incapable de rire véritablement, ce qui ne l'empêche pas de vivre. Ce serait bien si ceux qui ignorent totalement la volonté tragique du mal (c'est-à-dire le mal lui-même) disparaissaient de la terre. Combien la terre gagnerait en lumière, si cette bonté s'anéantissait.

« Sers-m'en, à moi aussi, papa.

— Alors rien qu'un peu. Et Hisao qui ne boit toujours pas. Si tu épouses cette demi-portion, Tsuneko, il en ira de l'honneur de ton père. »

Avec cette plaisanterie purement rhétorique d'un père compréhensif, il remplit le verre de Tsuneko puis le sien. Tsuneko le boit cul sec et, en frappant légèrement sa poitrine avec un mouchoir chiffonné entre ses doigts, murmure en riant : « Ça brûle !

— Qu'est-ce que tu as ? demande Hisao.

— J'ai mal au cœur », répond-elle.

Quand Hisao tend la main pour effleurer ce cœur, Tsuneko, avec une expression soudain sérieuse, saisit fort les doigts de Hisao. Ses doigts sont recourbés et tremblants. Elle le fixe d'un regard impassible de lapin. Elle découvre les dents. Elle laisse apparaître la langue à travers les dents. Soudain son corps chancelle et tombe à la renverse.

Le corps glisse de la chaise et s'écroule par terre. On va maintenant entendre la vraie voix que cette femme a pris soin de dissimuler de son vivant. Des grognements lui échappent. Elle se frotte les seins, les joues et le buste contre les pieds de la chaise et de la table, comme un chat. Le fond de teint pâle dont elle s'est enduit le visage lui sied à merveille. Sa tête cogne contre le sol avec un fracas effrayant. Ses cuisses blanches rampent en formant des mouvements d'araignée. La sueur qui ruisselle à flots est d'une ahurissante tranquillité.

Son père, de l'autre côté de la table, est en train de danser la même danse avec frénésie. Ses gémissements sont aussi dépourvus de sens que son rire. Il fait peine à voir dans le rôle de « l'homme qui souffre », rôle qui ne lui va guère. Il s'échine à cligner de ses yeux de chiot, mais au fond que voit-il ? Il ne voit même plus sa propre souffrance. Puis il éructe un épais crachat sanglant, semblable à un bloc de bonté, avant de s'endormir. Il a enfin compris que, sinon, le repos lui était interdit à jamais.

Ainsi Shigeko pouvait-elle clairement imaginer les effets du poison. Elle avait fini par oublier pourquoi et dans quel but « faire souffrir son mari » ; elle avait l'impression d'avoir eu cette pensée dès la naissance. Cela avait ainsi rendu possible son autonégation. Ses scrupules moraux s'étaient effondrés, eux aussi, devant cette autonégation qui avait une structure tout à fait semblable à celle de l'amour. Pour faire souffrir son mari, elle ne devait regretter aucun sacrifice du plaisir (y compris celui que son mari lui donnait toujours sous certaines formes). Cette attitude ressemblait à un principe moral, car elle piétinait sans crainte ses désirs naturels.

Mais, vue sous certains angles, cette façon insolente que Shigeko avait de vivre était peut-être la moins risquée. Ce qui était dangereux, n'était-ce pas, plutôt, la pensée du « bonheur » ? C'était bien cette pensée du bonheur qui apporte la guerre en ce monde, la mauvaise espérance de faux lendemains, les chimères, les invasions dévastatrices. Shigeko se souciait du bonheur comme d'une guigne. En ce sens, il est possible qu'elle obéît à un ordre de sécurité supérieur.

C'est que Shigeko avait mis en gage le peu de bonheur qui lui restait, pour acquérir un malheur plus sûr. À la différence des actions de bonheur qui ne rapportaient aucun dividende, celles de malheur étaient garanties pour une rémunération régulière. À la différence du bonheur qui est tel un fantôme qui échappe à la vie, ce malheur est complètement collé à la vie : c'était cette vie qu'elle désirait maintenant plus que tout. « Faire souffrir son mari » correspondait donc à sa volonté de vie, mais, n'en déplût au commandant Aigeus, ce n'était pas son légitime désir, sa légitime volonté. Si Shigeko avait eu la moindre faculté d'introspection, elle aurait estimé curieux de ne trouver nulle part dans son cœur le désir de « faire souffrir son mari ».

Shigeko, face à la fenêtre tournée vers le crépuscule, ouvrit son écritoire. Les gouttes d'eau qui tombaient du récipient se transformaient, dans cette lumière vénéneuse, en gouttes de sang. Puis elle déroula le papier, et se mit à gratter haineusement son bâton d'encre chinoise au parfum entêtant, en mettant dans ses doigts toute sa force.

Chaque fois qu'on lui demandait d'aller faire une commission à l'extérieur, Yokoi râlait inmanquablement, ce qui réjouissait Katsu. Ses plaintes assorties de préliminaires prêtaient à rire. La grandiloquence de ses précautions oratoires comme : « Je ne tiens pas à me plaindre de tout et de n'importe quoi, mais... », ou : « Il n'est nullement dans mon intention de critiquer qui que se soit, mais... », rendait ses plaintes encore plus attendrissantes.

« Offrir une bouteille déjà entamée ! s'indignait Katsu. Pourquoi Mademoiselle fait-elle une chose pareille, alors que la cave regorge de whisky ? »

Katsu regardait la bouteille de Johnny Walker enveloppée dans un foulard de soie. Yokoi fit mine de la cacher comme un enfant.

« Ce n'est pas un excès d'orgueil de ma part, mais j'ai honte d'une telle commission. Là-bas, on va se moquer de moi comme si j'étais un moins que rien. Si Madame fait cela, c'est peut-être pour faire honte à Monsieur qui se rend seul chez les Kikuchi ce soir.

— Elle n'ira donc pas ?

— Elle m'a chargé d'apporter une lettre.

— Montre-la-moi. »

Ils lurent la lettre en rapprochant leurs joues fripées de vieux.

*Le... octobre*

*À Monsieur Keisuke Kikuchi*

*Cher Monsieur Kikuchi,*

*Vous avez pris la peine de me rendre visite tantôt, or non seulement je n'ai pas pu vous accueillir convenablement, mais de plus je me suis montrée discourtoise à votre égard : depuis tout à l'heure, je suis torturée à l'idée de trouver un moyen de me faire pardonner. J'étais d'humeur sombre, pour n'avoir guère fermé l'œil de la nuit, c'est certainement ce qui m'a conduite à laisser échapper des propos insolents et j'imagine combien vous avez été indisposé par ma regrettable attitude. Consciente de l'égoïsme de ma démarche, je vous demanderais toutefois de bien vouloir accepter mes excuses. Mon bonheur serait parfait si nous pouvions poursuivre nos relations comme avant.*

*J'attendais avec une telle impatience de vous voir ce soir, mais il me coûterait vraiment trop d'abuser de votre hospitalité juste après ma conduite insolente de ce matin. De plus, je ne suis pas en grande forme. Je vous prierai de bien vouloir excuser mon absence, ce soir.*

*Je me permettrai de venir me faire pardonner un autre jour et, en cette occasion, de m'entretenir avec M<sup>lle</sup> Tsuneko, ce dont je me réjouis à l'avance.*

*Mon mari seul répondra donc ce soir à votre aimable invitation, mais en venant*

*directement du bureau, sans passer par la maison. Comme j'ai fait la sottise d'oublier de le charger de vous apporter le Johnny Walker dont nous avons parlé, et, afin que vous l'ayez à temps pour le dîner, je demande à Yokoi de vous l'apporter. Je vous conjure d'avoir la bonté de l'accepter.*

*Notre cave contient de nombreux alcools occidentaux qui n'ont pas été ouverts, et il aurait été mieux venu d'en choisir un. Mais, comme l'heure avance, nous n'avons pas le temps d'ouvrir la cave et je me permets d'abuser de l'indulgence avec laquelle vous disiez vous contenter d'une bouteille entamée : je vous envoie donc ce que vous avez laissé vous-même, l'autre jour. Lors de ma prochaine visite, j'apporterai bien entendu une nouvelle bouteille. Je compte sur votre compréhension.*

*Mon meilleur souvenir à M<sup>lle</sup> Tsuneko.*

*Soyez assuré, cher Monsieur Kikuchi, de ma parfaite considération.*

*Shigeko Kawasaki*

« Pauvre Mademoiselle ! Elle n'a pas à s'humilier autant. Elle avait une fierté plus grande que quiconque et voilà cette fierté brisée en mille morceaux.

— Voilà ce que Maître Hakuryû appelle "épuiser la bonne fortune". Au fond de l'abîme, on retrouve souvent sa gaieté. Quand Madame m'a confié tout à l'heure la lettre et le whisky, elle semblait plus gaie que d'habitude.

— Si tu tardes trop à revenir et qu'il y a une panne de courant, tu seras bien ennuyé. Cours vite et rentre tout de suite.

— Ah, je vais devoir encore me laisser secouer dans ce train bondé ! Il y en a qui souffrent d'être coincés contre mon paquet d'os et je les plains... »

Après avoir salué Yokoi, elle resta un moment devant le vestibule. Lorsqu'elle se retourna, elle se distingua dans la vitre de la porte coulissante, sur laquelle le soleil couchant réfléchissait ses rayons écarlates. C'était un crépuscule effrayant qui envahissait tout le ciel et qui s'apprêtait à fondre sur la silhouette de Katsu, enveloppée dans un kimono sombre en pongé.

Pour Chikao qui avait faim tôt, le dîner était prêt à peine passé cinq heures : ce soir-là exceptionnellement, sa mère s'était mise à table même si elle ne mangeait pas. Cette gentillesse injustifiée rendait Chikao désespérément triste : ce n'était pas seulement ce jour-là que sa mère ne mangeait rien, mais c'était la première fois qu'elle se montrait aussi gentille et prévenante sur tout. Cela paraissait un peu cérémonieux à l'enfant, et étourdimement il n'arrêtait pas de faire tomber sur ses genoux des grains de riz du repas de fête qu'on lui avait servi. Bien qu'il fût encore à l'école maternelle, il n'avait plus les joues rouges ; en revanche, étant particulièrement précoce, il savait probablement avec plus d'exactitude que Katsu et Yokoi ce qui se passait dans la maison. Bien entendu, si on analysait la situation devant lui, en parlant d'amour, de jalousie ou d'héritage, Chikao ne comprendrait rien, mais un enfant peut épidermiquement percevoir, sans se tromper, le malheur et le bonheur des adultes. Il flaire même l'intensité de l'ambiance générale. Et, quand l'enfant était témoin d'une gaieté décalée chez un adulte qui s'empêtrait, en réalité, dans le malheur, le cœur de l'enfant somatisait avec acuité.

Chikao avait déjà acquis la conscience de ce qui assombrit la vie, conscience qui le poussait à reculer instinctivement s'il surprenait le sourire indescriptiblement radieux d'un camarade d'école. Son souvenir de la ville de Moukden où il avait été élevé pouvait se dissiper de jour en jour, mais celui de sa peur au moment de l'attaque du train, qui se dirigeait vers la frontière coréenne, restait indélébile. Les cadavres étaient étendus, le visage tout rouge. Leurs yeux étaient ouverts. Quels regards effrayants ! Ah, ça !

Arrivant à Tôkyô, il n'éprouvait pas la curiosité d'un enfant à la vue de cette ville animée qu'il voyait pour la première fois. Les crises d'asthme de son grand-père, la mort de ce dernier, les sanglots douloureux de sa mère, le baiser que sa tante avait échangé avec un monsieur inconnu sur la terrasse du premier étage, rien moins que pendant la veillée funéraire : cette série d'événements sinistres présentait pour lui davantage de dangers inconnus, répondant mieux aux exigences secrètes d'un enfant. Il est possible que, quand chez la plupart des enfants l'aspiration vers l'avenir est dominante, la mort dominât, chez Chikao, qui avait été élevé selon les principes particuliers de sa mère.

La gentillesse que sa mère manifestait ce soir-là contenait quelque chose de funeste. Il en avait l'intuition, si bien qu'un sourire vaillant ne quittait jamais ses lèvres. Il éprouvait du respect pour le malheur de sa mère. Ce respect provenait de la vague intuition de n'être pas encore capable de connaître un tel malheur.

Tout enfant qu'il était, il était expert dans l'art d'apparaître comme un enfant adorable devant son père. Ce dernier aimait son fils. Mais l'enfant haïssait son père. C'était une violente haine, fantasmagorique. Dans ses rêves, son père et lui se poursuivaient : l'un ou l'autre devait être tué. Et curieusement, quand son père mourait sous ses coups, Chikao hurlait de chagrin, non pas pour son père, mais en pensant à l'affliction de sa mère qui allait se lamenter de la mort de son mari, et il se réveillait alors.

Le grésillement des insectes dans le jardin commençait à faiblir. Comme la touffe de lespedezas blancs avait l'air d'un fantôme, Chikao n'aimait pas sortir dans le jardin quand

il faisait sombre. Les herbes crissèrent. Saisissant sa cuillère à pleine main, il écarquilla ses yeux maladivement transparents, en s'exclamant de stupeur. Le jus de la daube coula le long du manche et la traînée imbiba la manche de son pull.

« Quelle poule mouillée, ce petit monsieur ! Ce n'est qu'un ouah-ouah. Un ouah-ouah qui est entré dans le jardin pour jouer. »

Katsu essuya soigneusement le poignet de l'enfant avec un torchon. Mais Chikao avait vu quelque chose de plus effrayant. Quand il s'était exclamé, les yeux de sa mère s'étaient ouverts de terreur devant les siens, presque simultanément. On voyait même sa cornée. En une fraction de seconde, les yeux de Shigeko et ceux de Chikao s'étaient rencontrés. Bien entendu, Katsu ne l'avait pas remarqué.

On entendait les pas du chien sur la mousse et son halètement.

« Chasse-le vite, Katsu, vite ! »

Katsu se leva avec une lenteur délibérée comme pour le taquiner.

« Vite, Katsu ! » répéta l'enfant dont le petit visage était marqué par une veine visible.

« Vilain ouah-ouah ! » dit Katsu.

Elle souleva le bras, comme dans une posture vaillante de danse du sabre, tournant le dos à la mère et à l'enfant, sur la véranda plongée dans le noir.

« Pfuit, pfuit, va-t'en donc ! »

Chikao leva les yeux pour scruter le visage de sa mère. Elle détourna le regard de son fils si sensible, puis resta immobile, baissant le visage où se dessinait l'ombre de ses cils. Une tristesse envahit l'enfant, qui en eut le cœur oppressé. Il jeta sa cuillère avec un fracas retentissant sur l'assiette qui brillait indifféremment sous la lumière de la lampe et tomba à la renverse sur son coussin, s'affalant en arrière sur le tatami. Il s'égosilla en pleurant. À travers ses sanglots, il sentait que l'éclat lumineux de la lampe perdait aussitôt sa forme dans le brouillard des larmes.

« Mais enfin qu'est-ce qui lui prend brusquement ?

— Il a envie de pleurer. Laissons-le faire. »

Comme si elles regardaient un sans-abri sur le trottoir, Shigeko et Katsu observaient le gigotement des petits membres de Chikao qui lançaient des coups de pied sur le tatami. Katsu chercha à le prendre dans les bras, en faisant glisser les mains sous son dos. Mais il résista en se cambrant, pour pleurer encore plus frénétiquement.

« Il ne va pas se calmer tout de suite. Laisse-le, dit Shigeko en pâlisant. Il est capricieux.

— Je ne suis pas capricieux ! » cria l'enfant en larmes.

Il savait que sa mère savait pertinemment qu'il ne pleurerait pas par caprice. En effet, elle connaissait le processus affectif qui avait conduit l'enfant aux larmes.

« Mais alors qu'est-ce que c'est ? Il fait le bébé ? C'est incroyable !

— Je ne fais pas le bébé ! »

Shigeko sembla se plonger dans une prière. C'est précisément en cet instant qu'elle avait le besoin désespéré d'une force qui pût la remettre d'aplomb. Ses lèvres tremblaient. Elle aurait dû être normalement occupée.

« Il doit avoir sommeil. Tu me l'apporteras dans tes bras, Katsu. Aujourd'hui, c'est moi qui vais le coucher. »

Complètement ébahie, Katsu la dévisagea. Cela ne s'était jamais produit auparavant. Épuisé par les pleurs, Chikao avait laissé se refermer ses paupières moites. Cette fois-ci, il permit docilement à Katsu de glisser une main sous sa nuque. Il était léger pour son âge. Quand Katsu s'apprêta à sortir de la pièce avec l'enfant dans ses bras, l'électricité s'éteignit.

« Tiens, encore une coupure de courant !

— Ce n'est pas grave, Katsu, dit Shigeko en s'animant soudain d'une vitalité qui lui fit prendre l'initiative. Je vais aller chercher des bougies. Reste là, pour garder le petit. »

... Quand Shigeko monta l'escalier, une bougie à la main, son ombre caressa en vacillant le visage de Chikao que portait Katsu.

« Eh bien, on dirait vraiment des explorateurs !

— Ne vous excitez pas, vous allez me faire tomber à la renverse ! »

En trébuchant, comme pour propulser un bagage, Katsu laissa tomber sur le petit lit le corps de Chikao. Shigeko posa la bougie sur un coin du guéridon que Chikao faisait passer pour une île déserte dans le jeu de Robinson Crusoé.

« Katsu, je redescendrai quand j'aurai couché cet enfant. Tu peux disposer et te reposer jusqu'au retour de Monsieur. »

Dans la chambre, ils étaient restés seuls, l'enfant et elle, près de la lueur de la bougie. Shigeko mit son pyjama à Chikao.

Depuis le moment où il avait décelé une frayeur terrible dans les yeux de sa mère, Chikao avait pris peur de sa gentillesse inhabituelle. Le respect croissant pour le malheur de sa mère n'était pas simplement un doux sentiment, mais la crainte que cela donnât lieu à une violente pulsion tragique qui le pousserait à se jeter lui-même dans ce malheur. Il voulait être encore plus malheureux qu'elle. Il voulait réellement mériter sa funeste gentillesse. Il s'efforça de retrouver son sourire vaillant.

Elle se mit à marcher et buta sur une locomotive.

« Fais attention, maman !

— Tu ne devrais pas laisser traîner tes jouets comme ça ! Je voulais te lire une histoire et je cherchais un livre.

— Je ne veux pas de livre, viens ici. »

Elle s'assit sur le tapis et prit la main de son fils, qui était allongé et la regardait.

« Puisque je suis là, près de toi, il faut que tu t'endormes.

— Qu'est-ce que tu as, maman ? Tes mains tremblent.

— Non, elles ne tremblent pas.

— Dis-moi, maman », commença-t-il.

Ses cils, qu'il tenait de sa mère, trop longs pour un garçon, paraissaient encore plus épais à la lueur de la bougie.

« Tu as l'air nerveuse... Il doit se passer quelque chose d'intéressant, ce soir ? »

Elle sursauta, car elle eut l'impression que cet enfant avait tout deviné.

« Mais non, papa est allé chez les Kikuchi, pour une affaire importante. J'attends qu'il revienne avec une réponse.

— Ah bon. »

Chikao s'allongea sur le dos et ferma les yeux. À peine eut-il fait claquer la langue dans la bouche, on commença à entendre une respiration douce et régulière. Comme un enfant réveille une personne endormie, inquiet à l'idée qu'elle puisse être morte, les doigts nerveux et noueux de Shigeko saisirent les deux bras de Chikao pour les secouer. L'enfant ouvrit les yeux.

Face à lui, les pupilles de sa mère, aussi terrifiantes que quelques instants auparavant, le fixaient. Les ombres déformantes de la bougie faisait de sa mère une inconnue. Les mèches folles de sa mère lui chatouillaient les joues.

« Chikachan, ce soir, maman ne sera plus là... On l'emmènera dans un endroit où elle ne pourra plus te voir, dit Shigeko en plaquant passionnément sa joue contre celle de son enfant et en prenant une voix rauque, presque masculine. Aie pitié de ta maman. Tu n'oublieras jamais, pour le reste de ta vie, ta maman comme tu l'as vue ce soir.

— Non, répondit-il sur un ton décidé de petit garçon. Je viens avec toi, maman. Je ne veux pas que tu me laisses seul.

— Tu ne seras pas seul, papa sera avec toi.

— Je déteste papa. Si je reste seul avec lui..., commença-t-il en mettant le bras autour du cou de sa mère, je vais mourir. Je vais vraiment mourir. »

Le visage de sa mère, qui sanglotait, était assez lourd pour les genoux de l'enfant qui était assis sur son lit. Il était fier de ce fardeau. Chikao nouait et dénouait calmement avec ses doigts les cheveux de Shigeko. Il y trouvait une douceur incomparable.

« Moi..., poursuivit-il en rougissant. Si ça arrive vraiment, je préfère mourir. »

Shigeko sentit le devoir de s'arracher à contrecœur à l'attendrissement dans lequel elle avait failli sombrer, entraînée par le petit enfant. Il s'agissait de devoir. L'heure était proche. Au point où elle en était arrivée, elle ne pouvait pas se laisser infléchir en accomplissant une mort paisible avec son fils. À cette idée, ses larmes séchèrent.

Mais ce réveil la fit en même temps buter sur une terrifiante pensée qu'elle n'avait

jamais envisagée. Laisser Chikao, ne serait-ce pas offrir en sus une consolation d'amour à Hisao ? Il chercherait en son fils le dernier refuge de son amour, la dernière échappatoire de son amour. Il ne fallait pas laisser Chikao dans les bras de Hisao ! Sinon la vengeance ne serait pas parfaite. Pourtant elle ne pouvait pas emmener Chikao. Car elle devait subir une punition. Si elle pouvait tuer cet enfant de sa propre main, la souffrance de Hisao serait, cette fois-ci, incommensurable. La vengeance serait sans tache.

Un jappement lointain brisa le silence. Ce funeste et infernal chant d'amour résonna partout à travers la nuit.

« Chien ? »

— Oui... »

Shigeko se leva pour aller ouvrir les volets métalliques de la fenêtre. Dans le buisson qui se trouvait juste en bas, un chien passa en faisant bruire les herbes. Il fut suivi d'un autre. On racontait que, ces temps-ci, les chiens errants en meute tuaient des bébés en les mordant.

Chikao trouva étrange que sa mère se levât soudain avec froideur. Son ombre maléfique à la lueur de la bougie faisait des va-et-vient. Une idée fantasmagorique effleura l'esprit de l'enfant : peut-être ce soir un quelconque démon possédait-il sa mère. Mais il ignorait que son imagination avait vu juste.

... C'était maintenant l'heure où la mort s'approchait de Tsuneko et de Keisuke. Hisao – torturé par un terrible doute – rentrerait d'abord en toute hâte pour annoncer leur décès. Après son retour, ce serait déjà trop tard. Il fallait que tout fût préparé et accompli dans les moindres détails avant cet instant.

« Chikachan... »

La douceur excessive de cet appel fit presque frissonner Chikao. On n'imaginait une telle douceur qu'adressée à un amant.

« Quoi ? »

— Si maman meurt, tu mourras toi aussi ?

— Je ne veux pas mourir. »

Il commença à pleurnicher. En quelques minutes, il s'était métamorphosé. Il recula sur le lit.

« Moi, je ne veux pas mourir.

— Mais tu disais à l'instant que tu étais heureux de mourir.

— Non, je ne veux pas mourir. Maman et moi, on veut vivre.

— Si seulement ç'avait été possible, il n'y aurait jamais eu de problème. »

Les dents de Shigeko grinçaient au fond de sa bouche.

« Puisque ce n'est pas possible, maman a dû beaucoup souffrir. Je ne pense qu'à te rendre heureux. Meurs. Je mourrai après toi. »

Chikao entrouvrit les lèvres, fronça les sourcils, souleva le col de son pyjama jusqu'à son doux menton d'enfant : ne pouvant plus bouger, il tremblait.

« Hein, tu vas me faire le plaisir de mourir, n'est-ce pas ? Maman mourra tout de suite après. Simplement, tant qu'elle ne verra pas papa se tordre de douleur devant tes yeux éteints, maman ne pourra absolument pas mourir. Après cela, je te suivrai. Hein, ne t'inquiète pas. Maman n'a jamais manqué à sa promesse...

— Non... non... ah..., au secours ! Ah... j'ai peur. Quelqu'un, s'il vous plaît ! Vite ! »

La main de la mère couvrit la bouche de l'enfant qui voulait hurler. Son autre main se glissa précipitamment dans le col du pyjama pour saisir le cou de Chikao. Elle atteignit sa pomme d'Adam presque inexistante, semblable à une coquille minuscule.

Hisao sonna. Il n'y avait pas un bruit dans la maison, qui était plongée dans l'obscurité. Incapable de patienter si peu que ce fût jusqu'à ce qu'on lui ouvrît, il tambourina sur la porte coulissante.

Yokoi prit l'homme de haute taille, qui entra dès qu'il eut ouvert, pour un voleur et sans voix, s'accroupit dans l'entrée.

« C'est Yokoi ? Que fais-tu là ? »

— Ah, c'est Monsieur. Je suis désolé, mais il y a une coupure de courant !

— Madame est là ?

— Oui, elle est là. Je vais vous apporter de la lumière.

— Je n'en ai pas besoin. Madame est-elle en bas ou en haut ?

— Madame couche M. Chikao au premier étage... Il s'est passé quelque chose ?

— Rien. »

Il était si nerveux qu'il n'arrivait pas à se déchausser un pied.

« Ni Katsu ni toi ne devez monter au premier pendant un moment. J'ai à parler avec Madame. Compris ? »

Une faible lueur pénétra dans le vestibule. On aurait dit qu'elle venait du haut. Les ombres de Hisao et de Yokoi commençaient à vaciller à leurs pieds. Hisao mit précipitamment un pied sur une marche et ses yeux rencontrèrent une femme inconnue qui le regardait du haut de l'escalier. Elle avait les cheveux en bataille, les vêtements en désordre. Il ne tarda pas à reconnaître sa femme. Elle s'apprêtait sans doute à descendre avec une bougie. Sur toute la surface du plafond au-dessus de la cage d'escalier, la lumière de la bougie déployait l'ombre menaçante de Shigeko.

« Mais, c'est toi, Shigeko ! »

Hisao monta les marches, comme hors de lui-même.

« Pourquoi tu ne me réponds pas ? Dans quel état tu t'es mise ? »

Elle ne répondait pas. Ses yeux ne se tournaient même pas vers le visage de son mari.

« Si tu savais l'horreur..., dit-il en lui secouant le bras. M. Kikuchi et Tsuneko sont morts sous mes yeux. Ce n'était pas n'importe quelle mort. C'était une mort épouvantable, abominable. C'est sûr que c'est ce whisky qui les a tués. Comment peux-tu rester aussi calme, Shigeko ? C'est une catastrophe ! Il y avait du poison dans la bouteille entamée qui a été apportée de la maison.

— C'est plutôt toi qui parles comme un enfant. On n'en est plus à s'exciter ou à se lamenter. Ce qui compte, c'est simplement l'assassin et ses malheureuses victimes. »

Hisao écoutait, en baissant la tête, chaque mot que Shigeko prononçait posément. Puis soudain, il laissa échapper un cri douloureux et étouffé.

« C'est donc toi qui as mis le poison ?

— Oui, c'est moi. Je l'ai fait dans le seul but de voir ton visage souffrir.

— Démon ! Tu n'es pas une femme. Tu as un visage de femme, mais tu es une lionne. À quel monstre ai-je donné le nom d'épouse ? Tu as tué des personnes bonnes et innocentes, et tu gardes une mine imperturbable et hautaine. C'est toi, la source des maux de la terre. Je te hais. Je te hais. Le répéteraient-je un million de fois, cette haine ne serait pas épuisée.

— Moi aussi, je te hais. Mais la différence est qu'il me suffit, à moi, de dire une seule fois que je te hais : je me trouve en cet instant même dans cet état tant espéré, qui me comblera de haine pour le restant de mes jours. »

Hisao, qui avait perdu jusqu'à la force de crier, resta immobile. Une crainte encore plus funeste lui traversa l'esprit.

« Je vais aller voir Chikao. Donne-moi la bougie. »

Shigeko était adossée au mur du couloir, en pleine obscurité. Son cœur palpitait de joie, à tout rompre. C'est pour cet instant précis qu'elle avait vécu.

Dans la chambre de Chikao, il y eut un long silence. Puis s'échappèrent des sanglots tout d'abord étouffés, ensuite de plus en plus sonores. Elle attendit.

Le visage dans les mains, Hisao ressortit en chancelant. On eût dit un vieil homme. Arrivé devant Shigeko, il s'écroula. Il resta immobile au sol un moment. Shigeko sentit la main de son mari agripper son pied.

« Je t'en prie. Tue-moi tout de suite. Il ne me reste plus aucune force pour me tuer.

— Je t'ai fait souffrir. Ainsi j'ai atteint mon but. Tu n'as plus à mourir. »

L'homme épuisé lui répondit par un paradoxe qui recelait l'outrage le plus blessant :

« Shigeko, tu ne t'es donc jamais aperçue que tu étais la seule personne que j'aie aimée du fond du cœur ? »

Shigeko sourit en découvrant ses dents belles comme des lys, reconnaissables mêmes dans l'obscurité. On entendit sa voix solaire :

« Si, je le savais, moi aussi. Pas une fois, je n'en ai douté. »

## **Un voyage ennuyeux – (octobre 1949)**

« Oh, comme c'est joli ! Regarde-le, c'est un cerisier en feuilles... »

Une mère parlait à son fils. L'enfant, de cinq ou six ans, s'agrippa à la balustrade et regarda, du haut de la galerie extérieure de la salle des fêtes, le grand cerisier, en poussant un cri d'admiration. On aurait cru qu'un enfant de Tôkyô, grandi après la guerre, n'aurait jamais poussé un cri d'admiration en observant un cerisier. Tsutomu était, certes, étudiant, mais, après tout, il était, lui aussi, une sorte d'enfant de Tôkyô, et ne manifestait donc pas la moindre émotion. De toute manière, il contemplait l'arbre en se disant que c'était ça, un « cerisier en feuilles », loin d'imaginer que la désignation venait d'une ignorance impardonnable de la part d'une habitante de Kyôto. Le cerisier, en effet, portait encore des fleurs sous lesquelles ses branches ployaient et les feuilles, aux pointes agglutinées, se contentaient d'exposer leurs nervures vert sombre entre les fleurs.

« À trois, il ne faut jamais, ça porte la poisse. »

C'était une voix criarde et puérile qu'il entendait derrière lui. Tsutomu se retourna et sourit sans raison.

La galerie était coupée par une tenture rouge et blanc. De l'autre côté, on fêtait des noces. De ce côté-ci, c'était le salon de la « Danse de Gion ». Le dos contre la tenture, les trois danseuses allaient se faire photographier, quand l'une d'elles s'était enfuie à petits pas en protestant ainsi. Le photographe la rattrapa. Une discussion s'ensuivit. La plus jeune danseuse, celle-là même qui avait émis sa protestation criarde, se laissait désirer, comme l'aurait fait, sur scène, le personnage d'une jeune capricieuse, en tortillant violemment son buste. Sa ceinture, relâchée à la mode des danseuses de Kyôto, se balançait lourdement de droite à gauche. Ses deux compagnes, qui l'observaient en riant, avaient les lèvres vivement maquillées et le rouge scintillait comme une luciole.

« Que regardes-tu ? » demanda M<sup>me</sup> Kurumazaki, en faisant à Tsutomu une chiquenaude sur le dos.

C'était là son habitude, au point de le frapper presque brutalement. Ses ongles étaient tous ornés d'un vernis rose pâle.

« J'ai le droit de regarder ce que je veux », répondit Tsutomu avec une moue.

Son veston croisé de mi-saison, qu'il s'était fait offrir, était si voyant qu'il lui donnait un air canaille. Du reste, cet étudiant avait fini par s'approprier les gestes d'un voyou. Il avait l'âge où l'apparence influait beaucoup sur la personnalité.

« Tu es déjà lassé ?

— Oui.

— Ne fais pas de caprices. On est quand même venus jusqu'à Kyôto ! »

M<sup>me</sup> Kurumazaki regarda le jardin en plissant les yeux. Elle était myope et, par coquetterie, ne portait pas de lunettes. Elle avait pris de l'embonpoint et, dans la crainte d'avoir un double menton, elle avait pris l'habitude de raidir son cou. Cette attitude

pouvait passer pour digne, mais, prisonnière de nombreuses contraintes esthétiques, elle ne pouvait plus se permettre de gestes à la légère. Ce qui pouvait redoubler son embonpoint et ne laissait donc de la soucier. De ses doigts potelés, chargés de bague, elle tripotait toujours une partie du corps de Tsutomu, comme une aveugle. Au départ, il avait trouvé cette manie assez répugnante, mais il avait fini par y être indifférent. Imitant M<sup>me</sup> Kurumazaki, il avait fini par se considérer lui-même comme un jouet.

Deux coups de clapet retentirent. Le rideau allait s'ouvrir sur la scène de *Mille cerisiers de Yoshitsuné*, interprété par Rakusuké et Narukichi. Cette année, on avait décidé de monter modestement la « Danse de Gion » dans ce salon, par égard à la « Danse de la rivière Kamo » qui avait lieu à Pontochô.

« On y va ? susurra M<sup>me</sup> Kurumazaki avec des accents sensuels.

— Restons encore un peu.

— C'est vrai que ça m'ennuie de t'obliger à te faire asseoir par terre.

— Vas-y seule.

— Ça recommence ! Comme tu es vilain ! »

Elle s'amusa à pincer la paume de la main de l'étudiant, puis elle s'assit sur une chaise près de la fenêtre et Tsutomu lui alluma une cigarette.

De l'endroit où elle se trouvait, elle voyait, derrière les loges, une estrade où se situaient les places assises. Il y avait là des invités étrangers qui assistaient au spectacle, en étouffant des bâillements. Encore derrière, étaient regroupés des spectateurs debout exposés à l'air libre. Certaines personnes sortaient, de temps à autre, dans le couloir et des gouttes de sueur perlaient sur leur nez, sous l'effet de la tiédeur des premiers jours de mai. Un homme en socquettes blanches, de toute évidence quelqu'un du milieu artistique, se fraya un chemin parmi elles à pas pressés, le dos penché. Il s'apprêtait à descendre du côté des loges des artistes, au rez-de-chaussée, quand son regard croisa celui de M<sup>me</sup> Kurumazaki. C'était un disciple de son professeur de *nagauta*<sup>[3]</sup>. Ou plutôt un jeune homme qui assistait son maître, mais qui avait plus de succès auprès des élèves femmes. M<sup>me</sup> Kurumazaki, qui l'avait reconnu, le salua :

« Tiens, comme on se retrouve !

— Eh bien, si vous saviez..., on me demande des leçons, et cela depuis le mois dernier.

— Ce sont vraiment des leçons ? Je parie que vous n'avez plus aucune envie de rentrer à Tôkyô...

— Vous plaisantez..., vous voyez bien qu'on se sert de moi comme d'un apprenti..., il faut que je vous laisse, je reviens tout de suite. »

Là-dessus, il esquissa un salut en direction de Tsutomu, non sans gêne.

Tsutomu avait aperçu cet homme à plusieurs reprises et ce dernier connaissait parfaitement la nature de la relation de M<sup>me</sup> Kurumazaki avec lui. Même s'il manquait

totalemment de culture, Tsutomu avait deviné, à la manière des jeunes d'aujourd'hui qui ont un regard lucide sur les êtres humains, que l'autre était un honnête garçon en porte-à-faux avec son milieu. Il se montrait suffisamment sociable pour la forme. Mais ses yeux avaient tendance à se baisser, sans jamais fixer son interlocuteur, d'égal à égal. Cela ne venait pas d'une nature vile, mais d'une timidité qui ne guérissait pas avec l'âge, ce qui se vérifiait à son sourire bienveillant qui lui dessinait des fossettes enfantines. C'était l'héritier de la famille Kiné-ya. La coiffure de ce jeune maître que M<sup>me</sup> Kurumazaki appelait Ryôta laissait supposer qu'il sortait à peine de chez le coiffeur. En s'en apercevant, Tsutomu passa la main dans ses cheveux gominés qui n'avaient pas été coiffés depuis Tôkyô. Dès qu'il les effleura, la gomina poissa ses doigts. Tsutomu se mira dans la vitre qui était plongée dans l'ombre.

Il vit alors, de côté, M<sup>me</sup> Kurumazaki sortir son poudrier pour se remaquiller. À la rapidité de sa main qui poudrait son visage frénétiquement, Tsutomu devina à peu près son état d'esprit. De nouveau, il allait bénéficier d'une brève période de vacances et d'une prime conséquente. Il n'éprouvait pas une once de jalousie. Pour lui tout n'était qu'affaires et rien d'autre qu'une sinécure où la paresse était une source de profit : la dépense inutile de sentiments subtils était peine perdue.

Tsutomu avait rencontré M<sup>me</sup> Kurumazaki à l'automne de l'année précédente par un concours de circonstances. Et, depuis, elle l'avait pris en charge à diverses occasions. Il ignorait d'où venait l'argent, mais il avait fini par s'installer chez elle. Quoique son mari se contentât d'y passer deux ou trois nuits par mois, elle était restée son épouse légitime. Ses revenus, d'origine inconnue, lui permettaient de mener sa vie comme bon lui semblait. Elle faisait tailler sur mesure les vêtements de Tsutomu. Elle lui achetait des chaussures, des chapeaux, des cravates, mais elle ne faisait pas preuve du meilleur goût. Elle aimait lui faire revêtir des vestes qui lui donnaient une allure de noceur. Mais quand il eut enfin compris que cette attitude s'expliquait par un goût passionné pour l'avalissement d'un jeune homme, il avait déjà sombré dans une autre catégorie d'avalissement que celle qu'elle avait prévue : il s'était rabaissé au rang de jouet d'amour. Même l'attrait pour des jeunes filles de son âge avait été réduit à néant. Ne lui restait qu'une fidélité exclusivement mécanique pour M<sup>me</sup> Kurumazaki.

Par exemple, il était son chevalier servant quand elle allait danser. Aux yeux de tous, il passait pour ce qu'on appelle un gigolo. Au début, il trouvait la chose pénible. Mais, sans la protection de M<sup>me</sup> Kurumazaki, il en aurait été réduit à vendre des cacahuètes à l'entrée du pont de Shimbashi et n'aurait jamais imaginé pouvoir danser dans cette tenue : il n'en concevait que plus d'amertume à voir des garçons et des filles insouciantes qui dansaient comme si c'était là pour eux la chose la plus naturelle au monde, ce qui lui ôtait tout plaisir. Et si jamais il invitait une fille de bonne famille, qu'on lui présentait par hasard, il comprenait aussitôt qu'elle voyait en lui quelqu'un d'un autre milieu, bref quelqu'un sans qualité pour tenir ce rôle. Mais il y avait des jeunes filles qui manifestaient un intérêt romanesque à l'égard de ce genre spécial de relations. Tsutomu sentait alors le regard d'une visiteuse de zoo, venue observer un fauve déprimé dans sa tanière pestilentielle.

Inéluctablement, il n'offrait plus qu'un masque d'indifférence au jugement des autres.

On avait beau le présenter à d'autres partenaires, il s'en tenait à M<sup>me</sup> Kurumazaki et, quand elle acceptait d'autres invitations, il goûtait au plaisir de boire une bière, avec une grimace de connaisseur.

Il n'éprouvait plus la moindre jalousie envers les jeunes qui dansaient gaiement. À la vue d'un couple mièvre, il imaginait immanquablement les gestes de la fille bégueule et, loin d'être attendri par la fraîcheur de l'inexpérience, il ne sentait monter en lui qu'un apitoiement exaspéré.

« La jeunesse n'est au fond que le nom que l'on donne à une passion maladroite. Imbéciles ! Qu'est-ce qui vous amuse tant et vous donne ce sourire idiot qui vous fait presque baver ? »

Il promenait alentour un regard chargé de mépris, empli de son importance. Il avilit le sentiment, malgré son jeune âge, d'avoir atteint la sagesse, à force d'avoir enduré tant de supplices psychiques. Pour excuser les négligences dans lesquelles il avait tenu sa vie d'étudiant, il lui fallait l'illusion d'être si mûr que l'université était devenue vaine.

À ses parents, vivant à Kôbé, il n'avait même pas indiqué son adresse. Ils avaient trop de soucis financiers pour s'intéresser aux aléas de la vie de Tsutomu, qui n'était que le dernier de cinq garçons. Son père était démarcheur d'une compagnie d'assurances.

M<sup>me</sup> Kurumazaki partait toujours en voyage sur un coup de tête. En général, le départ était précédé d'une sombre querelle avec son mari, assortie du commentaire suivant :

« Je t'emmène en voyage, Tsutomu, et nous allons commettre un double suicide. Mais, auparavant, je vais envoyer à un journal une lettre où je vais tout raconter sur ton compte.

— Fais-le si tu en es capable.

— Tu verras, je vais le faire. Mais, après, ne pleurniche pas.

— Eh bien, pars tranquillement. Je m'occuperai de ton enterrement.

— Merci, c'est gentil. »

M<sup>me</sup> Kurumazaki était si tendue, pour retenir ses pleurs, que son visage était bouffi comme celui d'un enfant boudeur. Ensuite, pendant une petite heure, elle s'employait à préparer ses bagages en silence. Les yeux rougis, elle s'agitait dans la maison pour rassembler les affaires, brosse à dents, dentifrice, crèmes de beauté, fonds de teint, peignes, parfums, serviettes et tant d'autres choses encore. Elle enfilait ses bagues autour de son cordon de kimono, qu'elle nouait sur son ventre. Chargée de son sac de voyage dans lequel elle avait empilé toute sorte d'objets hétéroclites, elle accourait dans la chambre de Tsutomu pour s'effondrer en larmes.

« Tsutomu, promets-moi de mourir avec moi ! D'accord ? Nous allons mourir ensemble. »

Abasourdi, il restait sans voix, pendant qu'elle courait en tous sens dans la chambre pour entasser dans un autre sac toutes ses affaires qui étaient à portée de main.

Dans cette agitation, elle était prisonnière d'un sentimentalisme qui confinait à une

certaine sensualité. Avant ce voyage à Kyôto, aussi, elle avait saisi un cosmétique qui se trouvait devant le miroir et, avant de le glisser dans le sac, elle avait dévissé le couvercle pour en humer le parfum. Puis elle avait posé sa joue contre celle de Tsutomu en sanglotant. Il lui avait demandé ce qui la mettait dans cet état. Elle avait répondu par une analyse détaillée de ses gestes, en conservant cependant une expression où rires et pleurs se mêlaient à sa gêne. Tsutomu lui-même s'en trouvait embarrassé.

« Parce que, quand j'ai vu tes cheveux collés au stick, j'ai eu une bouffée de tendresse. C'est drôle, non ? J'étais prête à mourir avec toi, mais, en voyant ça, je n'ai pas pu m'empêcher d'imaginer que tu étais mort avant moi et que je contempiais ce stick avec tes cheveux, comme si tu me l'avais laissé... et quand j'ai pensé que toi, si jeune, tu étais mort pour moi, c'était trop... »

À ce stade-là, il aurait dû éprouver du dégoût, mais il avait écouté avec apathie cet épanchement éhonté. Tout en laissant ouverte sur sa table une revue licenciée, il fit pivoter son fauteuil et posa un regard distrait sur les jambes de M<sup>me</sup> Kurumazaki, tandis que la fumée de la cigarette qu'il maintenait entre deux doigts lui irritait les yeux. Il voyait une chair grasse, blanche, insensible, comme des mollets de servante, et cela trahissait sa nature. Mais au fond, se disait-il, que lui importait de la laisser le tuer ? Ce n'était certes pas de l'amour. Dans une absence redoutable de sincérité, il s'abandonnait au désir de mourir, sous ses coups, à petit feu.

Sa mélancolie ne dura que trois heures dans le train, et le sommeil finit par la vaincre. Quand elle se réveilla, elle pria Tsutomu d'aller lui acheter de la glace. Quand il regagna sa place, les mains moites au contact de ces pots qui n'étaient pas de saison, elle le remercia sur un ton qui n'était certainement pas celui d'une femme prête à mourir deux ou trois jours plus tard.

Ils étaient descendus à l'auberge Hiiragiya. Après deux jours de tourisme convenu dans Kyoto, ils s'étaient donc rendus ce jour-là à cette représentation.

Comme prévu, M<sup>me</sup> Kurumazaki invita le jeune maître à dîner. En se renseignant dans l'auberge, elle avait appris qu'il y avait un restaurant français, prisé des gourmets de Kyôto, au sous-sol d'une boutique de vêtements, sur l'avenue Kawaramachi. C'est l'établissement qu'elle avait choisi, en supposant que le jeune maître s'était certainement lassé de la gastronomie de Kyôto.

La conviction de Tsutomu commençait à être ébranlée face à la docilité de Ryôta, qui n'exprimait pas clairement ses désirs. Ce genre de complaisance pouvait paraître équivoque.

« Monsieur Ryôta, dînez-vous avec nous, ce soir ?

— Pourquoi pas ?

— On m'a conseillé le meilleur restaurant français de Kyôto. Ça vous va ?

— D'accord. Ça ne vous dérange pas ?

— Pas le moins du monde. Ce petit fait partie du décor. »

Tsutomu avait mis au point un ricanement quand elle l'appelait « ce petit ». C'était à la fois une déclaration et un sous-entendu. Il devait y faire face avec l'indifférence la plus professionnelle possible. Il manifestait une fausse pudeur, comme un chien parfaitement dressé.

Ryôta boutonnait consciencieusement, jusqu'à l'agrafe du col, la cape qu'il avait revêtue pour une cérémonie de thé, mais il sembla à Tsutomu que c'était par un réflexe de défense. Comme il marchait sur le trottoir en *setta*<sup>[4]</sup>, il était naturellement contraint d'avancer à petits pas. Cette démarche lui donnait un air inutilement agité qui embarrassait Tsutomu à ses côtés. Le trio regardait attentivement les vitrines qui se succédaient.

« Comment trouvez-vous le motif de cette cravate ? demanda M<sup>me</sup> Kurumazaki sur un ton surexcité. N'est-il pas superbe ? »

Elle tapotait la vitre avec ses ongles rose pâle, qui rendaient un son sec. Tsutomu, lui aussi, la regarda docilement, mais la cravate aurait plutôt convenu à Ryôta qu'à lui.

Ce genre d'événement se reproduisait chez elle une fois par mois ou du moins tous les deux mois. Il n'y avait là aucune cohérence logique, qui aurait voulu qu'elle fût lassée de Tsutomu ou qu'elle eût cessé de l'aimer. C'était tout simplement inopiné et, sans le savoir, elle cherchait une cravate qui convenait à Ryôta. Dans un moment pareil, Tsutomu ressentait un léger soulagement à se voir relégué au rôle d'observateur et, de ce fait, un mouvement de sympathie pour le partenaire de M<sup>me</sup> Kurumazaki. Cela renouvelait en même temps chez lui la répulsion qu'elle lui inspirait. Il se fixait soudain sur ce qu'il avait jusque-là laissé passer par paresse : poches sous les yeux, chair flasque dans le cou, paumes gonflées et comme tuméfiées. La satisfaction pitoyable qu'elle manifestait à déambuler vaillamment en compagnie de deux garçons lui parut être une misère dont il était responsable.

« Vous voyez, dit Ryôta, c'est plutôt celle-là qui vous irait. Celle qui est à gauche, avec des raies jaunes sur fond noir. Vous ne trouvez pas ? »

Ryôta, se montrant prévenant à l'égard de Tsutomu, le mit sciemment au centre de la conversation sur les cravates. Mais il était trop évident que ses scrupules venaient d'un système d'autodéfense qui le plaçait volontairement en retrait. Tsutomu exprima une attention retorse et se résolut à convaincre M<sup>me</sup> Kurumazaki d'acheter coûte que coûte une cravate pour Ryôta.

« Le complet de Ryôta est bien bleu foncé, non ?

— Oui, celui qu'il portait quand il est venu à la maison.

— Alors, je suis sûr que cette cravate sera parfaitement assortie.

— Eh bien... c'est-à-dire... »

Le jeune maître eut une expression indécise et, avec la pointe de ses *setta*, il donna un léger coup sur le mur, sous la vitrine. Ce n'était pas M<sup>me</sup> Kurumazaki, mais Tsutomu qui éprouvait le plaisir d'offrir de force une cravate à un homme qui, en cet instant, ne portait pas de costume occidental. Il voulut entrer précipitamment dans le magasin et la poussa

par l'épaule.

« Non merci, madame. J'en ai déjà suffisamment.

— Ne parlez pas comme si vous disiez non à un démarcheur. C'est moi qui vous offre un cadeau.

— Ça me gêne vraiment. »

Il refusait comme un homme habitué à recevoir des cadeaux de femmes. Tsutomu leva furtivement les yeux sur lui. Malgré son âge, il paraissait timide, ce qui eut pour effet paradoxal de faire un peu rougir Tsutomu. Pour dissimuler sa gêne, il se dirigea à grandes enjambées vers le fond du magasin pour regarder un sac à main en brocart rouge, trônant sur l'étagère comme une grande dorade.

Pendant le repas, le jeune maître monologua sur l'art, écouté en silence par les deux autres. C'était au tour de Tsutomu d'être déconcerté par ses bavardages. Le discours passionné de ce beau garçon semblait particulièrement agréable à une femme : de temps à autre, M<sup>me</sup> Kurumazaki reposait son couvert pour mieux l'écouter, et une geisha au visage allongé qui se trouvait avec son protecteur à une table d'en face se retourna à plusieurs reprises. Leur conversation parvenait jusqu'aux oreilles de Tsutomu : la geisha racontait interminablement l'histoire d'un film :

« Et puis, il meurt, cet officier qui est son amant...

— Ah bon.

— C'était une guerre au temps du président... Lincoln, je crois.

— Ça doit être la guerre de Sécession.

— Oui ! Comment vous savez ? »

Satisfait de sa propre érudition, le protecteur se gavait de purée de pommes de terre baignant dans la sauce, avant de boire de l'eau.

Le trio d'amis étant sobre, on ne buvait pas davantage d'alcool à leur table.

« Comment Maître Ryôkan interprète-t-il ce passage ? » demanda M<sup>me</sup> Kurumazaki.

Ryôta se mit à imiter le vieux maître en tenant un *shamisen* imaginaire.

« *Chin, tsun, ten...* Tout est dans la façon dont on appuie sur la troisième corde à ce moment-là. C'est à ça qu'il faut faire attention...

— Ah oui, en effet, je comprends enfin. C'est donc bien cela..., c'est le truc. Je comprends maintenant que vous le dites. Je suis vraiment idiot. »

Venant d'une telle femme, cet aveu pouvait équivaloir à une déclaration d'amour. Elle n'en continuait pas moins de manger sa langue de bœuf. Une sauce blanche se colla à ses lèvres qui arborèrent un sourire repu. Dans la bonne humeur qui suivit le repas, M<sup>me</sup> Kurumazaki insista pour convaincre Ryôta de les accompagner à leur auberge.

« On va faire une partie de cartes à trois, proposa-t-elle. On va faire des gages très

spéciaux. »

Elle lança, en revanche, un regard tyrannique vers Tsutomu.

« Au fait, ne disais-tu pas que tu avais une course à faire, Tsutomu ? Tu risques de rentrer tard à l'auberge.

— Je tâcherai de ne pas tarder. »

Lorsqu'ils eurent quitté le restaurant, M<sup>me</sup> Kurumazaki saisit fébrilement la main de Tsutomu, à l'ombre d'un cyprès en pot placé à l'entrée et, sans changer d'expression, elle murmura sur un ton de conjuré. Comme toutes les femmes qui ne sont que d'un seul bloc, elle rêvait de complots. Les propos qu'ils échangèrent jaillirent comme des étincelles.

« Une rechute ?

— Pas d'ironie, je te prie. Ça ne change rien à ce que tu sois mon préféré. C'est juste une passade. Toi, tu es mon amour absolu.

— Ça va, j'ai compris. Et mon indemnité, c'est combien ? »

Tsutomu était ravi de pouvoir procéder à un chantage aussi élémentaire.

« Tu nous donnes trois heures ?

— Quel savoir-faire ! Trois heures te suffiront ?

— Je me débrouillerai. Si je n'y arrive pas, je lui demanderai de passer la nuit.

— Et moi, je poireauterai dans le vestibule ?

— Je trouverai bien une solution. Je te prendrai une autre chambre.

— D'accord. Alors combien tu me proposes pour trois heures ?

— Deux mille yens. Ça te va ?

— Tu rigoles ou quoi ? Seulement deux mille !

— Disons deux mille cinq.

— Ce que tu es mesquine ! »

Il obtint finalement trois mille yens d'argent de poche. Il quitta Ryôta qui avait retrouvé sa mine équivoque et M<sup>me</sup> Kurumazaki, pour jouir d'une liberté limitée à trois heures. Il s'arrêta au pied d'une enseigne de pharmacie, il alluma une cigarette et reprit sa marche.

Cela lui était déjà arrivé trois ou quatre fois. Mais c'était la première en plein voyage. La force des pulsions était chez M<sup>me</sup> Kurumazaki aussi impérieuse que chez un homme, et elle était incapable de refouler le plus léger caprice. Il enflait comme du pain et devenait immaîtrisable. Toujours guidé par sa fidélité mécanique, il se montrait indulgent, comme un vieil amant compréhensif.

Il se mêla à la foule de Shinkyôgoku en cette heure crépusculaire. *Je n'ai que vingt-deux ans et qu'est-ce que je suis en train de faire ? Pendant qu'elle en séduit un autre, elle*

*me paie pour déguerpir en silence... Au fond, c'est la quintessence de la femme, mais ce n'est pas ça une simple femme. J'ai bien le droit de me trouver une petite amie normale. Avec les trois mille qu'elle m'a donnés, j'ai cinq mille yens en poche. C'est amplement suffisant pour draguer une des filles qui passent dans la rue...*

Il se rappela le passage d'un roman français qu'un ami lui avait prêté. C'était la description psychologique d'un jeune homme né dans le midi, qui venait d'obtenir mille cinq cents francs et un costume. L'auteur tirait une conclusion ironique.

« Paris lui appartenait entièrement ! »

Cette formule provocante l'emplissait d'une envie mauvaise. Apparemment, il était encore capable de jalousie. Kyôto lui appartenait entièrement ! Mais à quoi bon le dire ? Quand il tourna les yeux vers une affiche de cinéma.

C'était un western. Un cow-boy à cheval tirait un coup de feu. Les loupottes jaunes qui l'encadraient s'allumèrent d'un seul coup en assombrissant l'image. Cet étudiant en économie – d'une université privée de second ordre, dont il suivait rarement les cours – adorait les westerns, mais il s'en abstint ce soir-là, car il ne voulait pas perdre son temps. Il tourna à l'angle d'un magasin de souvenirs qui portait une enseigne ornée du biscuit Yatsushiji et entra dans un bar qui donnait dans une ruelle pavée et tranquille, pour y prendre un café.

*Cinq mille yens... cinq mille yens... qu'en faire ?* Il soupira, prêt à pleurer sur son compte. Autour de lui, il y avait une foule de filles dont le corps moite exhalait un doux parfum en ce début de soir de mai. Elles étaient toutes jeunes et gaies, tellement éloignées de l'autre monstre... Mais pourquoi ne pouvait-il pas faire le premier pas ? Ces deux filles-là, près de la fenêtre, semblaient parler de lui en le regardant à la dérobée et paraissaient plutôt délurées. Il lui aurait suffi de se lancer : qui disait qu'elles ne céderaient pas en trois heures ?... Mais d'où lui venait son hésitation ?... Il est vrai qu'il n'était pas familier de la ville. Mais s'il avait été tenaillé par une véritable faim, il aurait pu saisir l'une d'elles par la main, comme un voyou... Devant sa propre hésitation, il eut l'impression que se dressait un mur hostile et que se creusait une distance désespérée. Il avait plongé au fond de la déchéance ; sa jeunesse avait été aspirée et on avait marqué son front d'un sceau d'infamie... Cette pensée qui l'avait tourmenté au début de sa liaison avec M<sup>me</sup> Kurumazaki refaisait surface. Il sentait la présence d'une barrière infranchissable entre la société et lui.

Tsutomu tua ainsi une petite demi-heure à feuilleter machinalement *Life* à la faible lueur de la fenêtre. Il était lamentable qu'il ne fût pas conscient de la chose suivante. La sensation d'être isolé de la société par un mur venait de ce qu'il n'eût pas connu d'autre femme que M<sup>me</sup> Kurumazaki. Il croyait avoir déchu, mais il n'en était rien. Ne connaître qu'une femme, en quoi cela pourrait-il être une déchéance ? En d'autres termes, s'il ne savait que faire de ses cinq mille yens, c'était tout simplement parce qu'il était ingénu.

*Cinq mille yens... Putain !... Autant les envoyer à papa !* Il s'effondrerait en larmes devant une telle piété filiale. Ce ne serait pas mal de devenir pour une fois le héros d'une histoire à l'eau de rose... Mais dès l'instant suivant, exaspéré par son propre

sentimentalisme paradoxal, il rougit jusqu'aux oreilles.

... Tourmenté par la culpabilité de posséder cinq mille yens, il trompa son désœuvrement en allant voir au hasard un film japonais ennuyeux. Au bout de trois heures, il finit par rentrer à l'auberge où il n'y avait plus trace de Ryôta. Il monta à la chambre du premier étage. Sur un des futons, M<sup>me</sup> Kurumazaki pleurait, assise sur le côté.

« Que t'arrive-t-il ?

— Ah, Tsutomu..., s'écria-t-elle en s'agrippant à lui. Quelle humiliation ! Quelle humiliation ! Il n'aura plus droit de cité chez moi ! »

D'après son récit, il avait commencé par la saouler de mots aimables, et puis il avait prétexté devoir prendre un bain pour s'enfuir en catimini. Elle s'était rendue à plusieurs reprises jusqu'à la salle de bains, pour vérifier s'il avait terminé. Elle entendait des clapotis. Mais un géant éméché, qui n'avait rien à voir avec lui, était sorti de la pièce. Postée à l'entrée, elle avait dû subir un flot de railleries vulgaires.

« Qu'est-ce qui lui déplaît en moi ? Pourquoi a-t-il pris peur ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— De toute façon, tu ne comprends jamais rien. Tu n'es qu'un enfant. »

Elle s'assit face à la psyché, la nuque, en partie démaquillée, tournée vers Tsutomu. Elle commença à se farder, comme pour assouvir sa vengeance. C'était une tâche d'autant plus soignée qu'elle était sans but. Tsutomu garda le silence. Il pensa soudain aux cinq mille yens. Il se redressa sur le lit et fixa le visage de M<sup>me</sup> Kurumazaki dans le miroir. Il avait l'impression qu'une indicible métamorphose s'opérait.

Il s'appuya sur l'épaule de M<sup>me</sup> Kurumazaki, qui paraissait douce dans le miroir et qui était le seul élément franc de son corps.

« J'ai une faveur à te demander.

— Encore de l'argent de poche ? Je ne me laisserai pas avoir.

— Ce n'est pas ça. C'est le contraire. C'est moi qui vais te donner de l'argent de poche.

— Toi ? Me donner de l'argent ? »

Elle gloussa. Elle le dévisagea pour voir s'il était sérieux. Son regard était comme un berceau qui se balançait doucement dans le noir.

« Oui, j'ai cinq mille yens. Ce soir, c'est moi qui te paye. Compris ?

— Compris ! »

Elle roucoula de plaisir et, quand elle se tourna vers lui, les plis de son cou formèrent un magnifique double menton.

« Tu es prêt à m'acheter ?

— Oui.

— Tu m'achètes donc ? »

Elle s'excita et versa des larmes de joie en prenant les cinq mille yens de la main de Tsutomu. Elle éprouva un ravissement éperdu qu'elle n'avait jamais éprouvé jusque-là.

... Voilà ce que Tsutomu était venu me raconter en disant : « Je ne comprends rien aux femmes », lui, le jeune homme qui ne connaissait toujours qu'une seule femme.

**Une matinée d'amour pur – (juin 1965)**

## PREMIÈRE PARTIE

Ce matin-là, Ryôsuke et sa femme échangèrent un frais baiser pour la première fois depuis longtemps.

Sous un ciel matinal ou plutôt celui d'une aurore blême, ils sortirent sur la terrasse ; ils sentirent chacun l'air de l'aube au bord des lèvres de l'autre, comme s'ils buvaient une menthe à l'eau, puis se donnèrent des baisers inlassablement, caressant avec la langue la chaleur de la cavité buccale où la fièvre de toute une nuit s'était insinuée.

Ici et là, des coqs chantèrent ; les arbres des vergers étaient encore enveloppés dans une pénombre brumeuse ; bien qu'on fût en mai, le froid saisissait leur peau. L'épouse, Reiko, portait un négligé bleu, mais comme ses mains entouraient le cou de son mari et qu'elle se dressait sur la pointe des pieds, ses seins débordaient de part et d'autre de son déshabillé sans manche et semblaient flotter sous la brise matinale.

Reiko ne faisait pas ses quarante-cinq ans : elle avait une peau de neige sans aucune trace de lassitude, car sa fatigue se cachait plutôt à l'intérieur, tapie au tréfonds. Elle transparaissait de temps à autre, comme une vase au fond de l'eau, mais là ce n'était plus le domaine du corps. Comment dire ? Son corps qui formait la surface était resté tel quel, empêchant subtilement les événements de ce monde d'exercer sur lui une quelconque influence. Elle avait vécu et vieilli en ne troublant jamais la pureté des eaux transparentes de l'existence... ainsi toutes les scories de ce monde s'étaient-elles déposées et amoncelées au plus profond du corps. La profondeur que sa peau recelait n'était donc plus du domaine du corps. Dirait-on alors de celui de l'esprit, ou de celui du traitement des déchets où la décomposition et le pourrissement sont constamment en cours, ou encore de celui d'une mort qui coexiste avec la vie ?... Quoi qu'il en soit, cela n'influaient nullement sur son apparence extérieure, c'est-à-dire son corps même.

Il en était de même pour Ryôsuke, qui avait cinquante ans. Quand ils s'étaient rencontrés, il était difficile de concevoir plus beau couple. Il avait vingt-trois ans et elle dix-huit. Ils s'étaient fréquentés pendant sept ans et ce n'est qu'après la guerre qu'ils s'étaient mariés, lorsque Ryôsuke avait été démobilisé : il avait alors trente ans et elle vingt-cinq. Comme, en vingt ans de mariage, ils n'avaient pas eu d'enfant, leur univers se réduisait à leur couple.

Quant à la façon dont Ryôsuke avait paressé durant ces deux décennies, dans la maison qu'il avait héritée de son père, après la guerre, personne ne le comprenait. Certains prétendent que c'était grâce à une quantité de diamants que sa mère avait réussi à rapatrier d'une colonie, juste avant la fin de la guerre. Elle aurait regagné le Japon en enfouissant dans des flacons de crème de beauté de nombreux diamants de plus de dix carats chacun.

Mais il est certain qu'après la mort de ses parents, Ryôsuke a prouvé ses talents dans la gestion du patrimoine, rien que pour entretenir son train de vie conjugale : il profitait de chaque conjoncture économique pour s'enrichir et pour vivre de loisirs. On aurait dit que cette inaction elle-même le vengeait de quelque chose. C'était presque irréal, mais le couple gérait et exploitait à merveille sa fortune pour vivre son amour dans une solitude à deux.

Il serait peut-être plus exact de dire qu'ils vivaient dans le souvenir de leur amour. Car, à chaque instant, ils pariaient sur leur première rencontre, sur leur première heureuse surprise. Reiko redécouvrait sans cesse dans son mari quinquagénaire le visage d'un garçon de vingt-trois ans. Et Ryôsuke redécouvrait sans cesse dans sa femme de quarante-cinq ans la fraîcheur de ses dix-huit ans.

Est-ce grotesque ? Est-il impossible de faire comprendre à autrui une illusion aussi subjective de la beauté ? En fait, dès l'instant où ils cessèrent d'avoir vingt-trois et dix-huit ans, c'est-à-dire dès l'année suivante, c'était devenu l'objectif essentiel de leur vie ou plutôt face à la vie. Ils mirent de l'acharnement à s'y tenir. Ils revenaient à leur première vision, autant de fois qu'il le fallait, et l'extraordinaire jeunesse de leur apparence les y aidait.

Pourtant, cette jeunesse avait des limites. Peu à peu, ils commençaient à éviter la lumière crue du jour, tout autant que la lumière artificielle de la nuit, pour préférer l'éclairage subtil du crépuscule ou de l'aube. Dans ces lueurs floues mais naturelles, l'homme de cinquante ans et la femme de quarante-cinq ans bénéficiaient de la délicatesse innée qui ne gardait de leur visage qu'un contour. Ils avaient compris que ce n'était que dans ce halo que la nature adoucissait la cruauté de ses lois, en maintenant dans sa fraîcheur le reflet de leur lointaine jeunesse, comme une aurore sur un flanc de montagne.

Reiko se souvenait encore parfaitement du parfum qu'à dix-huit ans elle volait à sa mère, dans le tiroir de sa coiffeuse, pour s'en asperger. Comme Ryôsuke l'avait félicitée de ce choix, c'était devenu l'odeur la plus sacrée de son existence et elle n'y avait recours que dans les occasions particulières qui la réunissaient à lui. Il va sans dire que, quand il souhaitait sentir ce parfum, Reiko le devinait intuitivement et, ainsi qu'elle y avait pourvu à dix-huit ans, elle s'arrangeait pour que l'odeur montât discrètement de sa poitrine.

Ce jour-là aussi, ce parfum flottait sur la terrasse où ils s'enlaçaient. À quarante-cinq ans, elle avait retrouvé indubitablement ses dix-huit ans.

La maison de Ryôsuke se trouvait à l'extérieur de Tôkyô, sur l'autre rive de la Tamagawa : de la terrasse du premier étage on pouvait distinguer au-delà d'un verger la ligne blanche du fleuve. Depuis quelque temps, le trafic routier s'était intensifié, mais la présence de ce verger protégeait la maison de la rumeur, et quand montait une brume matinale on avait l'impression de voir s'étendre un lac laiteux.

Même dans la fraîcheur de ce matin de mai, le corps de Reiko était, à travers son déshabillé bleu, aussi brûlant qu'une braise dans l'âtre après la nuit. Ce corps qu'il caressait, les réponses immédiates et avenantes de chaque partie de ce corps, le tressaillement de sa chair, le frisson qui parcourait tendrement chaque endroit que les doigts de Ryôsuke effleuraient comme si chaque fois Reiko se réveillait à un contact nouveau, sa façon presque gamine de se dresser sur la pointe des pieds avec ferveur, voilà tout ce qui participait à ressusciter ses dix-huit ans.

Ni la vigueur de Ryôsuke ni l'intensité sincère des baisers qu'il donnait à celle qui partageait sa vie depuis vingt ans n'étaient celles d'un quinquagénaire. Il avait toujours la corpulence ferme d'un jeune homme, et, en même temps, les doigts avec lesquels il

caressait doucement les cheveux de sa femme cachait les hésitations d'un novice.

C'était un baiser extraordinaire, au point qu'ils n'en avaient pas, depuis des années, échangé qui fût doté d'une telle pureté et qui leur fit, ainsi, quitter terre.

Bien entendu, pour préparer un tel baiser, il avait fallu un effort considérable et un stratagème aussi complexe qu'artificiel, qui aurait suscité chez le commun des mortels un dégoût pour des recours aussi peu naturels. Or la seule chose certaine, c'était que ce baiser était, en cet instant même, absolument naturel, et c'était pour parvenir à cet instant naturel qu'ils avaient été tous deux contraints à un effort contre la nature.

C'était inévitable : il fallait en appeler à toutes les ressources de la sagesse humaine pour faire agir de nouveau les forces dociles de la nature tout en lui résistant et en la trompant. Au début, pendant quelques années, ils avaient recouru à la poésie et à l'imagination, mais le caractère unique de ces recours annihilait immédiatement tout effort de puiser une nouvelle fois à la même source. Dès qu'ils avaient la preuve certaine de leur inefficacité, ils cherchaient à se rattraper par la feinte, mais si la feinte pouvait être reproduite, il fallait le faire d'un cœur froid.

Ce qu'ils cherchaient à évoquer était simple : un matin de mai, les yeux purs de la jeune fille se posaient sur le jeune homme qu'elle aimait ; le champ était humide de rosée ; à l'horizon, se dessinaient l'ombre de la guerre et l'angoisse de la vie ; la séparation les menaçait ; leurs jeunes lèvres s'effleuraient en un baiser pareil au premier éclair de l'aurore... enfin, ce genre d'images du bonheur suprême qu'offrait un amour inoubliable. Mais après vingt ans de mariage, le mari était toujours là, la femme était toujours là. Qui pourrait le leur reprocher ? Etre là, c'était un état de fait inaltérable, et du moment que ne planait plus aucun doute là-dessus, le processus de la décomposition se mettait en marche. À la différence des couples ordinaires, ils résistaient de toutes leurs forces à la décomposition et au pourrissement.

... Lorsqu'ils avaient épuisé leurs ressources de poésie, d'imagination et de feinte, ils élaboraient des méthodes encore plus insolites et les mettaient en pratique l'une après l'autre. C'étaient des méthodes comme n'importe qui aurait pu en concevoir à force d'ennui, mais ils cherchaient à les mettre en œuvre de la façon la plus belle et la plus accomplie. Leur seul but était de réussir ce baiser qui était jadis éclos sur les lèvres d'une jeune fille, par un matin de mai. Ils avaient ainsi commencé à utiliser les autres.

Leur froid mépris envers l'utilisation d'autrui servait de garantie à leur passion. Ils estimaient que leur mépris sévère envers les êtres qui avaient pour seule qualité leur jeunesse constituait une légitime pédagogie.

... Ainsi, maintenant, Ryôsuke et Reiko ne faisaient qu'un sur la terrasse en cette aube pâle de mai.

Ils savaient qu'il n'y avait nulle part de couple aussi beau, aussi éternellement jeune qu'eux. Depuis quelques années, Ryôsuke utilisait pour ses cheveux une teinture d'importation, ce qui fait qu'ils ne salissaient pas les doigts qui les touchaient. Ils conservaient un noir intense, brillant et juvénile. Quant à la beauté de Reiko, faut-il le rappeler, l'éclat de ses yeux expressifs aux paupières si fines, sans la moindre ride, et son

teint clair laissaient transparaître une âme sensible de jeune fille.

La beauté savante de leur baiser était le fruit de la réunion exceptionnelle de l'ingénuité et de l'expérience : ils savaient combien il pouvait paraître splendide, sensuel et presque inhumainement pur à travers le rideau de dentelle.

Le baiser dura longtemps, le chant des coqs ne cessait pas, les lueurs du ciel nimbèrent progressivement le couple d'un halo fuchsia.

... Soudain une ombre jaillit du rideau vers la terrasse, pour les heurter tous deux.

## DEUXIÈME PARTIE

Question : *Nom et âge ?*

Réponse : Takeshi Yamawaki, vingt et un ans.

Q : *Études ?*

R : Université L. Département de Littérature. Mais je ne vais pas souvent aux cours.

Q : *Situation familiale ?*

R : J'ai quitté mes parents. Je vivais seul dans une chambre.

Q : *Tes parents voyaient ça d'un bon œil ?*

R : Non, d'un sale œil. Mon père est le patron d'une PME et il voulait que je prenne la suite. Ça m'écoeurait. Avec cette crise, l'optimisme de mon père battait de l'aile. Il était bien le seul à croire qu'il s'en sortirait. Mon père avait la manie de piquer des colères épouvantables et de me refiler de l'argent après. Il était persuadé que s'il ne donnait pas de l'argent à son fils après avoir piqué une colère, son fils filerait un mauvais coton et qu'il deviendrait un voyou. Moi, je le rendais le plus furax possible, pour qu'il me passe le plus de fric possible. Et c'est ce qui m'a permis de m'installer seul dans une chambre à Shinjuku-hyaku-ninchô.

Q • *Où as-tu rencontré Yuri Miyazaki ?*

R : Je l'ai rencontrée chez Funky. Je m'étais mis à fréquenter ce *jabo*.

Q : *C'est quoi ça, jabo ?*

R : Une boîte de jazz. Vous ne pigez vraiment rien. C'est peut-être pas original, mais je suis fou de Clifford Brown. Le patron de chez Funky est un fan de Brownie. Il passe souvent ses disques. C'est pour ça que j'y allais sans arrêt. C'est là que j'ai rencontré Yuri. Ce soir-là, on était un peu pétés tous les deux. Elle est venue chez moi. Et ça s'est fait comme ça.

Q : *Pendant combien de temps avez-vous eu des relations sexuelles ?*

R : Six mois peut-être. Mais c'était irrégulier. Ni pour elle ni pour moi c'était la passion. Mais on est devenus de bons copains. Elle aussi, elle aime Clifford Brown. Elle disait qu'elle adorait « le ton brillant, débordant de force virile », elle recrachait ce qu'elle avait lu dans une revue de jazz. À vrai dire, on était plus heureux en écoutant des disques de Brownie, épaule contre épaule, qu'au pieu.

Un soir, où on était là, aux anges, à l'écouter, il y a une nouvelle cliente qui a débarqué chez Funky. Comme l'éclairage est sombre là-bas, on a d'abord cru que c'était une jeune qui voulait en jeter plein la vue et, en plus, elle paraissait très occidentalisée, alors elle attirait les regards. Mais quand elle s'est assise près de moi, j'ai tout de suite deviné son âge. Elle s'était mis des tonnes de maquillage, mais c'était une vieille peau.

Ça ne se voit peut-être pas, mais j'ai le pif pour deviner l'âge des bonnes femmes. Quand une femme paraît très jeune, c'est louche, parce qu'une nana vraiment jeune n'a

pas besoin de mettre en avant sa jeunesse. À trente ans, elle peut assumer sa jeunesse un peu fripée, parce qu'elle a conscience de mettre sur le marché autre chose qu'une nénette de vingt ans. C'est pas une jeunesse clinquante. Alors, je me suis dit que forcément, celle-là avait quarante ans et j'avais tapé dans le mille.

Quel monstre, je me suis dit, et ça m'a mis de bonne humeur.

Les habitués de chez Funky, s'ils ont quelque chose à vendre, c'est sûrement pas la jeunesse et la beauté, mais la bêtise et la misère. Dès qu'ils tombent sur un riche d'une autre race, ils s'écrasent. Mais moi, je me démonte pas.

La bonne femme était tournée vers moi et quand nos yeux se sont croisés, elle m'a lancé un sourire léger, un peu brumeux. Je lui ai rendu son sourire. Mais dans ce genre de moments, je peux pas oublier ça, j'ai la sensation de flotter en l'air. Yuri s'en est rendu compte tout de suite et elle m'a fait du genou, en me chuchotant : « Tu sais te vendre, toi, hein ? – Où est le problème ? C'est une vieille peau. – J'espère que ça te rapportera un peu. Fais-toi payer une voiture de sport. »

Dans ce genre de boîte, les clients sympathisent vite. La vieille nous a offert de l'alcool et on a bavardé ensemble tous les trois. Elle racontait franchement que son mari était jaloux et que s'il apprenait qu'elle traînait dans ce genre d'endroits, elle ne savait pas ce qu'il lui ferait passer. Mais, moi, j'ai pensé à ma relation avec Yuri et je me suis dit que c'était vraiment un orgueil de bonne femme, d'imaginer la jalousie de son mec.

Tous les trois, on est devenus très liés. D'ailleurs, elle a compris qu'entre Yuri et moi il n'y avait plus rien. Elle a même donné un conseil à Yuri : « Plutôt que de traîner ici, tu ferais mieux d'aller au bar du Rainbow Hôtel, il paraît qu'il y a toujours des messieurs qui cherchent des demoiselles fraîches comme toi. »

*Q : As-tu eu un rapport sexuel avec cette femme dès ce soir-là ?*

R : Oh, ne me pressez pas ! Au début, elle ne mâchait pas ses mots. Mais quand Yuri est partie et que la vieille s'est retrouvée seule avec moi, elle s'est vachement raidie, comme si elle était intimidée. J'ai fini par trouver qu'elle n'était pas facile à emballer. D'un côté, je me disais : « Eh bien, la vieille, elle en fait des histoires ! » Et de l'autre, elle m'intriguait pas mal.

Elle était en violet et ça lui allait bizarrement bien. Mais il y avait quelque chose de piteux là-dedans. Elle était à la fois une gamine immature et une bonne femme sûre d'elle : les deux se mélangeaient drôlement, si encore il n'y avait eu qu'une seule chose, mais l'un rendait l'autre encore plus grotesque.

Les adultes, les hommes comme les femmes, qui s'infiltrèrent dans notre monde de jeunes en nous faisant des sourires idiots, je ne peux pas m'empêcher de les mépriser. Celle-là, elle avait la manie de me lancer, par moments, des regards de chien battu et ça avait le don de m'exaspérer.

Je me disais qu'elle ferait mieux d'y aller carrément. Alors qu'elle n'avait rien fait, elle était nerveuse comme une criminelle. Quand je voyais ses craintes anticipées, j'avais encore plus envie de me montrer cruel.

Elle pouvait toujours essayer de les cacher sous son maquillage, mais les marques qui se creusaient au coin de ses narines et sous ses oreilles montraient que tout ça n'était plus de la première fraîcheur. Elle avait une voix toute douce et décalée par rapport à son âge, on l'aurait dite fabriquée. D'ailleurs, moi, je ne suis pas contre la mocheté qui coûte la peau des fesses et qui en fout plein la vue. Quand on est allés danser, et qu'elle a avancé la bouche, ses lèvres prenaient une forme incroyable, un mélange de classe et de splendeur, une solennité de femme âgée, que je n'avais jamais connue. Au fond, si elle avait eu des cheveux blancs et si elle avait laissé tomber son maquillage, j'aurais été capable de l'aimer davantage.

« Si mon mari me surprenait dans un pareil endroit, ce serait affreux ! me murmura-t-elle à l'oreille en regardant nerveusement autour de nous les clients, une fois qu'on s'est rassis à la table de la boîte de nuit.

— Pourquoi ? C'est toi qui es venue draguer des mecs chez Funky. – Que veux-tu que je réponde à ça ? – Tu aimes ton mari ? – Je ne l'aime pas, je suis amoureuse de lui. – Pas mal, c'est excitant, ça. »

J'aimais bien la taquiner comme ça.

Ce soir-là, on n'a fait que s'embrasser, mais la façon dont elle a répondu à mon baiser m'a sidéré. Elle semblait remuée, comme si c'était le premier baiser d'une vierge. C'était un jeu si démonstratif que je me demandais si elle ressentait vraiment ça. J'avoue que ça m'a mis un peu mal à l'aise. Quand on s'est quittés, elle m'a refilé de l'argent de poche et elle m'a dit qu'on se reverrait chez Funky.

Q : *À combien s'élevait cet argent de poche ?*

R : Cinq mille yens. Ce n'était pas si mal, et à vrai dire c'était la première fois qu'une femme me payait.

Q : *Tu n'as pas décliné cette offre ?*

R : J'ai fait semblant d'hésiter un peu, mais elle a dit : « Ce sera tes frais d'éducation. Garde-le. »

Q : *Qu'est-ce que ça veut dire, frais d'éducation ?*

R : Comment voulez-vous que je le sache ?

Q : *Comment s'est déroulée ta deuxième rencontre avec cette femme ?*

R : Avant, il faudrait que je parle de Yuri. Je l'ai revue le lendemain, mais j'ai eu l'impression que notre amitié était fichue.

On n'avait aucune envie de parler de ce qui s'était passé la veille pour tous les deux. On noyait le poisson. Je dis tous les deux, parce que je savais très bien qu'elle n'était pas du genre à être rentrée tout de suite chez elle après m'avoir quitté le soir d'avant. Jusque-là, on se racontait tout, mais pour cette fois, je ne voulais plus rien dire, jamais, à propos de cette femme.

Q : *Alors, comment s'est déroulée ta deuxième rencontre ?*

R : Elle est devenue encore plus passive. Et j'ai compris qu'elle voulait se faire prier. Elle passait son temps à répéter que ce serait atroce si son mari était au courant et qu'il la tuerait.

Je savais très bien que c'était une technique pour me relancer. Je suis devenu encore plus mauvais et je lui ai dit : « Si tu avais eu vingt ans de moins, peut-être qu'il aurait été jaloux. – Mais enfin, quel âge j'aurais, avec vingt ans de moins ? – T'as qu'à compter toi-même ! » j'ai répondu cruellement. Elle a eu un regard plutôt triste.

Tous les vêtements qu'elle portait étaient luxueux. Son parfum, c'était sûrement quelque chose de très classe, que je ne connaissais pas. Moi, ce qui m'inquiétait, c'était de la voir penser de temps en temps à autre chose. Je me suis promené avec elle dans un parc, en pleine nuit. On s'est mis dans un bosquet et on a fait ce que font les amoureux dans ce genre d'endroit. Elle tremblait comme une petite fille et, bien sûr, on n'est pas allés jusqu'au bout.

Q : *Qu'entends-tu par « bien sûr » ?*

R : Moi non plus, je n'avais pas envie de pousser la chose.

Jusqu'à ce qu'elle me le demande carrément... Peut-être étais-je déjà un peu amoureux d'elle.

Q : *L'étais-tu vraiment, en sachant l'énorme différence d'âge ? N'était-ce pas simplement pour de l'argent ?*

R : Si ç'avait été pour de l'argent, je l'aurais demandé moi-même plus activement. J'ai été peut-être attendri de la voir cacher son visage dans le noir et d'en être rassurée. Il est certain que dans l'obscurité elle était très vive, elle riait avec sa voix de petite fille. Si on l'avait simplement entendue, on lui aurait donné dix-huit ans. Sa peau était très lisse au toucher, peut-être à cause de la rosée des herbes.

J'essayais de m'enfoncer dans le crâne qu'elle était moche et d'un âge ridicule. Cette idée à froid causait en moi une espèce d'extase et c'était très proche du *cool jazz*. Je préservais une part de mépris. Je me disais que cette femme avait peur de la réalité. Alors j'ai pensé que je devrais fermement tenir en main cette réalité qui l'effrayait.

Q : *Les réponses trop abstraites ne correspondent pas à ce que nous cherchons. Il faut que tu répondes plus concrètement... Tu as donc continué à sortir avec elle, en faisant un pas en avant et un pas en arrière. Et chaque fois, elle te payait ?*

R : Oui.

Q : *Et elle disait souvent qu'elle serait gênée si son mari l'apprenait ?*

R : Oui. Même quand on marchait simplement dans la rue, elle écarquillait les yeux de frayeur et elle disait qu'elle avait l'impression que son mari l'épiait. Elle ajoutait que si elle craignait la lumière du jour ce n'était pas pour cacher son âge, mais parce qu'elle avait le sentiment que le soleil était le regard de son mari. Je la trouvais si ridicule que je lui ai donné une claque sur les fesses. Un peu plus tard, elle m'a remercié avec des larmes dans les yeux.

Si je l'avais vraiment méprisée, j'aurais dû coucher avec elle plus tôt, en employant la force s'il l'avait fallu.

*Q : Mais nous avons la preuve que tu as finalement eu une relation sexuelle avec cette femme. Comment y es-tu parvenu ?*

R : Un soir, je ne résistais plus à mon étrange désir et je l'ai entraînée à l'hôtel. Maintenant que les choses étaient lancées, si je n'allais pas jusqu'au bout, même en employant la force, mon orgueil ne me l'aurait pas pardonné. Mais elle s'est soudain ravisée, me suppliant d'attendre encore un jour. Si elle passait une nuit dans un hôtel en ville, son mari la confondrait tout de suite. Elle allait trouver un lieu plus sûr, elle m'a demandé d'attendre jusqu'au lendemain soir.

*Q : As-tu attendu ?*

R : Je la méprisais assez pour patienter.

*Q : Et alors ?*

R : Le lendemain, tard dans la soirée, elle est arrivée, plus pomponnée que jamais, au volant d'une MG rouge. Jusque-là, je n'avais pas imaginé qu'elle savait conduire. La bagnole était superbe, je suis monté dedans.

« C'est la maison de quelqu'un que je connais. Elle est en banlieue et personne ne saura où je suis. Je vais t'y emmener. C'est une maison où le propriétaire laisse ses amis faire ce qu'ils veulent ; quoi qu'il arrive, ne sois pas étonné. »

Voilà ce qu'elle a dit pour m'avertir, puis elle a roulé à toute allure à travers la ville en pleine nuit. Elle s'est dirigée vers la Tamagawa, elle a franchi le pont, pris une route où il n'y avait plus beaucoup de maisons, au milieu d'un verger qui formait des ombres épaisses sous le clair de lune.

*Q : Elle t'a donc ramené chez elle ?*

R : Oui. Mais idiotement, je ne l'ai compris que le lendemain matin. Dès notre arrivée, elle a allumé une bougie, on a traversé un vestibule sombre, on a monté l'escalier.

J'ai ri intérieurement en me disant : « Ce n'est pas l'électricité qui manque, mais elle veut créer de l'atmosphère », mais en même temps elle me faisait pitié avec sa peur de la lumière. Puis elle m'a introduit dans un coin d'une grande pièce au premier étage. Une faible lueur filtrait par la fenêtre à la française qui donnait sur la terrasse et qui avait les rideaux baissés. La pièce était encombrée de vieux meubles sombres qui formaient une séparation et m'empêchaient de voir ce qu'il y avait au fond.

On s'est couchés tous les deux sur un grand canapé placé le long du mur. À ce moment-là, j'ai cru entendre au loin un murmure et une voix étouffée de femme, je ne pouvais pas distinguer si c'étaient des pleurs ou des rires, mais elle m'a dit : « Ne t'inquiète pas », alors, je ne me suis pas inquiété. À vrai dire, j'avais pris pas mal de dope avec ma bière et je n'ai eu aucun mal à me sentir comme je le souhaitais.

Elle s'est déshabillée dans le noir, puis elle a sauté sur moi, comme prise de panique, mais ce n'était pas de la panique, c'était une joie atrocement violente et sincère. Je connais

pas mal de filles, mais elles m'embêtent souvent, parce qu'elles répriment souvent leur plaisir à cause d'une curieuse vanité, ou parce qu'elles calculent tranquillement pour elles-mêmes leur plaisir, elles expriment leur plaisir parcimonieusement comme des chats, elles traduisent le langage du sexe dans le langage sans intérêt de l'esprit, elles lancent des formules romantiques qui sont complètement à côté de la plaque.

Mais cette quadragénaire était la plus féminine de toutes mes rencontres. Elle s'était fondue dans l'obscurité, comme la Voie lactée dans le ciel d'une nuit d'été, en dégageant une vague lumière laiteuse. Au milieu des sanglots, elle a pris mon visage plusieurs fois, comme dans un délire. Quand elle s'est assurée que j'étais bien là, elle m'a chuchoté d'une voix à peine audible : « Ryôsuke... »

À cause de la dope, je m'en moquais et je la caressais encore plus intensément. Elle a peut-être répété ce prénom masculin quatre ou cinq fois. Puis, comme pour vérifier ce nom, elle vérifiait ma peau.

Je m'en moquais complètement. Ou plutôt, dans mon plaisir abstrait, j'étais indifférent au monde entier, et même de ce moi-là, je m'en moquais. À cet instant, je me serais même moqué d'une bombe à hydrogène. J'en aurais joué avec mes orteils.

... Sans m'en rendre compte, je me suis endormi.

Q : *Et ce matin-là est arrivé.*

R : Le matin... quand je me suis réveillé, il faisait sombre dans la pièce.

Q : *Qu'as-tu vu en premier en te réveillant ?*

R : Je n'ai pas cherché à voir, mais j'ai clairement senti, dans l'air frais de l'aube, qu'elle n'était plus là. Je me suis levé avec stupeur. Alors j'ai vu, derrière les meubles, quelque chose de blanc qui était allongé. Ça avait l'air d'être une femme. Je m'en suis approché à pas de loup en veillant à ne pas marcher sur des bibelots. Avant même de distinguer ce visage endormi, j'ai tout de suite compris que c'était Yuri.

J'ai appelé à voix basse « Yuri ! » et je l'ai secouée.

Q : *Yuri s'est-elle réveillée tout de suite ?*

R : Oui. D'habitude, elle se réveille facilement.

« Pourquoi tu es là ? elle m'a demandé en me scrutant de ses yeux grands ouverts.

— Et toi, pourquoi tu es là ? — Un homme m'a amenée ici hier soir. Le monsieur que j'ai rencontré au Rainbow Hôtel le mois dernier. — Oui. Je vois. On nous a utilisés. — À quoi ? — Nous avons été utilisés. Nous leur avons servi d'instruments. Les salauds ! On s'est fait vraiment avoir. — Je vois. »

Yuri comprend vite les choses. Sans précipitation, elle s'est à demi allongée sur le canapé à l'opposé de celui où je dormais un instant plus tôt, elle tripotait, d'un air hébété, le bout de ses cheveux et les mâchouillait. Puis elle s'est tournée vers la fenêtre à la française, et elle a attiré mon attention dans cette direction.

Q : *Qu'as-tu vu alors sur la terrasse par la fenêtre ?*

R : Un couple qui s'embrassait debout. C'était un couple marié sans le moindre doute. C'était le modèle de la monogamie, unique en ce monde. C'étaient eux qui nous avaient trompés et utilisés.

Q : *Et puis ?...*

R : Je les ai regardés fixement. Ils étaient extatiques dans leur étreinte.

Q : *Pendant combien de temps ?*

R : Cinq minutes... dix minutes... il me semble que c'était plus long encore.

Q : *Qu'as-tu éprouvé en les voyant ? Colère ? Rancœur ?*

R : Non.

Q : *Mais peu à peu, tu as senti ton humeur monter. Ta main a effleuré ta poche par hasard et tes doigts ont rencontré un couteau à cran d'arrêt. Sans y penser, tu l'as saisi et la lame s'est levée. Ce n'est pas ça, de la colère ? Ou tu continues à dire que tu avais gardé ton calme ? Puis tu t'es précipité sur la terrasse, tu as d'abord poignardé la femme et ensuite le mari. Il n'y a aucun doute possible sur tes crimes. Mais si, parce qu'il a été utilisé et instrumentalisé, un jeune homme fait exploser sa colère aveuglément, il a des chances d'obtenir des circonstances atténuantes. Pourquoi ne dis-tu pas cela ?*

R : Je ne peux pas le dire. Car ce n'était pas une simple colère.

Q : *Si ce n'était pas une simple colère, quelle sorte de colère était-ce ?*

R : Comment dirais-je ? Comment peut-on appeler un mélange confus de colère et d'admiration ? Comment peut-on qualifier une colère à laquelle se mêlent plaisir et aspiration ?

En assistant à ce long baiser d'un couple vicieux, morbide et inhumain, j'ai eu peu à peu le sentiment qu'on m'avait « eu ». Ce n'était pas une colère parce que j'aurais été trompé ou utilisé. Mais un sentiment de défaite me montait jusqu'au cou, comme l'eau dans un supplice.

Je ne sais pas pourquoi, mais à cet instant-là j'ai senti qu'on était des faux et eux des vrais. À côté d'eux, on n'était que des ombres vaines, une jeunesse inutile. C'est tout ce qu'on méritait, d'être ainsi utilisés.

C'était curieux : pendant ce long baiser, ils se métamorphosaient avec la lumière de l'aurore qui s'intensifiait légèrement. Ces vieilles peaux commençaient à paraître plus belles et plus jeunes que n'importe quel couple jeune et beau.

Les chants des coqs me résonnaient aux oreilles. Au milieu de ces chants funestes, l'homme et la femme étaient beaux comme de fragiles statues de porcelaine sur le point de se briser et ils prenaient les nuances roses de l'aube. Je n'avais jamais vu un baiser aussi beau et aussi pur et je n'en reverrais jamais de tel.

Je me suis levé en pointant la lame vers eux.

Q : *Pourquoi ?*

R : Parce que... Ils étaient beaux et vrais. Voilà pourquoi. Il n'y avait aucune autre raison de les tuer.

---

[1] Les dates indiquées sont celles de la première parution en revue.

[2] Allusion à un célèbre conte dont le héros est un enfant trouvé à la place d'un noyau de pêche. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

[3] Chant d'accompagnement du kabuki.

[4] Sandales d'écorce de bambou, à lanière de velours et à semelle de cuir.

# Table of Contents

[Quatrième de couverture](#)

[Une histoire sur un promontoire – \(novembre 1946\[1\]\)](#)

[Haruko – \(décembre 1947\)](#)

- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)

[Le cirque – \(janvier 1948\)](#)

[Papillon – \(février 1948\)](#)

- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)

[La lionne – \(décembre 1948\)](#)

- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)

[Un voyage ennuyeux – \(octobre 1949\)](#)

[Une matinée d’amour pur – \(juin 1965\)](#)

[PREMIÈRE PARTIE](#)  
[DEUXIÈME PARTIE](#)